U d'/of OTTAWA
39003002431400

12-12-1969

Digitized by the Internet Archive
in 2011 with funding from
University of Toronto

http://www.archive.org/details/thtredesedai00seda

THÉATRE

DE

Sedaine

TIRAGE

500	exemplaires	sur papier	vergé.
100	—	—	teinté.
15	—	—	de chine.
1	—	peau de vélin.	
1	—	parchemin.	

617 exemplaires.

PARIS. IMPRIMERIE ALCAN-LÉVY, RUE DE LAFAYETTE, 61

Michel-Jean Sedaine
de l'Académie Françoise
(1719-1797)
Ad. Delauze sc
Imp A. Salmon

THÉATRE

DE

Sedaine

Publié avec Notice et Notes

PAR

GEORGES D'HEYLLI

PARIS

LIBRAIRIE GÉNÉRALE

72, boulevard Haussmann et rue du Havre

—

M. DCCC. LXXVII.

Universitas
BIBLIOTHECA
Ottaviensis

PG
2066
.S4 A14
1977

CETTE RÉIMPRESSION

des Chefs-d'Œuvre de SEDAINE

est dédiée à

M. EMILE PERRIN

Membre de l'Institut, Administrateur-général
de la Comédie-Française,

A qui est due la restitution intégrale du premier texte du Philosophe sans le savoir *antérieur aux modifications exigées par la censure;*

Ainsi qu'aux excellents artistes qui ont interprété ce texte, pour la première fois, le 17 septembre 1875 :

Mmes EMILIE GUYON. — Mme Vanderk.
PROVOST-PONSIN. — La Marquise.
BLANCHE-BARRETTA. — Victorine.
MARTIN. — Mlle Vanderk.

MM. MAUBANT. — Vanderk père.
TALBOT. — Baron d'Esparville.
LAROCHE. — Alexis Vanderk.
BARRÉ. — Antoine.
PRUDHON. — Le Président.
ROGER. — Champagne.
JOLIET. — Domestique de M. d'Esparville.

Avril 1877.

GEORGES D'HEYLLI.

NOTICE

SUR

Sedaine

SEDAINE

Michel-Jean Sedaine naquit à Paris, le 2 juin 1719, dans une position plus que modeste, et il fut de bonne heure tenu de se suffire à lui-même. On raconte même que, poussé par la nécessité, il fit d'abord le métier de tailleur de pierres (1) avant de devenir auteur dramatique.

(1) Le savant M. Jal semble contester le fait dans son célèbre *Dictionnaire critique de biographie et d'histoire*. « J'ai curieusement cherché, dit-il, un document sérieux qui prouvât la vérité d'une tradition devenue

Il était l'aîné des sept enfants de Jean-Pierre Sedaine, maître-maçon dans le quartier Saint-Gervais. et qu'on retrouve, un peu plus tard, revêtu du titre mieux sonnant d'architecte. Sedaine débuta lui-même ensuite dans cette dernière carrière sous les auspices d'un des confrères de son père, l'architecte Jacques Buron, qui n'est

---

populaire en France. Je n'ai pu trouver ni une lettre de Sedaine faisant allusion à cette circonstance de sa vie, ni un témoignage écrit d'un contemporain, d'un ami du jeune ouvrier, qui tout en faisant un métier pénible, aurait songé à se faire un avenir par la littérature. » Cette assertion de M. Jal ne peut être admise comme détruisant définitivement la tradition reçue jusqu'à ce jour à ce sujet. En somme, M. Jal se borne à déclarer qu'il n'a trouvé « aucun document » constatant le fait ; mais l'authenticité du fait lui-même — qu'un contemporain de Sedaine, le poète Ducis, a contribué à mettre en circulation, — n'est point infirmée pour cela. « Qu'importe, d'ailleurs, ajoute M. Jal, que le tailleur de pierres soit un personnage d'invention ou une figure véritable ? » Nous conclurons comme lui.

guère connu aujourd'hui, que par ce fait même, et aussi parce que sa fille a été la mère du célèbre peintre Louis David. Sedaine fit, paraît-il, de rapides et notables progrès dans l'architecture, et il devint bientôt l'associé et l'ami de son maître. En même temps, il donnait tous ses loisirs à des études plus élevées, lisait les vieux auteurs et suivait surtout son goût naturel pour la poésie. Etant, par suite, entré en relations avec quelques écrivains de son temps, il reçut leurs encouragements et leurs conseils, et, recommandé par eux à des libraires, il publia d'abord deux pièces de vers : la *Tentation de Saint-Antoine*, et l'*Épître à mon habit*, spirituels badinages qui eurent la plus grande vogue et commencèrent à mettre son nom en évidence (1).

Ces premiers succès lui valurent, en outre, la protection d'un riche magistrat, ami des lettres, nommé Lecomte, et qui, ayant pris sa retraite, reçut d'abord Se-

(1) Ces pièces ont paru, d'abord, dans le volume intitulé : *Poésies fugitives* (in-12, Paris, 1752 ; réimprimé en 1760).

daine dans son intimité, puis l'admit bientôt tout à fait à demeure chez lui. Devenu ainsi le commensal de cet homme généreux, et, placé par lui au-dessus du souci des besoins de la vie, Sedaine abandonna tout à fait l'architecture et se tourna vers le théâtre, où son instinct le poussait plus naturellement.

Il y fit ses premiers débuts sur la petite scène de la foire Saint-Laurent, le 19 août 1756, par un opéra-comique : le *Diable à quatre*, imité de l'anglais, et dont le compositeur Duni (1) écrivit les ariettes. Le succès en fut assez vif ; la pièce est bien disposée pour la musique et quelques airs en sont même très agréables. On y trouve surtout un couplet, sur le tabac, qui se chante encore aujourd'hui (2) :

Je n'aimois pas le tabac beaucoup ;
J'en prenois peu, souvent point du tout :

(1) Égide-Romuald Duni, compositeur italien, né le 9 février 1709, à Naples, mort à Paris, le 11 juin 1775. Son opéra de *Ninette à la Cour*, sur des paroles de Favart, est le plus connu de ses ouvrages.

(2) La dernière reprise du *Diable à quatre*

Mais mon mari me défend cela.
Depuis ce moment-là,
Je le trouve piquant
Quand
J'en peux prendre à l'écart ;
Car
Un plaisir vaut son prix,
Pris
En dépit des maris.

Ce sont peut-être là les vers les plus piquants et les mieux tournés, qu'ait jamais mis Sedaine dans ses opéras-comiques, dont la partie rimée est généralement d'une faiblesse extrême (1). Je n'ai point l'intention, d'ailleurs, de donner ici la série de ses divers opéras-comiques qui ont précédé ou suivi le *Philosophe sans le savoir ;* on en trouvera la nomenclature complète aux appendices de ce volume ; mais je m'arrête un moment sur cette pre-

a eu lieu à l'ancien Opéra-National, créé par Ad. Adam, au boulevard du Temple, en 1853.

(1) Citons encore le ravissant couplet de *Rose et Colas*, qui est aussi un des jolis opé-

mière phase du talent de Sedaine, comme librettiste.

Il est certainement, en cette qualité, celui des écrivains de son temps qui ait le plus fait pour mettre en honneur le genre de l'opéra-comique et le populariser parmi nous. On a justement dit qu'il pouvait passer pour l'un de ses créateurs; son influence s'est fait à coup sûr très heureusement et utilement sentir, à ce moment, pour sa rénovation. Ce n'est pas qu'il ait jamais été un grand écrivain, mais il avait une certaine dose d'imagination naturelle,

---

ras-comiques de Sedaine, et qui se reprend encore, de loin en loin :

Une fille est un oiseau
Qui semble aimer l'esclavage,
Et ne chérir que la cage
Qui lui servit de berceau.
Sa gaieté, son badinage,
Ses caresses, son ramage
Font croire que tout l'engage
Dans un séjour plein d'attraits;
Mais ouvrez-lui la fenêtre :
Zeste, on le voit disparaître
Pour ne revenir jamais.

du trait, quelquefois de l'esprit, et ce genre de talent spécial qui consiste à faire ressortir, plus particulièrement de l'ensemble d'un sujet, quelques heureuses situations favorables au musicien. Certes, Duni, Philidor et surtout Monsigny et Grétry étaient de charmants et d'habiles compositeurs, mais il est certain qu'ils ont dû beaucoup de leurs meilleures inspirations mélodiques à l'adresse avec laquelle Sedaine a agencé les livrets qu'il leur donna à mettre en musique.

On a été bien longtemps à faire aussi bien que lui, dans ce genre qu'il porta tout de suite à une sorte de perfection relative, — au style près, bien entendu ! Son style, en effet, je l'abandonne tout à fait : il est, je ne dirai pas seulement négligé, mais souvent insuffisant. Sedaine ne savait pas écrire ; comme librettiste, il dressait, pour ainsi dire, un scénario beaucoup plus qu'une pièce (1), et cependant presque

(1) « Sedaine, a dit Sainte-Beuve, écrivait comme un maçon, mais construisait comme un architecte. » Paul Foucher l'a jugé d'un

tous ses livrets sont à citer parce qu'ils sont tous bien disposés pour le musicien et surtout pour la scène. Le *Déserteur* et *Richard cœur de Lion* sont, en ce genre, des chefs-d'œuvre. Ne cherchez pas, — par exemple, — à les analyser au point de vue de la vraisemblance, ni même du bon sens de l'intrigue, mais jugez-les pour leur excellence comme purs livrets d'opéras-comiques. Ils sont mal écrits, enfantins souvent, remplis de vers, parfois bien incorrects et même baroques — véritable poésie de la foire où la plupart ont d'abord été représentés — mais si naïfs, si simples et à peu près tous, en dépit de leur style absent, pleins d'émotion et d'intérêt. Le deuxième acte du *Déserteur* — à ne prendre que celui-là — est l'un des plus complets et des mieux réussis dans le genre de l'opéra-comique, qui soient au théâtre (1). Ce mélange de gaîté extrava-

mot : « C'était, a-t-il dit, un génie sans orthographe. »

(1) Ce qui n'empêcha pas le *Déserteur* d'être chansonné, et donne, d'ailleurs, une preuve de plus à l'appui de son succès. Voici,

gante et de tristesse vraiment funèbre ; cet homme qui va mourir, ou qui, du moins, en est persuadé et qui se trouve inopinément mis en contact avec ce soldat à moitié ivre, lequel rit et plaisante à satiété ; le contraste qui résulte de cette situation réellement dramatique, qui avait alors une grande nouveauté, tout cela constitue un chef-d'œuvre d'habileté scénique.

En 1765, le 2 décembre, Sedaine âgé déjà de 46 ans, aborda enfin la Comédie-Française avec une grande pièce en cinq actes, le *Philosophe sans le savoir*, qui n'obtint pas, tout d'abord, l'accueil auquel elle avait droit et qu'elle a tou-

---

notamment, une épigramme qui courut alors sur le compte de ce joli ouvrage :

D'avoir hanté la comédie,
Un paysan, en bon chrétien,
S'accusait et promettait bien
De n'y retourner de sa vie.
« Voyons, lui dit le confesseur,
C'est le plaisir qui fait l'offense ;
Que donnait-on ? — Le Déserteur,
— Vous le lirez pour pénitence.

jours reçu depuis. Je ne ferai pas ici l'histoire des difficultés qui précédèrent l'arrivée de cette belle comédie à la scène; on la trouvera, succinctement racontée, aux appendices du présent volume, dans un travail qui donne, avec détails, l'impression vraie du moment en même temps qu'il fait connaître les curieuses vicissitudes de l'œuvre. Je ne la juge donc qu'au point de vue littéraire.

Elle offre, au plus haut degré, deux qualités considérables chez tout écrivain : la simplicité et l'intérêt. Cette comédie, qui ne mérite vraiment ce titre que dans ses premières scènes et vers son dénouement, est d'abord le drame le plus poignant et le plus émotionnant du monde ; il en est aussi le plus honnête et il nous intéresse surtout par le tableau des sentiments les plus nobles et les plus élevés, qu'il fait successivement passer sous nos yeux. Cet intérieur du probe et sévère Vanderk est aussi le plus sympathique et le plus touchant qui se puisse voir. Nous aimons du premier coup tous ces gens-là, parce qu'ils sont bons et qu'ils nous mon-

trent les meilleures vertus de la famille. Vanderk fils, un peu écervelé, jeune, amoureux, contraste heureusement, par sa légèreté apparente, avec la gravité du personnage de son père; mais comme il tient haut son honneur et quel respect de lui-même et des siens il manifeste à tout moment! Quant à son amour pour Victorine, il est à peine indiqué, mais d'une touche si délicate! C'est plutôt dans cette douce, tendre et inconsciente Victorine elle-même que nous en retrouvons la trace. Elle ne se rend pas compte, non plus, des sentiments qu'elle éprouve; mais comme elle est troublée à la pensée que le fils de Vanderk va se battre! Sedaine, d'ailleurs, ne paraît donner aucune importance à cet amour naissant des deux jeunes gens, comme s'il s'était réservé de le développer plus tard, dans une nouvelle pièce qui eût été la suite de la première.

Cette suite, une femme de génie de notre siècle l'a entreprise. Madame Sand, avec son esprit si perspicace et si ouvert, a pris là le point de départ de sa jolie co-

médie du *Mariage de Victorine* (1). Elle a continué Sedaine, avec un grand bonheur, et elle s'est exprimée, à ce propos, dans la préface de sa pièce, en termes excellents sur l'auteur du *Philosophe sans le savoir* :

« Le mérite de Sedaine, dit-elle, est dans son individualité et non dans sa forme. Je ne vois même pas qu'il ait eu une forme. Sous ce rapport ses ouvrages ne se ressemblent pas entre eux... Ici, le style est simple et naïf; là, il est brillant et recherché. Les différentes pièces de Sedaine sont conduites par des procédés fort divers : il en est qui ne sont pas conduites du tout, je ne dis pas les meilleures, mais les plus saisissantes par l'émotion qu'elles produisent... Le grand mérite, la véritable grandeur de Sedaine n'est donc pas dans la forme, et j'avoue que je ne trouve pas irréprochable celle du *Philosophe sans le savoir*, encore que ce soit la mieux conduite de ses pièces. Mais ce qui est irré-

(1) Voir aux appendices.

prochable, inimitable par conséquent dans Sedaine, c'est la sensibilité profonde et vraie de l'expression, c'est la noblesse vaillante et simple des caractères ; on aime les personnages de Sedaine, on les comprend et on y croit. Sous ce rapport, le *Philosophe sans le savoir* est bien véritablement son chef-d'œuvre... Il y a plus que de la fraîcheur, plus que de la naïveté, plus que de l'harmonie dans le tableau de Sedaine : il y a de la véritable grandeur. Où est-elle ? Dans la forme ? Non, car il n'y a pour ainsi dire pas de forme, comme on l'entend de nos jours. Dans la couleur ? Non. La couleur est bonne sans être belle précisément. La grandeur est dans les types... On respire l'honneur, le courage et la générosité dans l'atmosphère de M. Vanderk. On sent que rien de grand et de fort ne sera impossible dans cette famille ; et, en présence de ce chaste amour de la petite Victorine pour l'héritier d'un nom et d'une fortune, en présence de cette fierté puritaine du vieux Antoine qui s'efforce d'étouffer l'amour de sa fille, on ne peut pas douter un instant du ré-

sultat que Sedaine a laissé prévoir et que j'ai osé montrer » (1).

Le style du *Philosophe sans le savoir* est cependant meilleur et surtout plus travaillé, comme bien l'on pense, que celui des premières pièces de Sedaine. Il n'a point, toutefois, de brillant ni d'élévation ; le milieu dans lequel se passe la pièce n'en exigeait guère, il est vrai, et d'ailleurs, ces qualités-là manquaient à Sedaine. Il écrivait avec son cœur, sa nature, sa bonhomie, — puisque ses contemporains l'appelaient le bonhomme Sedaine, — et il est arrivé ainsi, avec ses seules qualités, à réussir là où tant d'autres auraient échoué peut-être, tout en dépensant plus de talent et surtout plus d'efforts. Il a été très supérieur en cela à son confrère et ami Diderot, dans ses drames larmoyants, déclamatoires et emphatiques, qui ne sauraient être remis aujourd'hui à la scène et dont se distingue si

(1) *Théâtre complet de George Sand* (4 volumes in-18, Michel-Lévy); tome II.

éminemment le *Philosophe sans le savoir* par son naturel et par sa simplicité (1).

(1) Voici comment Jules Janin a jugé cette admirable pièce :

« Le *Philosophe sans le savoir* est un chef-d'œuvre. Certes, le sujet était bien choisi ; ce sujet, c'est le duel. Est-il donc question, cette fois encore, comme dans l'*Héloïse*, de déclamer pour ou contre le duel ? Bien au contraire ; le grand art de ce drame, ce qui est bien rare à toutes les époques. c'est l'absence complète de toute déclamation. Cette fois, la philosophie a fait place uniquement au drame, et le drame est tellement préparé qu'il faut absolument que le fils se batte en duel et que le père y pousse son fils. Le duel, comme une fatalité inévitable, plane pendant ces cinq actes sur toute une famille et il domine toutes les autres passions : amour filial, amour paternel, chaste et charmant amour de cette jeune fille qui s'ignore elle-même. C'est un drame sérieux et triste où il est démontré que, dans certaines positions de la vie, le duel n'est pas seulement une nécessité, mais qu'il est un devoir. Comme on dut être étonné au dix-huitième siècle de cette action si calme, à propos d'un événement tragique,

Le naturel et la simplicité ! C'étaient là précisément les qualités maîtresses de Sedaine, non pas seulement comme écrivain, mais aussi comme homme privé. Il était encore serviable et bon, et il fut, par la suite, père excellent, époux modèle, attaché par-dessus tout à sa vie de famille, demeurant loin des bruits du monde, dans son intérieur, et au milieu de cette probité touchante et de cet honneur admirable qu'il a si bien mis en scène dans le *Philosophe sans le savoir ;* aimé des siens comme le chef respecté et vénéré de la famille, estimé aussi de tous ses contemporains, non moins pour son talent que pour la haute tenue et le grand désintéressement de toute sa vie. Tous lui ont rendu justice, aucun ne l'a oublié ; Grimm, dans sa *Correspondance*, Diderot dans ses lettres, Grétry dans ses *Mémoires*,

---

de ce dialogue si simple, à propos d'un préjugé fatal, si fécond en développements de tous genres et qui devait fournir à J.-J. Rousseau ses plus véhémentes pages, pour et contre le duel. »

La Harpe lui-même, le hargneux La Harpe dans son *Cours de littérature*.

C'est Grimm qui avait déjà apprécié, avec beaucoup de faveur, les opéras-comiques de Sedaine (1), et qui écrit les lignes suivantes sur le *Philosophe sans le savoir :*

Je ne me souviens pas d'avoir jamais eu au spectacle une émotion plus délicieuse que celle que j'éprouvai à la première représentation de cette charmante pièce. Mon seul regret était de ne la pas voir recommencer tout de suite. Quoique je ne connusse l'auteur pas même de vue, je me sentis tout à coup embrasé pour lui de l'amitié la plus vive et la plus tendre. Je l'ai vu depuis ; son air simple, serein et tranquille n'est pas propre à diminuer l'intérêt qu'inspire son ouvrage. Je pense que tout homme qui a le goût du vrai et de l'honnête, ne peut penser à M. Sedaine et à

(1) Voici l'opinion de Grimm, dans sa correspondance, sur les opéras-comiques de Sedaine : « Si jamais un poète italien ayant de la simplicité et de la facilité, s'avise de traduire les opéras-comiques de Sedaine, ces pièces feront le charme et les délices de toute l'Europe. »

sa pièce avec indifférence, et j'ai éprouvé que l'attache qu'on met à son succès peut aller jusqu'à troubler le sommeil.

C'est Diderot qui s'écrie, au lendemain du *Philosophe sans le savoir* : « O Sedaine, si tu n'étais pas si vieux, je te donnerais ma fille ! » Il venait de retrouver, en effet, sur la scène, dans le caractère si noble et si simple de Vanderk, les vertus mêmes qu'il admirait dans Sedaine. Après avoir lu la lettre dans laquelle Grimm rend compte des émotions que lui a fait éprouver la comédie de Sedaine, et que nous venons de citer, il lui adressait le billet suivant :

Si je savais, mon ami, où trouver Sedaine, j'y courrais pour lui lire votre lettre et vos observations... Mais une chose dont vous ne me parlez pas et qui est pour moi le mérite incroyable de la pièce, ce qui me fait tomber les bras, me décourage, me dispense d'écrire de ma vie, et m'excusera solidement au jugement dernier, c'est ce naturel sans aucun apprêt, c'est l'éloquence la plus vigoureuse, sans l'ombre d'effort ni de rhétorique. Oui, mon

ami, oui, voilà le vrai goût, voilà la vérité domestique, voilà la chambre, voilà les actions et les propos des honnêtes gens, voila la comédie. Ou cela est faux, ou cela est vrai. Si cela est faux, cela est détestable ; si cela est vrai, combien il y a sur nos théâtres de choses détestables, et qui passent pour sublimes ! J'étais à côté de Cochin, et je lui disais : *Il faut que je sois un honnête homme, car je sens vivement tout le mérite de cet ouvrage.*

C'est La Harpe qui, parlant aussi des vertus privées de Sedaine, le déclare un homme d'un caractère « probe et solide ; » c'est Grétry, qui nous a laissé ce charmant portrait de son meilleur collaborateur, portrait dans lequel il mélange habilement le double éloge qu'il donne au talent éprouvé de l'écrivain et à la touchante sensibilité de l'ami :

Si Sedaine n'est pas le poète qui soigne le plus les vers destinés au chant, les situations qu'il amène sont si impérieuses qu'elles forcent le musicien de s'y attacher pour les rendre. Il dit presque toujours le mot propre

et il se croit dispensé de l'embellir par des tours poétiques. Il force donc le musicien à prendre des formes neuves pour rendre ses caractères originaux... Sedaine est un de ces hommes heureusement nés, pour qui la nature n'aurait point de charmes, s'ils ne la saisissaient dans tous ses rapports les plus vrais ; il n'adopte une situation que parce qu'il est sûr qu'elle produira tel effet. Pendant les répétitions, je respecte ses moindres volontés ; s'il tourne une chaise, c'est parce qu'il prévoit que l'actrice, vue de profil, fera l'effet qu'il désire ; mais il a peut-être encore plus senti que raisonné ses sensations. Aussi l'a-t-on vu fondre en larmes à la représentation de la scène de Blondel avec Richard, preuve incontestable que le sentiment le guide dans ses compositions et que la scène, mise en action, le saisit lui-même autant que nous.

Il faut rappeler encore le cas que faisait de lui un autre illustre contemporain, et qui lui a assez survécu pour écrire son *Éloge* dans des pages souvent consultées et rappelées, le poète Ducis qui fut, lui aussi, d'une fermeté de principes et d'une rigidité de conduite qui dépassèrent peut-être celles de Sedaine. C'est là qu'on re-

trouve tout entier cet homme simple et honnête et ce sympathique écrivain qui demeure l'un des hommes les plus honorés de son temps, pour la droiture et la dignité de son caractère et, en dépit des reproches qu'on peut adresser à son style et que La Harpe s'est surtout plu à accumuler sur ses opéras-comiques, l'un des maîtres incontestés du théâtre au dix-huitième siècle.

La *Gageure imprévue*, la seconde comédie (1) que Sedaine donna au Théâtre-Français (27 mai 1768), est d'un style plus recherché, mais aussi plus alambiqué que celui du *Philosophe sans le savoir;* cela touche tout à fait au marivaudage. D'in-

(1) Il en donna une troisième et dernière, le 22 septembre 1789, et que je ne cite ici que pour mémoire : *Raymond V, comte de Toulouse,* comédie héroïque en cinq actes, en prose et en vers, et dont les archives de la Comédie-Française possèdent le manuscrit. Cette pièce n'eut pas de succès.

trigue, point ; beaucoup de décousu dans la suite des scènes et deux sujets qui se relient assez mal l'un à l'autre ; ajoutez à cela une mystérieuse affaire d'enfant naturel dont la pièce pouvait fort bien se passer. Tout son charme, d'ailleurs, n'est guère contenu que dans l'amusante scène de la gageure, et tout le reste forme plutôt un brillant hors-d'œuvre ; mais c'est spirituel, vif par endroits, un peu long d'abord et bien dénoué ensuite. Le personnage de madame de Clainville sera toujours, en raison de son éclat et de son esprit, fort aimé des grandes coquettes de théâtre ; c'est là surtout un rôle à la Marivaux, de ceux dans lesquels ont tout particulièrement excellé mesdames Mars et Plessy.

Le *Philosophe sans le savoir* et la *Gageure imprévue* sont aujourd'hui, avec le *Déserteur* et *Richard cœur de Lion*, les seules pièces de Sedaine qui demeurent constamment au répertoire de la Comédie-Française et de l'Opéra-Comique. On les oue sans cesse et la récente reprise du *Philosophe sans le savoir*, donnée pour la

première fois dans son texte intégral, a encore ajouté à l'intérêt et à la vogue de cette belle comédie. On peut donc dire que Sedaine vivra toujours sur deux de nos scènes les plus importantes et dans les deux genres qui sont, en France, les plus populaires au théâtre, la comédie et l'opéra-comique.

Le grand succès de *Richard cœur de Lion* (1) ouvrit à Sedaine, qui était déjà membre et secrétaire de l'Académie royale d'architecture, les portes de l'Académie française. Il y prit place, le 27 avril 1786, à l'âge de 67 ans, et remplaça le financier Watelet (2), dans le 37e fauteuil, qu'avait

(1) La quatre-vingt-dixième représentation avait eu lieu le 7 avril 1788, c'est-à-dire moins de quatre ans, après la première. C'était beaucoup pour l'époque.

(2) Claude-Henri Watelet, receveur-général des finances à Paris, de 1740 à 1786. Il mourut en cette dernière année à l'âge de soixante-huit ans. Il était à la fois peintre, graveur, sculpteur et poète. Il dut son entrée à l'Académie à la publication de son poème sur l'*Art*

inauguré Chapelain, où s'était ensuite assis Benserade et où Sedaine eut Parny et Empis parmi ses successeurs. C'est enfin celui où siége, depuis le 29 avril 1869, le célèbre auteur des *Iambes*, M. Auguste Barbier.

Sedaine était donc parvenu au faîte de la gloire et des honneurs, et il pouvait espérer une fin d'existence heureuse, fortunée et tranquille. Il avait, toutefois, de lourdes charges de famille : marié le 4 avril 1769, à Suzanne-Charlotte Seriny, il en avait eu quatre enfants, deux fils et deux filles (1). Mais le revenu de ses pièces lui procurait une assez grande aisance, lorsque les événements de la Révolution la réduisirent presque d'un seul coup à néant. Le simple opéra-comique, à la

---

de peindre (Paris, 1760). Son *Dictionnaire de peinture, de gravure et de sculpture*, terminé par Lévesque, et publié seulement en 1792, en 5 vol. in-8°, est le meilleur ouvrage qu'il ait laissé.

(1) La dernière, Anastase-Susane Sedaine, née le 12 septembre 1779, est morte à Tours, en 1864 seulement.

manière du *Déserteur* ou de *Rose et Colas* n'était plus de mise alors, sur nos théâtres, où l'on voulait des pièces patriotiques et, avant tout, faites au goût du jour, pièces dans lesquelles il fallait principalement peindre, en traits toujours outrés et souvent odieux, des faits d'actualité se rattachant obligatoirement à la critique et à la moquerie du passé.

Toutes les institutions étaient en ce moment bouleversées ou renouvelées, l'Académie sombra à son tour et fut supprimée par un décret de la Convention, le 8 août 1793. C'était encore une ressource de moins pour Sedaine ; mais un autre déboire, qui lui fut aussi très sensible, l'attendait deux ans plus tard. Lorsque l'Institut national fut créé, en 1795, et l'Académie française englobée dans l'ensemble des sections scientifiques et littéraires, réunies sous ce titre général, Sedaine ne fut pas compris dans le nombre des anciens académiciens appelés à faire partie de l'institution nouvelle (1). A ce

(1) Il en manifesta amèrement son dépit : « En est-il un seul, parmi tous ceux qu'on a

moment, d'ailleurs, il était déjà bien affaibli par les infirmités et se tenait éloigné forcément du mouvement littéraire et dramatique auquel il ne pouvait plus prendre une part personnelle et active. Il se traîna ainsi, pendant deux années encore, dépité, dégoûté et même oublié, et, finalement, il tomba très malade; sa mort fut même annoncée prématurément par les journaux. Les articles élogieux abondèrent alors sur le compte de ce vieillard qui se survivait, en quelque sorte, à lui-même, et il eut, avant de mourir, la consolation d'entendre la lecture multipliée de sa propre oraison funèbre. C'était déjà l'arrêt de la postérité qui était prononcé sur son talent et sur ses œuvres dont quelques-unes — nous l'avons déjà dit — dureront toujours. Le 17 mai 1797, Sedaine s'éteignit dans sa petite maison de la rue de la Roquette, entouré de sa femme et de ses enfants.

---

choisis, répétait-il souvent, qui soit capable d'écrire *Rose et Colas ?* »

On a publié, depuis sa mort, diverses éditions de ses œuvres choisies, mais on ne les a jamais complétement réunies. Auger a donné la meilleure, en 1813 (3 vol. in-18); il l'a fait précéder d'une étude critique et biographique très détaillée. Enfin, les *Éloges* publiés par Ducis, puis par la princesse de Salm (Constance de Theis, veuve en premières noces du docteur Pipelet), sont aussi deux sources de renseignements qu'on peut utilement consulter.

Quant à notre édition même, elle donne au lecteur la réimpression pure et simple, du premier texte publié de la *Gageure imprévue*, du *Déserteur* et de *Richard cœur de Lion*. Enfin, nous reproduisons le *Philosophe sans le savoir*, conformément au premier manuscrit de Sedaine tel qu'il le lut à la Comédie-Française et avant que le censeur Marin lui eût imposé ses mutilations. M. Émile Perrin, administrateur général du Théâtre-Français, a bien voulu autoriser notre érudit et complaisant ami, Léon Guillard, à nous communiquer ce manuscrit qui appartient aux riches

archives dont ce dernier a la direction, et nous ne saurions lui en exprimer ici, trop vivement, notre reconnaissance.

GEORGES D'HEYLLI.

Le Philosophe

SANS LE SÇAVOIR

Comédie-Française, 2 décembre 1765.)

AVERTISSEMENT

Nous devons à nos lecteurs quelques explications préliminaires sur cette réimpression du Philosophe sans le savoir.

Elle reproduit le manuscrit de Sedaine tel qu'il le présenta aux comédiens français et avant l'examen du censeur, et sans les modifications que l'auteur fut obligé, après cet examen, d'apporter à sa version primitive (1). *C'est ce même manuscrit, sur lequel furent opérés ces changements, que possèdent encore aujourd'hui les archives de la Comédie-*

(1) Voyez aux appendices l'historique de la pièce et des difficultés qu'elle eut à vaincre avant d'arriver à la scène.

Française (1). *C'est aussi cette première version, débarrassée des ratures et rectifications exigées par la censure, que nous donnons ci après, et c'est la première fois que ce manuscrit, vraiment* princeps, *est imprimé.*

Il offre, avec la version jusqu'alors admise, de notables différences, dont il sera facile de se rendre compte en le rapprochant d'une édition quelconque du Philosophe sans le savoir, *conforme au manuscrit autorisé.*

---

(1) Nous copions sur ce même manuscrit l'autorisation du censeur :

J'ai lû par ordre de Monſieur le Lieutenant-Général de police *le Philoſophe ſans le ſçavoir,* comédie, & je crois qu'on en peut permettre la repréſentation.

A Paris, ce 10 Novembre 1765.

Signé : Marin.

Vu l'approbation :

Ce 13 Novembre 1765.

Permis de repréſenter :

Signé : de Sartine.

Voici d'ailleurs quelques indications sommaires à ce sujet :

Acte Ier. — Il contient dans le texte primitif, et par conséquent dans notre réimpression, dix-sept scènes au lieu de onze qu'il y avait dans la version jusqu'alors admise.

Acte IIe. — Treize scènes au lieu de douze. Les changements relevés dans ces deux actes consistent surtout en jeux de scène.

Acte IIIe. — Il y a ici treize scènes au lieu de neuf. C'est l'acte qui avait subi les modifications les plus importantes, notamment dans ses cinq dernières scènes (de VIII à XII).

Acte IVe. — Même nombre de scènes dans les deux versions.

Acte Ve. — Quinze scènes au lieu de douze. Les modifications ont surtout porté sur les scènes IV VI, VII, XII et XV.

Nous reproduisons ci-après, textuellement, pour la conformité de toutes les pièces qui composent ce volume, les titres de la première édition du Philosophe sans le savoir, *bien qu'ils contiennent une grosse inexactitude. La première représentation de la pièce a eu lieu, en effet, le 2 décembre 1765, et non le 2 novembre, date portée sur cette première édi-*

tion. Cette erreur a été souvent reproduite dans les éditions subséquentes du Philosophe sans le savoir, *dont quelques-unes ont même indiqué, comme date de la première représentation, le 29 novembre, qui est celle de la répétition générale devant la censure. Les mémoires du temps confirment d'ailleurs cette date du 2 décembre.*

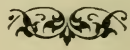
« *Les comédiens français, dit Bachaumont,* « *ont donné aujourd'hui* (2 *décembre*) *la pre-* « *mière représentation du* Philosophe sans le « savoir, *que nous avons déjà annoncé.* »

Nous relevons aussi, dans le Journal *de Collé* (*décembre 1765*), *la note suivante, qui est non moins explicite :*

« *Le lundi, 2 décembre, je fus à la première* « *représentation du* Philosophe sans le savoir, « *comédie en 5 actes et en prose de M. Se-* « *daine.* »

Enfin nous avons, en dernier ressort, contrôlé et relevé cette même date à la Comédie-Française sur les registres journaliers de ses représentations.

G. D'H.



LE

PHILOSOPHE

SANS LE SÇAVOIR

COMÉDIE

EN CINQ ACTES ET EN PROSE

Représentée par les comédiens françois ordinaires du roi, le 2 novembre 1765.

Par Monſieur SEDAINE

Le prix eſt de trente ſols.

A PARIS

Chez Claude HÉRISSANT, libraire-imprimeur

rue Neuve-Notre-Dame, à la Croix-d'Or

M. DCC. LXVI.

Avec Approbation & privilége du Roi.

LE

PHILOSOPHE

SANS LE SÇAVOIR

COMÉDIE

EN CINQ ACTES ET EN PROSE

Représentée par les comédiens françois ordinaires du roi, le 2 novembre 1765.

ACTEURS

M. VANDERK PERE.

M. VANDERK FILS.

M. DESPARVILLE PERE, *ancien officier.*

M. DESPARVILLE FILS, *officier de cavalerie.*

MADAME VANDERK.

UNE MARQUISE, *ſœur de M. Vanderk père.*

MADEMOISELLE SOPHIE VANDERK, *fille de M. Vanderk.*

UN PRÉSIDENT, *futur époux de Mademoiſelle Vanderk.*

ANTOINE, *homme de confiance de M. Vanderk.*

VICTORINE, *fille d'Antoine.*

UN DOMESTIQUE *de M. Deſparville.*

UN DOMESTIQUE *de M. Vanderk fils.*

LES DOMESTIQUES *de la maiſon.*

LE DOMESTIQUE *de la marquiſe.*

La ſcène eſt dans une grande ville de France

LE

PHILOSOPHE

SANS LE SÇAVOIR

COMÉDIE

ACTE PREMIER

(Le théâtre repréſente un grand cabinet éclairé de bougies, un ſecrétaire sur un des côtés : il eſt chargé de papiers & de cartons.)

SCÈNE PREMIÈRE.

ANTOINE, VICTORINE.

ANTOINE.

Quoi ! je vous ſurprends votre mouchoir à la main, l'air embarraſſé, vous eſſuyant les yeux, & je ne peux pas ſçavoir pourquoi vous pleurez ?

VICTORINE.

Bon, mon papa ! les jeunes filles pleurent quelquefois pour se défennuyer.

ANTOINE.

Je ne me paye pas de cette raifon-là.

VICTORINE.

Je venois vous demander...

ANTOINE.

Me demander ? Et moi je vous demande ce que vous avez à pleurer; & je vous prie de me le dire.

VICTORINE.

Vous vous moquerez de moi.

ANTOINE.

Il y auroit affurément un grand danger.

VICTORINE.

Si cependant ce qùe j'ai à vous dire étoit vrai, vous ne vous en moqueriez certainement pas.

ANTOINE.

Cela peut être.

VICTORINE.

Je fuis defcendue chez le caiffier de la part de madame.

ANTOINE.

Hé bien ?

VICTORINE.

Il y avoit plufieurs meffieurs qui attendoient leur tour, & qui caufoient enfemble. L'un

d'eux a dit : ils ont mis l'épée à la main, nous sommes fortis, & on les a ſéparés.

ANTOINE.

Qui ?

VICTORINE.

C'est ce que j'ai demandé. Je ne ſçais, m'a dit l'un de ces meſſieurs, ce ſont deux jeunes gens : l'un eſt officier dans la cavalerie, & l'autre dans la marine. Monſieur, l'avez-vous vû ? Oui. Habit bleu, paremens rouges ? Oui. Jeune ? Oui, de vingt à vingt-deux ans. Bien fait ? Ils ont ſouri : j'ai rougi, & je n'ai oſé continuer.

ANTOINE.

Il est vrai que vos queſtions étoient fort modeſtes.

VICTORINE.

Mais ſi c'étoit le fils de Monſieur ?...

ANTOINE.

N'y a-t-il que lui d'officier ?

VICTORINE.

C'eſt ce que j'ai penſé

ANTOINE.

Eſt-il le ſeul dans la marine ?

VICTORINE.

C'eſt ce que je me diſois.

ANTOINE.

N'y a-t-il que lui de jeune ?

VICTORINE.

C'eft vrai.

ANTOINE.

Il faut avoir le cœur bien fenfible.

VICTORINE.

Ce qui me feroit croire encore que ce n'eft pas lui, c'eft que ce monfieur a dit que l'officier de marine avoit commencé la querelle.

ANTOINE.

Et cependant vous pleuriez.

VICTORINE.

Oui, je pleurois.

ANTOINE.

Il faut bien aimer quelqu'un pour s'alarmer fi aifément.

VICTORINE.

Eh bien, mon papa ! après vous, que voulez-vous donc que j'aime le plus ? Comment ! c'eft le fils de la maifon : feu ma mere l'a nourri; c'eft mon frere de lait, c'eft le frere de ma jeune maîtreffe, & vous-même vous l'aimez bien.

ANTOINE.

Je ne vous le défends pas; mais foyez raifonnable.

VICTORINE.

Ah ! cela me faifoit de la peine.

ANTOINE.

Allez, vous êtes folle.

VICTORINE.

Je le ſouhaite. Mais ſi vous alliez vous informer.

ANTOINE.

Et où dit-on que la querelle a commencé ?

VICTORINE.

Dans un café.

ANTOINE.

Il n'y va jamais.

VICTORINE.

Peut-être, par hazard. Ah ! ſi j'étois homme, j'irois.

ANTOINE.

Il va rentrer à l'inſtant. Et comment s'informer dans une grande ville...

SCÈNE II.

ANTOINE, VICTORINE,
UN DOMESTIQUE *de M. d'Eſparville.*

LE DOMESTIQUE.

MONSIEUR ?

ANTOINE.

Que voulez-vous ?

LE DOMESTIQUE.

C'eſt une lettre pour remettre à M. Vanderk.

ANTOINE.

Vous pouvez me la laiſſer.

LE DOMESTIQUE.

Il faut que je la remette moi-même : mon maître me l'a ordonné.

ANTOINE.

Monſieur n'eſt pas ici ; & quand il y ſeroit, vous prenez bien votre temps : il eſt tard.

LE DOMESTIQUE.

Il n'eſt pas neuf heures.

ANTOINE.

Oui ; mais c'eſt ce ſoir même les accords de ſa fille. Si ce n'eſt qu'une lettre d'affaires, je ſon homme de confiance, & je...

LE DOMESTIQUE.

Il faut que je la remette en main propre.

ANTOINE.

En ce cas, paſſez au magaſin, & attendez : je vous ferai avertir.

SCÈNE III.

ANTOINE, VICTORINE.

VICTORINE.

MONSIEUR n'eſt donc pas rentré ?

ANTOINE.

Non, il eſt retourné chez le notaire.

VICTORINE.

Madame m'envoie vous demander... Ah ! je voudrois que vous viſſiez Mademoiſelle avec ſes habits de noces : on vient de les eſſayer. Les diamans, le collier, la rivière de diamans ! Ah ! ils ſont beaux ! il y en a un gros comme cela : & Mademoiſelle, ah ! comme elle charmante ! Le cher amoureux est en extase. Il eſt là, il la mange des yeux. On lui a mis du rouge & une mouche ici ; vous ne la reconnoîtriez pas.

ANTOINE.

Sitôt qu'elle a une mouche !

VICTORINE.

Madame, m'a dit : va demander à ton pere ſi Monſieur eſt revenu, & s'il n'eſt pas en affaire, & ſi on peut lui parler. Je vais vous dire, mais vous n'en parlerez pas. Mademoiſelle va ſe faire annoncer comme une dame de condi-

tion ſous un autre nom; & je ſuis ſûre que Monſieur y ſera trompé.

ANTOINE.

Certainement un pere ne reconnoîtra pas sa fille.

VICTORINE.

Non, il ne la reconnoîtra pas, j'en ſuis ſûre. Quand il arrivera, vous nous avertirez : il y aura de quoi rire. Cependant il n'a pas coutume de rentrer ſi tard.

ANTOINE.

Qui ?

VICTORINE.

Son fils.

ANTOINE.

Tu y penſes encore ?

VICTORINE.

Je m'en vais : vous nous avertirez. Ah ! voilà Monſieur. (*Elle ſort.*)

SCÈNE IV.

MONSIEUR VANDERK,
ANTOINE,
DEUX HOMMES, *portant de l'argent dans des hottes.*

M. VANDERK, *aux porteurs.*

ALLEZ à ma caiſſe, deſcendez trois marches, & montez-en cinq, au bout du corridor. (*Les porteurs ſortent.*)

ANTOINE.

Je vais les y mener.

M. VANDERK.

Non, reſte. Les notaires ne finissent point. (*Il poſe ſa canne, ſon chapeau; il ouvre un ſecrétaire.*) Au reſte ils ont raiſon : nous ne voyons que le préſent, & ils voient l'avenir. Mon fils eſt-il rentré ?

ANTOINE.

Non, monſieur. Voici les rouleaux de vingt-cinq louis que j'ai pris à la caiſſe.

M. VANDERK.

Gardes-en un. Oh ça, mon pauvre Antoine, tu vas demain avoir bien de l'embarras.

ANTOINE.

N'en ayez pas plus que moi.

M. VANDERK.

J'en aurai ma part.

ANTOINE.

Pourquoi ? Repoſez-vous ſur moi.

M. VANDERK.

Tu ne peux pas tout faire.

ANTOINE.

Je me charge de tout. Imaginez-vous n'être qu'invité. Vous aurez bien aſſez d'occupation de recevoir votre monde.

M. VANDERK.

Tu auras un nombre de domeſtiques étrangers : c'eſt ce qui m'effraye : ſurtout ceux de ma ſœur.

ANTOINE.

Je le ſçais.

M. VANDERK.

Je ne veux pas de débauches.

ANTOINE.

Il n'y en aura pas.

M. VANDERK.

Que la table des commis ſoit ſervie comme la mienne.

ANTOINE.

Oui, monſieur.

M. VANDERK.

J'irai y faire un tour.

ANTOINE.

Je le leur dirai.

M. VANDERK.

J'y veux recevoir leur santé, & boire à la leur.

ANTOINE.

Ils feront charmés...

M. VANDERK.

La table des domeſtiques sans profuſion du côté du vin.

ANTOINE.

Oui.

M. VANDERK.

Un demi-louis à chacun comme préſent de noces. Si tu n'as pas aſſez avance-le.

ANTOINE.

Bon.

M. VANDERK.

Je crois que voilà tout... Les magaſins fermés... que perſonne n'y entre paſſé dix heures... Que quelqu'un reſte dans les bureaux, & ferme la porte en dedans.

ANTOINE.

Ma fille y reſtera.

M. VANDERK.

Non : il faut que ta fille ſoit près de ſa bonne amie. J'ai entendu parler de quelques fuſées, de quelques pétards. Mon fils veut brûler ſes manchettes.

ANTOINE.

C'eft peu de chofe.

M. VANDERK.

Aie toujours foin que les réfervoirs foient pleins d'eau.

SCÈNE V.

LES MÊMES, VICTORINE, *elle entre et parle à fon pere à l'oreille.*

ANTOINE, *à fa fille.*

Oui. (*Elle fort.*)

SCÈNE VI.

M. VANDERK, ANTOINE.

ANTOINE.

Monsieur, vous croyez-vous capable d'un grand fecret ?

M. VANDERK.

Encore quelques fufées, quelques violons !

ANTOINE.

C'eft bien autre chofe. Une demoifelle qui a pour vous la plus grande tendreffe.

M. VANDERK.

Ma fille ?

ANTOINE.

Juſte. Elle vous demande un tête-à-tête.

M. VANDERK.

Sçais-tu pourquoi ?

ANTOINE.

Elle vient d'eſſayer ſes diamans, ſa robe de noce : on lui a mis un peu de rouge. Madame & elle penſent que vous ne la reconnoîtrez pas. La voici.

SCÈNE VII.

LES MÊMES, UN DOMESTIQUE *de M. Vanderk.*

MONSIEUR, madame la marquiſe de Vanderville ?

M. VANDERK.

Faites entrer. (*On ouvre les deux battants.*)

SCÈNE VIII.

M. VANDERK, ANTOINE, SOPHIE.

SOPHIE, *faiſant de grandes révérences.*

MON... Monſieur...

M. VANDERK.

Madame. Avancez un fauteuil. (*Ils s'aſſeyent. A Antoine.*) Elle n'eſt pas mal. (*A Sophie.*) Puis-je ſçavoir de madame ce qui me procure l'honneur de la voir ?

SOPHIE, *tremblante.*

C'eſt que... mon... monſieur, j'ai... j'ai un papier à vous remettre.

M. VANDERK.

Si madame veut bien me le confier. (*Pendant qu'elle cherche, il regarde Antoine.*)

ANTOINE.

Ah, monſieur ! qu'elle eſt belle comme cela !

SOPHIE.

Le voici. (*M. Vanderk ſe lève pour prendre le papier.*) Ah ! monſieur ! pourquoi vous déranger.

M. VANDERK.

Cela ſuffit. C'est trente louis. Ah ! rien de mieux. Je vais... (*Pendant que M. Vanderk va à ſon ſecrétaire, Sophie fait ſigne à Antoine*

de ne rien dire.) Ce billet eſt excellent : il vous eſt venu par la Hollande ?

SOPHIE.

Non... oui.

M. VANDERK.

Vous avez raiſon, madame... Voici la somme.

SOPHIE.

Monſieur, je ſuis votre très-humble & très-obéiſſante ſervante.

M. VANDERK.

Madame ne compte pas ?

SOPHIE.

Ah ! mon cher... non... monſieur, vous êtes un ſi honnête homme... que... la réputation... la renommée dont.....

SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENTS,
MADAME VANDERK.

SOPHIE.

Ah ! maman ! papa s'eſt moqué de moi !

M. VANDERK.

Comment ! c'eſt vous, ma fille ?

SOPHIE.

Ah ! vous m'aviez reconnue.

MADAME VANDERK, *à ſon mari.*

Comment la trouvez-vous ?

M. VANDERK.

Fort bien.

SOPHIE.

Vous ne m'avez ſeulement pas regardée. Je ne ſuis pas une voleuſe; & voici votre argent, que vous donnez avec tant de confiance à la première perſonne.

M. VANDERK.

Garde-le, ma fille. Je ne veux pas que dans toute ta vie tu puiſſes te reprocher une fauſſeté même en badinant. Ton billet, je le tiens pour bon. Garde les trente louis.

SOPHIE.

Ah, mon cher pere!

M. VANDERK.

Vous aurez des préſents à faire demain.

SCÈNE X.

LES PRÉCÉDENTS, LE GENDRE.

M. VANDERK.

Vous allez, monſieur, épouſer une jolie perſonne. Se faire annoncer ſous un faux nom, ſe ſervir d'un faux seing pour tromper ſon

pere : tout cela n'eſt qu'un badinage pour elle.

LE GENDRE.

Ah ! monſieur, vous avez à punir deux coupables. Je ſuis complice, & voici la main qui a ſigné.

M. VANDERK, *prenant la main de ſa fille et celle de ſon futur.*

Voilà comme je la punis.

LE GENDRE.

Comment récompenſez-vous donc ? (*Madame Vanderk fait un ſigne à Sophie.*)

SOPHIE, *au futur.*

Permettez-moi, monſieur, de vous prier...

LE GENDRE.

Commandez.

SOPHIE.

Devinez ce que je veux vous dire.

MADAME VANDERK, *à ſon mari.*

Votre fille eſt dans un grand embarras.

M. VANDERK.

Quel eſt-il ?

LE GENDRE, *à Sophie.*

Je voudrois bien vous deviner... Ah 'eſt de vous laiſſer ?

SOPHIE.

Oui. (*Le gendre ſort.*)

SCÈNE XI.

MONSIEUR & MADAME VANDERK, SOPHIE.

MADAME VANDERK.

NOTRE fille fe marie demain; elle nous quitte; elle voudroit vous demander...

M. VANDERK.

Ah ! madame !

MADAME VANDERK.

Ma fille !

SOPHIE.

Ma mere ! Ah, mon cher pere ! je... (*Se difpofant à fe mettre à genoux, le pere la retient.*)

M. VANDERK.

Ma fille, épargne à ta mere & à moi l'attendriffement d'un pareil moment. Toutes nos actions ne tendent jusqu'à préfent qu'à attirer fur toi & fur ton frere toutes les faveurs du ciel. Ne perds jamais de vue, ma fille, que la bonne conduite des pere et mere eft la bénédiction des enfants.

SOPHIE.

Ah ! fi jamais. je l'oublie...

SCÈNE XII.

LES MÊMES, VICTORINE.

VICTORINE.

Le voilà ! le voilà !

MADAME VANDERK.

Qui donc ? qui donc ?

VICTORINE.

Monſieur votre fils.

MADAME VANDERK.

Je vous aſſure, Victorine, que plus vous avancez en âge, & plus vous extravaguez.

VICTORINE.

Madame ?

MADAME VANDERK.

Premièrement, vous entrez ici ſans qu'on vous appelle.

VICTORINE.

Mais, madame...

MADAME VANDERK.

A-t on coutume d'annoncer mon fils ?

SOPHIE.

En vérité, ma bonne amie, vous êtes bien folle.

VICTORINE.

C'eſt que le voilà.

SCÈNE XIII.

LES MÊMES, M. VANDERK FILS, *il fait de grandes révérences à ſa ſœur qu'il ne reconnoît pas.*

SOPHIE.

AH! nous allons voir... Ah, mon frere ne me reconnoît pas.

M. VANDERK FILS.

Eh, c'eſt ma sœur! Oh, elle eſt charmante.

MADAME VANDERK.

Tu la trouves donc bien?

M. VANDERK FILS.

Oui, ma mere.

SCÈNE XIV.

LES PRÉCÉDENTS, LE GENDRE.

LE GENDRE, *bas à Sophie.*

M'EST-IL permis d'approcher ? (*Au pere.*) Les notaires ſont arrivés. (*Il veut donner la main à Sophie, elle indique ſa mere.*)

SOPHIE.

A ma mere !

LE GENDRE, *ſentant ſa mépriſe.*

Ah !... (*Le gendre donne la main à la mere, & ſort.*)

SCÈNE XV.

M. VANDERK FILS, SOPHIE, VICTORINE.

SOPHIE.

VOUS me trouvez donc bien ?

M. VANDERK FILS.

Très-bien.

SOPHIE.

Et moi mon frere, je trouve fort mal de ce

qu'un jour comme celui-ci vous êtes revenu ſi tard. Demandez à Victorine.

M. VANDERK FILS.

Mais quelle heure donc ?

SOPHIE, *lui donnant une montre.*

Tenez, regardez.

M. VANDERK FILS.

Il eſt vrai qu'il eſt un peu tard. (*En conſidérant la montre.*) Je crois qu'elle avance. Elle eſt jolie. (*Il veut la rendre.*)

SOPHIE.

Non, mon frere, je veux que vous la gardiez comme un reproche éternel de ce que vous vous êtes fait attendre.

M. VANDERK FILS.

Et moi je l'accepte de bon cœur. Puiſſé-je à chaque fois que j'y regarderai me féliciter de vous ſçavoir heureuſe.

SCÈNE XVI.

LES MÊMES, UN DOMESTIQUE.

LE DOMESTIQUE, *à Sophie.*

MADEMOISELLE, on vous attend.

SOPHIE.

Ne venez-vous pas, mon frere ?

M. VANDERK FILS.

Oui, j'y vais tout à l'heure, je vous ſuis... (*Sophie ſort.*)

SCÈNE XVII.

M. VANDERK FILS, VICTORINE.

VICTORINE.

Vous m'avez bien inquiétée. Une diſpute dans un café !

M. VANDERK FILS.

Eſt-ce que mon pere ſçait cela ?

VICTORINE.

Eſt-ce que cela eſt vrai ?

M. VANDERK FILS.

Non, non, Victorine. (*Il entre dans le ſalon.*)

VICTORINE, *s'en allant d'un autre côté.*

Ah! que cela m'inquiète !

Fin du premier Acte.

ACTE DEUXIÈME

SCÈNE PREMIÈRE.

ANTOINE,
LE DOMESTIQUE *de M. d'Esparville.*

ANTOINE.

Ou diable étiez-vous donc ?

LE DOMESTIQUE.

J'étois dans le magasin.

ANTOINE.

Qui vous y avoit envoyé ?

LE DOMESTIQUE.

Vous.

ANTOINE.

Et que faisiez-vous là ?

LE DOMESTIQUE.

Je dormois.

ANTOINE.

Vous dormiez ! il faut qu'il y ait plus de trois heures.

LE DOMESTIQUE.

Je n'en ſçais rien : hé bien, votre maître eſt-il rentré ?

ANTOINE.

Bon ! on a ſoupé depuis.

LE DOMESTIQUE.

Enfin, puis-je lui remettre ma lettre ?

ANTOINE.

Attendez.

SCÈNE II.

LES MÊMES, M. VANDERK FILS.

LE DOMESTIQUE, *voyant entrer M. Vanderk fils.*

N'EST-CE pas là lui ?

ANTOINE.

Non, non, reſtez; parbleu, vous êtes un drôle d'homme de reſter dans ce magasin pendant trois heures.

LE DOMESTIQUE.

Ma foi, j'y aurois paſſé la nuit, ſi la faim ne m'avoit par réveillé.

ANTOINE.

Venez, venez. (*Ils ſortent.*)

SCÈNE III.

M. VANDERK, FILS, *feul.*

QUELLE fatalité ! je ne voulois pas fortir ; il fembloit que j'avois un preffentiment. N'importe ! Un commerçant... un commerçant... c'eft l'état de mon pere au fait, & je ne fouffrirai jamais qu'on l'humilie. J'aurai tort tant qu'on voudra, mais... Ah, mon pere ! mon pere ! un jour de noce ! je vois toutes fes inquiétudes, toute fa douleur, le défefpoir de ma mere, ma fœur, cette pauvre Victorine, Antoine, toute une famille. Ah, Dieux ! que ne donnerois-je pas pour reculer d'un jour, d'un feul jour ; reculer... *(Le pere entre & le regarde.)* Non, certes, je ne reculerai pas. Ah, Dieux. *(Il aperçoit fon pere, il reprend un air gai.)*

SCÈNE IV.

M. VANDERK PERE, M. VANDERK FILS.

M. VANDERK PERE.

HÉ mais, mon fils, quelle pétulance ! quels mouvemens ! que ſignifie ?

M. VANDERK FILS.

Je déclamois ; je... faiſois le héros.

M. VANDERK PERE.

Vous ne repréſenteriez pas demain quelque pièce de théâtre. une tragédie ?

M. VANDERK FILS.

Non, non, mon pere.

M. VANDERK PERE.

Faites, ſi cela vous amuſe : mais il faudroit quelques précautions; dites-le moi; & s'il ne faut pas que je le ſçache, je ne le ſçaurai pas.

M. VANDERK FILS.

Je vous ſuis obligé, mon pere; je vous le dirois.

M. VANDERK PERE.

Si vous me trompez, prenez-y garde : je ferai cabale.

M. VANDERK FILS.

Je ne crains pas cela; mais mon pere, on vient de lire le contrat de mariage de ma

ſœur : nous l'avons tous ſigné. Quel nom avez-vous donc pris ? & quel nom m'avez-vous fait prendre ?

M. VANDERK PERE.

Le vôtre.

M. VANDERK FILS.

Le mien ! eſt-ce que celui que je porte ?...

M. VANDERK PERE.

Ce n'eſt qu'un ſurnom.

M. VANDERK FILS.

Vous vous êtes titré de chevalier, d'ancien baron de Salvières, de Clavières, de..., etc.

M. VANDERK PERE.

Je le ſuis.

M. VANDERK FILS.

Vous êtes donc gentilhomme ?

M. VANDERK PERE.

Oui.

M. VANDERK FILS.

Oui ?

M. VANDERK PERE.

Vous doutez de ce que je dis ?

M. VANDERK FILS.

Non, mon pere : mais eſt-il poſſible ?

M. VANDERK PERE.

Il n'eſt pas poſſible que je ſois gentilhomme !

M. VANDERK FILS.

Je ne dis pas cela. Eſt-il poſſible, fuſſiez-

vous le plus pauvre des nobles, que vous ayez pris un état ?

M. VANDERK PERE.

Mon fils, lorsqu'un homme entre dans le monde, il eſt le jouet des circonſtances.

M. VANDERK FILS.

En eſt-il d'aſſez fortes pour vous faire deſcendre du rang le plus diſtingué au rang...

M. VANDERK PERE.

Achevez : au rang le plus bas.

M. VANDERK FILS.

Je ne voulois pas dire cela.

M. VANDERK PERE.

Ecoutez : le compte le plus rigide qu'un pere doive à ſon fils, eſt celui de l'honneur qu'il a reçu de ſes ancêtres : aſſeyez-vous. (*Le pere s'aſſied ; le fils prend un ſiége, et s'aſſied enſuite.*) J'ai été élevé par votre biſaïeul : mon pere fut tué fort jeune à la tête de ſon régiment. Si vous étiez moins raiſonnable, je ne vous confierois pas l'hiſtoire de ma jeuneſſe; & la voici : Votre mere, fille d'un gentilhomme voiſin, a été ma ſeule & unique paſſion. Dans l'âge où l'on ne choiſit pas, j'ai eu le bonheur de bien choiſir. Un jeune officier, venu en quartier d'hiver dans la province, trouva mauvais qu'un enfant de ſeize ans. c'étoit mon âge, attirât les attentions d'un autre enfant : votre mere n'avoit pas douze ans; il

me traita avec une hauteur... je ne le fupportai pas, nous nous battîmes.

M. VANDERK FILS.

Vous vous battîtes ?

M. VANDERK PERE.

Oui, mon fils.

M. VANDERK FILS.

Au pistolet ?

M. VANDERK PERE.

Non, à l'épée. Je fus forcé de quitter la province : votre mere me jura une conftance qu'elle a eue toute fa vie ; je m'embarquai. Un bon Hollandois, propriétaire du bâtiment fur lequel j'étois, me prit en affection. Nous fûmes attaqués, & je lui fus utile (c'est là où j'ai connu Antoine). Le bon marchand m'affocia à fon commerce, il m'offrit fa niece & fa fortune. Je lui dis mes engagemens. il m'approuve, il part, il obtient le confentement des parens de votre mere, il me l'amène avec fa nourrice (c'eft cette bonne vieille qui eft ici.) Nous nous marions ; le bon Hollandois mourut dans mes bras ; je pris à fa prière & fon nom & fon commerce : le ciel a béni ma fortune, je ne peux pas être plus heureux, je fuis eftimé : voici votre fœur bien établie, votre beau-frere remplit avec honneur une des premières places dans la robe. Pour vous, mon fils, vous ferez digne de moi & de vos aïeux ; j'ai déjà remis

dans notre famille tous les biens que la néceſſité de ſervir le prince avoit fait ſortir des mains de vos ancêtres : ils ſeront à vous ces biens; & ſi vous penſez que j'aie fait par le commerce une tache à leur nom, c'eſt à vous de l'eſſacer; mais dans un ſiècle auſſi éclairé que celui-ci, ce qui peut procurer la nobleſſe n'eſt pas capable de l'ôter.

M. VANDERK FILS.

Ah, mon pere ! je ne le penſe pas; mais le préjugé eſt malheureuſement ſi fort...

M. VANDERK PERE.

Un préjugé ! un tel préjugé n'eſt rien aux yeux de la raiſon.

M. VANDERK FILS.

Cela n'empêche pas que le commerce ne ſoit vû comme un état...

M. VANDERK PERE.

Quel état, mon fils, que celui d'un homme qui d'un trait de plume ſe fait obéir d'un bout de l'univers à l'autre ! Son nom, ſon ſeing n'a pas beſoin, comme la monnoie d'un ſouverain, que la valeur du métal ſerve de caution à l'empreinte, ſa perſonne a tout fait; il a ſigné, cela suffit.

M. VANDERK FILS.

J'en conviens; mais...

M. VANDERK PERE.

Ce n'eſt pas un peuple, ce n'eſt pas une

ſeule nation qu'il ſert ; il les ſert toutes, & en eſt ſervi : c'eſt l'homme de l'univers.

M. VANDERK FILS.

Cela peut être vrai ; mais enfin en lui-même qu'a-t-il de reſpectable ?

M. VANDERK PERE

De reſpectable ! ce qui légitime dans un gentilhomme les droits de la naiſſance ; ce qui fait la baſe de ſes titres ; la droiture, l'honneur, la probité.

M. VANDERK FILS.

Votre ſeule conduite, mon pere.

M. VANDERK PERE.

Quelques particuliers audacieux font armer les rois, la guerre s'allume, tout s'embraſe, l'Europe eſt diviſée ; mais ce négociant anglois, hollandois, ruſſe ou chinois, n'en eſt pas moins l'ami de mon cœur : nous ſommes ſur la ſuperficie de la terre autant de fils de soie qui lient enſemble les nations & les ramènent à la paix par la néceſſité du commerce ; voilà, mon fils, ce que c'eſt qu'un honnête négociant.

M. VANDERK FILS.

Et le gentilhomme donc ? & le militaire ?

M. VANDERK PERE.

Il n'y a peut-être que deux états au-deſſus du commerçant (en ſuppoſant qu'il y ait des différences entre ceux qui font le mieux qu'ils

peuvent dans le rang où le ciel les a placés) : Je ne connois que deux états, le magistrat qui fait parler les lois & le guerrier qui défend la patrie.

M. VANDERK FILS.

Je ſuis donc gentilhomme ?

M. VANDERK PERE.

Oui, mon fils : il eſt peu de bonnes maiſons à qui vous ne teniez & qui ne tiennent à vous.

M. VANDERK FILS.

Pourquoi donc me l'avoir caché ?

M. VANDERK PERE.

Par une prudence peut-être inutile : j'ai craint que l'orgueil d'un grand nom ne devînt le germe de vos vertus : j'ai déſiré que vous les tinſſiez de vous-même. Je vous ai épargné juſqu'à cet inſtant les réflexions que vous venez de faire, réflexions qui dans un âge moins avancé ſe feroient produites avec plus d'amertume.

M. VANDERK FILS.

Je ne crois pas que jamais...

SCÈNE V.

LES MÊMES, ANTOINE,
LE DOMESTIQUE *de M. d'Eſparville.*

M. VANDERK PERE.

Qu'est-ce ?

ANTOINE.

Il y a, monſieur, plus de trois heures qu'il eſt-là ; c'eſt un domeſtique.

M. VANDERK PERE.

Pourquoi faire attendre ? Pourquoi ne pas faire parler ? Son temps peut être précieux; ſon maître peut avoir beſoin de lui.

ANTOINE.

Je l'ai oublié, on a ſoupé, il s'eſt endormi.

LE DOMESTIQUE.

Je me ſuis endormi; ma foi, on eſt las... las... Où diable eſt-elle à préſent? cette chienne de lettre me fera damner aujourd'hui.

M. VANDERK PERE.

Donnez-vous patience.

LE DOMESTIQUE.

Ah, la voilà ! (*Pendant que le pere lit, le domeſtique baille & le fils rêve.*)

M. VANDERK PERE.

Vous direz à votre maître... Qu'eſt-il, votre maître ?

LE DOMESTIQUE.

Monſieur d'Eſparville.

M. VANDERK PERE.

J'entends; mais quel eſt son état ?

LE DOMESTIQUE.

Il n'y a pas longtemps que je ſuis à lui; mais il a ſervi.

M. VANDERK PERE.

Servi ?

LE DOMESTIQUE.

Oui, c'eſt un ancien officier, un officier diſtingué même.

M. VANDERK PERE.

Dites à votre maître, dites à M. d'Eſparville que demain entre trois ou quatre heures après-midi je l'attends ici.

LE DOMESTIQUE.

Oui.

M. VANDERK PERE.

Dites, je vous en prie, que je ſuis bien fâché de ne pouvoir lui donner une heure plus prompte, que je ſuis dans l'embarras.

LE DOMESTIQUE.

Oh ! je ſçais, je ſçais... La noce de made-

moiſelle votre fille, oh ! je ſçais, je ſçais. . (*Il tourne du côté du magaſin.*)

ANTOINE.

Eh bien, où allez-vous ? Encore dormir ?

SCÈNE VI.

M. VANDERK PERE, M. VANDERK FILS

M. VANDERK FILS.

Mon pere, je vous prie de pardonner à mes réflexions.

M. VANDERK PERE.

Il vaut mieux les dire que les taire.

M. VANDERK FILS.

Peut-être avec trop de vivacité.

M. VANDERK PERE.

C'eſt de votre âge : vous allez voir ici une femme qui a bien plus de vivacité que vous ſur cet article. Quiconque n'eſt pas militaire n'eſt rien.

M. VANDERK FILS.

Qui donc ?

M. VANDERK PERE.

Votre tante, ma propre ſœur; elle devroit être arrivée; c'eſt en vain que je l'ai établie honorablement; elle eſt veuve à préſent &

ſans enfans; elle jouit de tous les revenus des biens que je vous ai achetés, je l'ai comblée de tout ce que j'ai cru devoir ſatisfaire ſes vœux : cependant, elle ne me pardonnera jamais l'état que j'ai pris; & lorſque mes dons ne profanent pas ſes mains, le nom de frere profaneroit ſes lèvres : elle eſt cependant la meilleure de toutes les femmes; mais voilà comme un honneur de préjugé étouffe les ſentimens de la nature & de la reconnoiſſance.

M. VANDERK FILS.

Mais, mon pere, à votre place, je ne lui pardonnerois jamais.

M. VANDERK PERE.

Pourquoi ? Elle eſt ainſi, mon fils : c'eſt une foibleſſe en elle, c'eſt de l'honneur malentendu, mais c'eſt toujours de l'honneur.

M. VANDERK FILS.

Vous ne m'aviez jamais parlé de cette tante.

M. VANDERK PERE.

Ce ſilence entroit dans mon ſyſtème à votre égard; elle vit dans le fond du Berri; elle n'y ſoutient qu'avec trop de hauteur le nom de nos ancêtres; & l'idée de nobleſſe eſt ſi forte en elle, que je ne lui aurois pas perſuadé de venir au mariage de votre ſœur, ſi je ne lui avois écris qu'elle épouſe un homme de qualité; encore a-t-elle mis des conditions ſingulières.

M. VANDERK FILS.

Des conditions !

M. VANDERK PERE.

« Mon cher frere, m'écrit-elle, j'irai; mais « ne seroit-il pas mieux, ne seroit-il pas plus « convenable que je ne passasse que pour une « parente éloignée de votre femme, pour une « protectrice de la famille ? » Elle appuie cela de tout les mauvais raisonnemens qui... J'entends une voiture.

M. VANDERK FILS.

Je vais voir.

SCÈNE VII.

M. VANDERK PERE,
MADAME VANDERK,
M. VANDERK FILS, LE GENDRE,
SOPHIE, VICTORINE.

MADAME VANDERK.

Voici, je crois. ma belle-sœur.

M. VANDERK PERE.

Il faut voir.

SOPHIE.

Voici ma tante.

M. VANDERK PERE.

Reſtez ici, je vais au devant d'elle.

LE GENDRE.

Vous accompagnerai-je ?

M. VANDERK PERE.

Non, reſtez. Victorine, éclairez-moi. (*Victorine prend un flambeau et paſſe devant.*)

SCÈNE VIII.

MADAME VANDERK, M. VANDERK FILS, LE GENDRE, SOPHIE.

LE GENDRE.

Hé bien, mon cher frere, vous avez aujourd'hui un petit air ſérieux ?

M. VANDERK FILS.

Non, je vous aſſure.

LE GENDRE.

Penſez-vous que votre chere ſœur ne ſera pas heureuſe avec moi ?

M. VANDERK FILS.

Je ne doute pas qu'elle le ſoit.

SOPHIE, *à ſa mere.*

L'appellerai-je ma tante ?

MADAME VANDERK.

Gardez-vous-en bien, laiſſez-moi parler.

SCÈNE IX.

LES MÊMES, M. VANDERK PERE. VICTORINE, LA TANTE, UN LAQUAIS *de la tante en vefte, une ceinture de foie, botté, un fouet fur l'épaule, portant la queue de fa maîtreffe.*

LA TANTE.

AH! j'ai les yeux éblouis, écartez ces flambeaux; point d'ordre fur les routes, je devrois être ici il y a deux heures : foyez de condition, n'en foyez pas, une ducheffe, une financière, c'eft égal; des chevaux terribles, mes femmes ont eu des peurs! (*A fon laquais.*) Laiffez ma robe, vous. Ah! c'eft madame Vanderk! (*Madame Vanderk avance, la falue, & met de la hauteur.*)

MADAME VANDERK.

Madame, voici ma fille que j'ai l'honneur de vous préfenter. (*La tante fait une révérence protégeante & n'embraffe pas.*)

LA TANTE, *à M. Vanderk pere.*

Quel eft ce monfieur noir, & ce jeune homme?

M. VANDERK PERE.

C'eft mon gendre futur.

LA TANTE, *regardant le fils.*

Il ne faut que des yeux pour juger qu'il eſt d'un ſang noble.

M. VANDERK PERE.

Ne trouvez-vous pas qu'il a quelque choſe du grand-pere ?

LA TANTE.

Mais oui, le front : il eſt ſans doute avancé dans le ſervice ?

M. VANDERK PERE.

Non, il eſt trop jeune.

LA TANTE.

Il a ſans doute un régiment ?

M. VANDERK PERE.

Non.

LA TANTE.

Pourquoi donc ?

M. VANDERK PERE.

Lorſque par ſes ſervices il aura mérité la faveur de la cour, je ſuis tout prêt.

LA TANTE.

Vous avez eu vos raiſons : il eſt fort bien : votre fille l'aime ſans doute ?

M. VANDERK PERE.

Oui, ils s'aiment beaucoup.

LA TANTE.

Moi, je me ſerois peu embarraſſée de cet amour-là, & j'aurois voulu que mon gendre eût un rang avant de lui donner ma fille.

M. VANDERK PERE.

Il eft préfident.

LA TANTE.

Préfident ! pourquoi porte-t-il l'épée ?

M. VANDERK PERE.

Qui ? voici mon gendre futur !

LA TANTE.

Cela ! Monfieur eft donc de robe ?

LE GENDRE.

Oui, madame, & je m'en fais honneur.

LA TANTE.

Monfieur, il y a dans la robe des perfonnes qui tiennent à ce qu'il y a mieux.

LE GENDRE.

Et qui le font, madame.

LA TANTE, *à fon frere.*

Vous ne m'aviez pas écrit que c'étoit un homme de robe. (*Au gendre.*) Je vous fais, monfieur, mon compliment, je fuis charmée de vous voir uni à une famille...

LE GENDRE.

Madame.

LA TANTE.

A une famille à laquelle je prends le plus vif intérêt.

LE GENDRE.

Madame.

LA TANTE.

Mademoifelle a dans toute fa perfonne, un

air, une grâce, une modeſtie, un ſérieux; elle ſera dignement madame la préſidente. (*Regardant le fils.*) Et ce jeune monſieur?

M. VANDERK PERE.

C'eſt mon fils.

LA TANTE.

Votre fils! votre fils! vous ne me le dites pas... c'eſt mon neveu! Ah! il eſt charmant! il eſt charmant! embraſſez-moi, mon cher enfant. Ah! vous avez raiſon, c'eſt tout le portrait du grand-pere, il m'a ſaiſie, ſes yeux, ſon front, l'air noble: ah, mon frere! ah, monſieur, je veux l'emmener, je veux le faire connoître dans la province, je le préſenterai: ah! il eſt charmant!

MADAME VANDERK.

Madame, voulez-vous paſſer dans votre appartement?

M. VANDERK PERE.

On va vous ſervir.

LA TANTE.

Ah! mon lit, mon lit & un bouillon. Ah! il eſt charmant: je le retiens demain pour me donner la main. Bonſoir, mon cher neveu, bonſoir.

M. VANDERK FILS.

Ma chère tante, je vous souhaite...

SCÈNE X.

M. VANDERK FILS, VICTORINE

M. VANDERK FILS.

MA chère tante eft affez folle.

VICTORINE.

C'eft madame votre tante ?

M. VANDERK FILS.

Oui, fœur de mon pere.

VICTORINE.

Ses domeftiques font un train ! elle en a quatre, cinq, fans compter les femmes : ils font d'une arrogance ! Madame la marquife par-ci, madame la marquife par-la ; elle veut ci, elle entend cela : il femble que tout soit à eux.

M. VANDERK FILS.

Je m'en doute bien.

VICTORINE.

Vous ne la fuivez pas, votre chère tante.

M. VANDERK FILS.

J'y vais. Bonfoir, Victorine.

VICTORINE.

Attendez donc.

M. VANDERK FILS.

Que veux-tu ?

VICTORINE.

Voyons donc votre nouvelle montre.

M. VANDERK FILS.

Tu ne l'as pas vue ?

VICTORINE.

Que je la voie encore ! Ah ! elle eſt belle ! des diamans ! à répétition ! il eſt onze heures ſept, huit, neuf, dix minutes, onze heures dix minutes. Demain à pareille heure... Voulez-vous que je vous diſe tout ce que vous ferez demain ?

M. VANDERK FILS.

Ce que je ferai ?

VICTORINE.

Oui : vous vous lèverez à ſept, diſons à huit heures ; vous deſcendrez à dix ; vous donnerez la main à la mariée : on reviendra à deux heures ; on dînera, on jouera ; enſuite votre feu d'artifice : pourvu encore que vous ne ſoyez pas bleſſé.

M. VANDERK FILS.

Bleſſé ? Qu'importe !

VICTORINE.

Il ne faut pas l'être.

M. VANDERK FILS.

Cela vaudroit mieux.

VICTORINE.

Je parie que voilà tout ce que vous ferez demain.

M. VANDERK FILS.

Tu ſerois bien étonnée ſi je ne faiſois rien de tout cela.

VICTORINE.

Que ferez-vous donc ?

M. VANDERK FILS.

Au reſte, tu peux avoir raiſon.

VICTORINE.

C'eſt joli, une montre à répétition, lorſqu'on ſe réveille, on ſonne l'heure : je crois que je me réveillerois exprès.

M. VANDERK FILS.

Hé bien ! je veux qu'elle paſſe la nuit dans ta chambre pour ſçavoir ſi tu te réveilleras.

VICTORINE.

Oh ! non.

M. VANDERK FILS.

Je t'en prie.

VICTORINE.

Si on le ſçavoit, on ſe moqueroit de moi.

M. VANDERK FILS.

Qui le dira ? tu me la rendras demain au matin.

VICTORINE.

Vous pouvez en être ſûr, mais... & vous ?

M. VANDERK FILS.

N'ai-je pas ma pendule ? & tu me la rendras ?

VICTORINE.

Sans doute.

M. VANDERK FILS.

Qu'à moi.

VICTORINE.

A qui donc?

M. VANDERK FILS.

Qu'à moi.

VICTORINE.

Hé mais, ſans doute.

M. VANDERK FILS.

Bonſoir, Victorine. Adieu. Bonſoir. Qu'à moi... qu'à moi!

SCÈNE XI.

VICTORINE, *ſeule.*

Qu'a moi, qu'à moi! que veut-il dire? Il y a quelque choſe d'extraordinaire aujourd'hui: ce n'eſt pas ſa gaieté, ſon air franc: il rêvoit... ſi c'étoit... non...

SCÈNE XII.

ANTOINE, VICTORINE.

ANTOINE, *à ſa fille.*

On vous appelle, on vous ſonne depuis une heure. (*Victorine ſort.*)

SCÈNE XIII.

ANTOINE, *ſeul.*

Quatre ou cinq miſérables laquais de condition donnent plus de peine dans une maiſon que quarante perſonnes. Nous verrons demain : ce ſera un beau bruit. Je n'oublie rien. Non. (*Il ſouffle les bougies & ferme les volets.*) Allons nous coucher.

SCÈNE XIV.

ANTOINE,
UN DOMESTIQUE *de M. Vanderk.*

ANTOINE.

QUOI ?

LE DOMESTIQUE.

Monſieur Antoine, Monſieur dit qu'avant de vous coucher vous montiez chez lui par le petit eſcalier.

ANTOINE.

Oui, j'y vais.

LE DOMESTIQUE.

Bonſoir, monſieur Antoine.

ANTOINE.

Bonſoir, bonſoir.

Fin du ſecond Acte

ACTE TROISIÈME

SCÈNE PREMIÈRE.

M. VANDERK FILS & SON DOMESTIQUE, *entrent en tâtonnant avec précaution : il fait ouvrir le volet fermé par Antoine pour faire voir qu'il eſt un peu jour. Il regarde partout. Il doit être en redingote & avoir des bottines.*

SCÈNE II.

M. VANDERK FILS, SON DOMESTIQUE, (*Il eſt botté ainſi que ſon maître.*)

M. VANDERK FILS.

CHAMPAGNE, va ouvrir le volet. Hé bien ! les clés ?

SON DOMESTIQUE.

J'ai cherché partout, ſur la fenêtre, derrière

la porte; j'ai tâté le long de la barre de fer, je n'ai rien trouvé : enfin j'ai réveillé le portier.

M. VANDERK FILS.

Hé bien !

SON DOMESTIQUE.

Il dit que M. Antoine les a.

M. VANDERK FILS.

Hé pourquoi Antoine a-t-il pris ces clés ?

SON DOMESTIQUE.

Je n'en ſçais rien.

M. VANDERK FILS.

A-t-il coutume de les prendre ?

SON DOMESTIQUE.

Je ne l'ai pas demandé : voulez-vous que j'y aille ?

M. VANDÉRK FILS.

Non... & nos chevaux.

SON DOMESTIQUE.

Ils font dans la cour.

M. VANDERK FILS.

Tiens, mets ces piſtolets à l'arçon, & n'y touche pas. As-tu entendu du bruit dans la maiſon ?

SON DOMESTIQUE.

Non. Tout le monde dort : j'ai cependant vu de la lumière.

M. VANDERK FILS.

Où ?

SON DOMESTIQUE.

Au troifième.

M. VANDERK FILS.

Au troifième?

SON DOMESTIQUE.

Ah ! c'eft dans la chambre de mademoifelle Victorine : mais c'eft fa lampe.

M. VANDERK FILS.

Victorine... Va-t'en.

SON DOMESTIQUE.

Où irai-je ?

M. VANDERK FILS.

Defcends dans la cour, écoute, cache les chevaux fous la remife à gauche près du carroffe de ma mère : point de bruit furtout : il ne faut réveiller perfonne.

SCÈNE III.

M. VANDERK FILS, *feul.*

POURQUOI Antoine a-t-il pris ces clés ? Que vais-je faire ? C'eft de le réveiller. Je lui dirai... Je veux fortir... J'ai des emplettes... J'ai quelques affaires... Frappons. Antoine... Je n'entends rien... Antoine. (*Prêt à frapper il fuspend le coup.*) Il va me faire cent queftions.

Vous ſortez de bonne heure ? Quelle affaire avez-vous donc ? Vous ſortez à cheval : attendez le jour. Je ne veux pas attendre, moi. Donnez-moi les clés. (*Il frappe.*) Antoine ?

SCÈNE IV.

M. VANDERK FILS,
ANTOINE, *dans ſa chambre.*

ANTOINE.

Qui est là ?

M. VANDERK FILS.

Il a répondu. Antoine ?

ANTOINE.

Qui peut frapper ſi matin ?

M. VANDERK FILS

Moi.

ANTOINE.

Ah ! monſieur ! j'y vais.

SCÈNE V.

M. VANDERK FILS, *ſeul.*

IL ſe lève... Rien de moins extraordinaire; j'ai affaire, moi; je ſors. Je vais à deux pas: quand j'irois plus loin. Mais vous êtes en bottines? Mais ce cheval? mais ce domeſtique? Hé bien, je vais à deux lieues d'ici; mon pere m'a dit de lui faire une commiſſion. Comme l'eſprit va chercher bien loin les raiſons les plus ſimples! Ah! je ne ſçais pas mentir.

SCÈNE VI.

M. VANDERK FILS,
ANTOINE, *ſon col à la main.*

ANTOINE.

COMMENT, monſieur, c'eſt vous?

M. VANDERK FILS.

Oui, donne-moi vite les clés de la porte cochère.

ANTOINE.

Les clés?

M. VANDERK FILS.

Oui.

ANTOINE.

Les clés? mais le portier doit les avoir.

M. VANDERK FILS.

Il dit que vous les avez.

ANTOINE.

Ah! c'eſt vrai : hier au ſoir, je ne m'en reſſouvenois pas. Mais à propos, monſieur votre pere les a.

M. VANDERK FILS.

Mon pere! & pourquoi les a-t-il?

ANTOINE.

Demandez-lui; je n'en ſçais rien.

M. VANDERK FILS.

Il ne les a pas ordinairement.

ANTOINE.

Mais vous ſortez de bonne heure?

M. VANDERK FILS.

Il faut qu'il ait eu quelques raiſons pour prendre ces clés.

ANTOINE.

Peut-être quelque domeſtique : ce mariage .. Il a appréhendé l'embarras des fêtes... des aubades... Il veut ſe lever le premier : enfin, que ſçais-je?

M. VANDERK FILS.

Hé bien? mon pauvre Antoine, rends-moi le plus grand... rends-moi un petit ſervice :

entre tout doucement, je t'en prie, dans l'appartement de mon pere : il aura mis les clés fur quelque table, fur quelque chaife ; apporte-les-moi. Prends garde de le réveiller, je ferois au défefpoir d'avoir été la caufe que fon fommeil fût troublé.

ANTOINE.

Que n'y allez-vous ?

M. VANDERK FILS.

S'il t'entend, tu lui donneras mieux une raifon que moi.

ANTOINE, *le doigt en l'air.*

J'y vais : ne fortez pas, ne fortez pas.

M. VANDERK FILS.

Je n'ai pas de clés; où veux-tu que j'aille ?

ANTOINE.

Ah ! c'eft vrai. (*Il fort.*)

SCÈNE VII.

M. VANDERK FILS, *feul.*

Je n'ai pas de clés. J'aurois bien cru qu'il m'auroit fait plus de queftions; Antoine eft un bon homme... Il fe fera bien imaginé... Ah ! mon pere, mon pere !... il dort... Il ne

ſçait pas... Ce cabinet, cette maiſon, tout ce qui frappe mes yeux m'eſt plus cher : quitter cela pour toujours, ou pour longtemps; cela fait une peine qui... Ah ! le voilà. Ciel ! c'est mon pere !

SCÈNE VIII.

M. VANDERK PERE, *en robe de chambre.*
M. VANDERK FILS.

M. VANDERK FILS.

AH ! mon pere, ah ! que je ſuis fâché ! c'eſt la faute d'Antoine : je le lui avois dit; mais il aura fait du bruit, il vous aura réveillé.

M. VANDERK PERE.

Non, je l'étois.

M. VANDERK FILS.

Vous l'étiez ! & ſans doute que...

M. VANDERK PERE.

Vous ne me dites pas bonjour.

M. VANDERK FILS.

Mon pere, je vous demande pardon ; je vous ſouhaite bien le bonjour. Comment avez-vous paſſé la nuit ? Votre ſanté ?...

M. VANDERK PERE.

Vous fortez de bonne heure?

M. VANDERK FILS.

Oui : je voulois...

M. VANDERK PERE.

Il y a des chevaux dans la cour.

M. VANDERK FILS.

C'eft pour moi, c'eft le mien & celui de mon domeftique.

M. VANDERK PERE.

Et où allez-vous fi matin ?

M. VANDERK FILS.

Une fantaifie d'exercice; je voulois faire le tour des remparts : une idée... un caprice qui m'a pris tout d'un coup ce matin.

M. VANDERK PERE.

Dès hier vous aviez dit qu'on tînt vos chevaux prêts. Victorine l'a fçu de quelqu'un, d'un homme de l'écurie, & vous aviez l'idée de fortir.

M. VANDERK FILS.

Non, pas abfolument.

M. VANDERK PERE.

Non, mon fils, vous avez quelque deffein.

M. VANDERK FILS.

Quel deffein voudriez-vous que j'euffe ?

M. VANDERK PERE.

C'eft moi qui vous le demande.

M. VANDERK FILS.

Je vous aſſure, mon pere...

M. VANDERK PERE.

Mon fils, jusqu'à cet inſtant, je n'ai connu en vous ni détours, ni menſonge : ſi ce que vous me dites eſt vrai, répétez-le moi, & je vous croirai... Si ce ſont quelques raiſons, quelques folies de votre âge, de ces niaiſeries qu'un pere peut ſoupçonner, mais ne doit jamais ſçavoir; quelque peine que cela me faſſe, je n'exige pas une confidence dont nous rougirions l'un & l'autre : voici les clés, ſortez... (*Le fils tend la main & les prend.*) Mais, mon fils, ſi cela pouvoit intéreſſer votre repos & le mien, & celui de votre mere ?

M. VANDERK FILS.

Ah ! mon pere !

M. VANDERK PERE.

Il n'eſt pas poſſible qu'il y ait rien de déshonorant dans ce que vous allez faire.

M. VANDERK FILS.

Ah ! bien plutôt !...

M. VANDERK PERE.

Achevez.

M. VANDERK FILS.

Que me demandez-vous ? Ah ! mon pere ! vous me l'avez dit hier : vous avez été inſulté; vous étiez jeune, vous vous êtes battu; vous le feriez encore. Ah ! que je ſuis malheureux !

SED.

je fens que je vais faire le malheur de votre vie. Non... jamais... Quelle leçon !... vous pouvez m'en croire : fi la fatalité...

M. VANDERK PERE.

Infulté... battu... le malheur de ma vie ! mon fils, caufons enfemble & ne voyez en moi qu'un ami.

M. VANDERK FILS.

S'il étoit poffible que j'exigeaffe de vous un ferment... Promettez-moi que quelque chofe que je vous dife, votre bonté ne me détournera pas de ce que je dois faire.

M. VANDERK PERE.

Si cela eft juste.

M. VANDERK FILS.

Jufte ou non.

M. VANDERK PERE.

Ou non ?

M. VANDERK FILS.

Ne vous alarmez pas. Hier au foir j'ai eu quelque altercation, une difpute avec un officier de cavalerie : nous fommes fortis, on nous a féparés... Parole aujourd'hui.

M. VANDERK PERE, *en s'appuyant fur le dos d'une chaife.*

Ah ! mon fils !

M. VANDERK FILS.

Mon pere, voilà ce que je craignois.

M. VANDERK PERE, *avec fermeté.*

Je ſuis bien loin de vous détourner de ce que vous avez à faire. (*Douloureuſement.*) Vous êtes militaire, & quand on a pris un engagement vis-à-vis du public, on doit le tenir quoi qu'il en coûte à la raiſon & même à la nature.

M. VANDERK FILS.

Je n'ai pas beſoin d'exhortation.

M. VANDERK PERE.

Je le crois; & puis-je ſçavoir de vous un détail plus étendu de votre querelle & de ce qui l'a cauſée, enfin de tout ce qui s'eſt paſſé ?

M. VANDERK FILS.

Ah ! comme j'ai fait ce que j'ai pu pour éviter votre préſence !

M. VANDERK PERE.

Vous fait-elle du chagrin ?

M. VANDERK FILS.

Ah ! jamais, jamais je n'ai eu tant beſoin d'un ami, & ſurtout de vous.

M. VANDERK PERE.

Enfin vous avez eu diſpute.

M. VANDERK FILS.

L'hiſtoire n'eſt pas longue : la pluie qui eſt ſurvenue hier m'a forcé d'entrer dans un café; je jouois une partie d'échecs : j'entends à quelques pas de moi quelqu'un qui parloit

avec chaleur : il racontoit je ne fçais quoi de fon pere, d'un marchand, d'un efcompte de billets; mais je fuis certain d'avoir entendu très-diftinctement : oui... tous ces négociants, tous ces commerçants, font des fripons, font des miférables. Je me fuis retourné, je l'ai regardé : lui fans nul égard, fans nulle attention, a répété le même difcours. Je lui ai dit à l'oreille qu'il n'y avoit qu'un malhonnête homme qui pût tenir de pareils propos : nous fommes fortis ; on nous a féparés.

M. VANDERK PERE.

Vous me permettrez de vous dire...

M. VANDERK FILS.

Ah ! je fçais, mon pere, tous les reproches que vous pouvez me faire : cet officier pouvoit être dans un inftant d'humeur; ce qu'il difoit pouvoit ne pas me regarder : lorsqu'on dit tout le monde on ne dit perfonne; peut-être même ne faifoit-il que raconter ce qu'on lui avoit dit : & voilà mon chagrin, voilà mon tourment. Mon retour fur moi-même a fait mon fupplice : il faut que je cherche à égorger un homme qui peut n'avoir pas tort. Je crois cependant qu'il l'a dit, parce que j'étois préfent.

M. VANDERK PERE.

Vous le défirez : vous connoît-il ?

M. VANDERK FILS.

Je ne le connois pas.

M. VANDERK PERE.

Et vous cherchez querelle ! Je n'ai rien à vous prescrire.

M. VANDERK FILS.

Mon pere, soyez tranquille.

M. VANDERK PERE.

Ah ! mon fils ! pourquoi n'avez-vous pas pensé que vous aviez votre pere ? je pense si souvent que j'ai un fils !

M. VANDERK FILS.

C'est parce que j'y pensois.

M. VANDERK PERE.

Eh ! dans quelle incertitude, dans quelle peine jettiez-vous aujourd'hui votre mere & moi !

M. VANDERK FILS.

J'y avois pourvu.

M. VANDERK PERE.

Comment ?

M. VANDERK FILS.

J'avois laissé sur ma table une lettre adressée à vous; Victorine vous l'auroit donnée.

M. VANDERK PERE.

Est-ce que vous vous êtes confié à Victorine ?

M. VANDERK FILS.

Non ; mais elle devoit reporter quelque choſe ſur ma table, & elle l'auroit vue.

M. VANDERK PERE.

Et quelles précautions aviez-vous priſes contre la juſte rigueur des lois.

M. VANDERK FILS.

La fuite.

M. VANDERK PERE.

Remontez à votre appartement; apportez-moi cette lettre, je vais écrire pour votre ſûreté, ſi le ciel vous conſerve. Ah! peut-on l'implorer pour un meurtre, & peut-être pour deux?...

M. VANDERK FILS.

Que je ſuis malheureux.

M. VANDERK PERE.

Paſſez dans la chambre de votre mere... dites-lui... Non, il vaut mieux qu'il y ait quelques heures de plus qu'elle ne vous ait vu. Ah ! ciel ! (*M. Vanderk fils ſort.*)

SCÈNE IX.

M. VANDERK PERE, *ſeul.*

INFORTUNÉ ! comme on doit peu compter ſur le bonheur préſent : je me ſuis couché le plus heureux des peres, & me voilà... (*Il ſe met à ſon ſecrétaire & il écrit.*) Antoine... je ne puis avoir trop de confiance... (*Antoine entre.*) Ah ! pourvu que je le revoie ! (*Il écrit.*) Si ſon ſang couloit pour ſon roi ou pour sa patrie, mais...

SCÈNE X.

M. VANDERK PERE, ANTOINE.

ANTOINE.

QUE voulez-vous ?

M. VANDERK PERE.

Ce que je veux ! Ah ! qu'il vive.

ANTOINE.

Monſieur.

M. VANDERK PERE.

Je ne t'ai pas entendu entrer.

ANTOINE.

Vous m'avez appelé.

M. VANDERK PERE.

Antoine, je connois ta diſcrétion, ton affection pour moi & pour mon fils; il ſort pour ſe battre.

ANTOINE.

Se battre ! Contre qui ? Je vais...

M. VANDERK PERE.

Cela eſt inutile.

ANTOINE.

Tout le quartier va le défendre : je vais réveiller...

M. VANDERK PERE.

Non, ce n'eſt pas...

ANTOINE.

Vous me tueriez plutôt que de...

M. VANDERK PERE.

Tais-toi, il eſt encore ici; le voici; laiſſe-nous. (*Antoine ſort.*)

SCÈNE XI.

M. VANDERK PERE, M. VANDERK FILS.

M. VANDERK FILS, *une lettre à la main.*

Je vais vous la lire !

M. VANDERK PERE.

Non, donnez. Et quelle eſt votre marche ? le lieu ? l'inſtant ?

M. VANDERK FILS.

Je n'ai voulu ſortir d'auſſi bonne heure que pour ne pas manquer à ma parole. J'ai redouté l'embarras d'aujourd'hui & de me trouver engagé de façon à ne pouvoir m'échapper. Ah, comme j'aurois voulu retarder d'un jour !

M. VANDERK PERE.

Eh bien ?

M. VANDERK FILS.

Sur les trois heures après midi, nous nous rencontrerons derrière les petits remparts.

M. VANDERK PERE.

Et d'ici à trois heures, ne pouviez-vous reſter ?

M. VANDERK FILS.

Oh ! mon pere, imaginez...

M. VANDERK PERE.

Vous avez raiſon, je n'y penſois pas. Tenez,

voici des lettres pour Calais & pour l'Angleterre. Vous avez des relais ; puiſſiez-vous en avoir beſoin.

M. VANDERK FILS.

Mon pere !

M. VANDERK PERE.

Ah, mon fils !... on commence à remuer dans la maiſon, adieu.

M. VANDERK FILS.

Adieu, mon pere, embraſſez pour moi... (*Son pere le repouſſe avec tendreſſe & ne l'embraſſe pas. Le fils fait quelques pas pour ſortir ; il ſe retourne & tend les bras à ſon pere qui lui fait ſigne de partir. M. Vanderk fils ſort.*)

SCÈNE XII.

M. VANDERK PERE, *ſeul.*

AH ! mon fils, fouler aux pieds la raiſon, la nature & les lois ! Préjugé funeſte ! abus cruel du point d'honneur ! tu ne pouvois avoir pris naiſſance que dans les temps les plus barbares : tu ne pouvois ſubſiſter qu'au milieu d'une nation vaine & pleine d'elle-même, qu'au milieu d'un peuple dont chaque particulier compte ſa perſonne pour tout, & ſa patrie &

ſa famille pour rien. Et vous, lois ſages, mais inſuffisantes, vous avez déſiré mettre un frein à l'honneur; vous avez ennobli l'echafaud; votre ſévérité n'a ſervi qu'à froiſſer le cœur d'un honnête homme entre l'infamie & le ſupplice. Ah! mon fils!

SCÈNE XIII.

M. VANDERK PERE, ANTOINE.

ANTOINE.

Vous l'avez laiſſé partir?

M. VANDERK PERE.

Que rien ne tranſpire ici!

ANTOINE.

Il eſt déjà jour chez madame, & s'il alloit monter chez elle!...

M. VANDERK PERE.

Il eſt parti... Viens, ſuis-moi, je vais m'habiller.

Fin du troiſième Acte.

ACTE QUATRIÈME

SCÈNE PREMIÈRE.

VICTORINE, *ſeule.*

Je le cherche partout : qu'eſt-il devenu ? Cela me paſſe. Il ne ſera jamais prêt. Il n'eſt pas habillé. Ah ! que je ſuis fâchée de m'être embarraſſée de ſa montre ! Je l'ai vu toute la nuit qui me diſoit : Qu'à moi, qu'à moi, qu'à moi ! Il eſt ſorti de bien bonne heure, & à cheval : mais ſi c'étoit cette diſpute, & s'il étoit vrai qu'il fût allé... Ah ! j'ai un preſſentiment : mais que riſqué-je d'en parler ! j'en vais parler à Monſieur. Je parierois que c'eſt ce domeſtique qui s'eſt endormi hier au ſoir ; il avoit une mauvaiſe phyſionomie, il lui aura donné un rendez-vous. Ah !

SCÈNE II.

M. VANDERK PERE, VICTORINE.

VICTORINE.

MONSIEUR, on eſt bien inquiet. Madame la marquiſe dit : Mon neveu eſt-il habillé? qu'on l'avertiſſe. Eſt-il prêt ? Pourquoi ne l'ai-je pas vû ? Pourquoi ne vient-il pas ?

M. VANDERK PERE.

Mon fils ?

VICTORINE.

Oui, monſieur, je l'ai demandé, je l'ai fait chercher : je ne ſçais s'il eſt ſorti, ou s'il n'eſt pas ſorti; mais je ne l'ai pas trouvé.

M. VANDERK PERE.

Il eſt ſorti.

VICTORINE.

Vous ſçavez donc, monſieur, qu'il eſt dehors ?

M. VANDERK PERE.

Oui, je le ſçais. Voyez ſi tout le monde eſt prêt : pour moi, je le ſuis. Où eſt votre pere ?

VICTORINE, *fait un pas & revient.*

Avez-vous vû, monſieur, hier, un domeſtique qui vouloit parler à vous ou à monſieur votre fils ?

M. VANDERK PERE.

Un domeſtique? c'étoit à moi : j'ai donné ma parole à ſon maître aujourd'hui; vous faites bien de m'en faire reſſouvenir.

VICTORINE, *à part.*

Il faut que ce ne ſoit pas cela : tant mieux, puiſque monſieur ſçait où il eſt.

M. VANDERK PERE.

Voyez donc où eſt votre pere.

VICTORINE.

J'y cours.

SCÈNE III.

M. VANDERK PERE, *ſeul.*

Au milieu de la joie la plus légitime... Antoine ne vient point... Je voyois devant moi toutes les miſères humaines... Je m'y tenois préparé. La mort même... Mais ceci... Eh ! que dire ?... Ah ! ciel !...

SCÈNE IV.

M. VANDERK PERE, LA TANTE.

M. VANDERK PERE, *ayant repris un air ſerein.*

Hé bien, ma ſœur, puis-je enfin me livrer au plaiſir de vous revoir?

LA TANTE.

Mon frere, je ſuis très en colère; vous gronderez après, ſi vous voulez.

M. VANDERK PERE.

J'ai tout lieu d'être fâché contre vous.

LA TANTE.

Et moi contre votre fils.

M. VANDERK PERE.

J'ai cru que les droits du ſang n'admettoient point de ces ménagements, & qu'un frere...

LA TANTE.

Et moi, qu'une ſœur comme moi mérite de certains égards.

M. VANDERK PERE.

Quoi ! vous auroit-on manqué en quelque choſe ?

LA TANTE.

Oui, ſans doute.

M. VANDERK PERE.

Qui ?

LA TANTE.

Votre fils.

M. VANDERK PERE.

Mon fils ! Eh, quand peut-il vous avoir déſobligée ?

LA TANTE.

A l'inſtant.

M. VANDERK PERE.

A l'inſtant.

LA TANTE.

Oui, mon frere, à l'inſtant : il eſt bien ſingulier que mon neveu, qui doit me donner la main aujourd'hui, ne ſoit pas ici, & qu'il ſorte.

M. VANDERK PERE.

Il eſt ſorti pour une affaire indiſpenſable.

LA TANTE.

Indiſpenſable, indiſpenſable ! votre ſangfroid me tue : il faut me le trouver mort ou vif ; c'eſt lui qui me donne la main.

M. VANDERK PERE.

Je compte vous la donner s'il le faut.

LA TANTE.

Vous ? Au reſte je le veux bien, vous me fe-

rez honneur. Oh ! ça, mon frere, parlons raiſon : il n'y a point de choſes que je n'aie imaginées pour mon neveu, quoiqu'il ſoit malhonnête à lui d'être ſorti. Il y a près mon château, ou plutôt près du vôtre, & je vous en rends grâces, il y a un certain fief qui a été enlevé à la famille en 1574; mais il n'eſt pas rachetable.

M. VANDERK PERE.

Soit.

LA TANTE.

C'eſt un abus; mais c'eſt fâcheux.

M. VANDERK PERE.

Cela peut être : allons rejoindre...

LA TANTE.

Nous avons le temps. Il faut repeindre les vitraux de la chapelle; cela vous étonne ?

M. VANDERK PERE.

Nous parlerons de cela.

LA TANTE.

C'eſt que les armoiries ſont écartelées d'Aragon, & que le lambel...

M. VANDERK PERE.

Ma ſœur, vous ne partez pas aujourd'hui ?

LA TANTE.

Non, je vous aſſure.

M. VANDERK PERE.

Hé bien ! nous en parlerons demain.

LA TANTE.

C'eſt que cette nuit j'ai arrangé pour votre fils, j'ai arrangé des choſes étonnantes : il eſt aimable, il eſt aimable ! Nous avons dans la province la plus riche héritière; c'eſt une Cramont-Ballière de la Tour d'Agon; vous ſçavez ce que c'eſt : elle eſt même parente de votre femme; votre fils l'épouſe, j'en fais mon affaire : vous ne paroîtrez pas, vous, je le propoſe, je le marie, il ira à l'armée, & moi je reſte avec ſa femme, avec ma niece, & j'élève ſes enfants.

M. VANDERK PERE.

Eh, ma ſœur !

LA TANTE.

Ce ſont les vôtres, mon frere.

M. VANDERK PERE.

Entrons dans le ſalon, ſans doute on nous attend.

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENTS, ANTOINE.

M. VANDERK PERE, *à Antoine, qui entre.*

ANTOINE, reſte ici !

LA TANTE, *en s'en allant.*

Je vois qu'il eſt heureux, mais très-heureux pour mon neveu que je ſois venue ici. Vous, mon frere, vous avez perdu toute idée de nobleſſe, de grandeur ; le commerce rétrécit l'âme, mon frere. Ce cher enfant ! ce cher enfant ! mais c'eſt que je l'aime de tout mon cœur.

SCÈNE VI.

ANTOINE, *feul.*

OUI, ma réfolution eft prise : comment ! peut-être un miférable, un drôle...

SCÈNE VII.

ANTOINE, VICTORINE.

ANTOINE.

QU'EST-CE que tu demandes ?

VICTORINE.

J'entrois...

ANTOINE.

Je n'aime pas tout cel , toujours fur mes talons : c'eft bien étonnant : la curiofité, la curiofité, Mademoifelle, voilà peut-être le dernier confeil que je vous donnerai de ma vie; mais la curiofité dans une fille ne peut que la tourner à mal.

VICTORINE.

Hé mais, je venois vous dire...

ANTOINE.

Va-t'en, va-t'en : écoute; fois sage, & vis toujours honnêtement, & tu ne pourras manquer.

VICTORINE, *à part.*

Qu'eſt-ce que cela veut dire ?

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENTS,
M. VANDERK PERE.

M. VANDERK PERE.

SORTEZ, Victorine, laiſſez-nous, & fermez la porte.

SCÈNE IX.

M. VANDERK PERE, ANTOINE.

M. VANDERK PERE.

AVEZ-vous dit au chirurgien de ne pas s'éloigner ?

ANTOINE.

Non.

M. VANDERK PERE.

Non !

ANTOINE.

Non, non...

M. VANDERK PERE.

Pourquoi ?

ANTOINE.

Pourquoi ? C'eft que monfieur votre fils ne fe battra pas.

M. VANDERK PERE.

Qu'eft-ce que cela veut dire ?

ANTOINE.

Monfieur, monfieur, un gentilhomme, un militaire, un diable fût-ce un capitaine de vaiffeau de roi, c'eft ce qu'on voudra; mais il ne fe battra pas, vous dis-je : ce ne peut être qu'un malhonnête homme, un affaffin; il lui a cherché querelle : il croit le tuer : il ne le tuera pas.

M. VANDERK PERE.

Antoine !

ANTOINE.

Non, monfieur, il ne le tuera pas, j'y ai regardé... je fçais par où il doit venir, je l'attendrai, je l'attaquerai, il m'attaquera, je le tuerai, ou il me tuera; s'il me tue, il fera plus embarraffé que moi; fi je le tue, monfieur, je vous recommande ma fille. Au refte, je n'ai pas befoin de vous la recommander.

M. VANDERK PERE.

Antoine, ce que vous dites eſt inutile, & jamais...

ANTOINE.

Vos piſtolets, vos piſtolets ; vous m'avez vu, vous m'avez vu ſur ce vaiſſeau, il y a longtemps. Qu'importe ? morbleu ! en fait de valeur, il ne faut qu'être homme, & des armes.

M. VANDERK PERE.

Hé mais, Antoine ?

ANTOINE.

Monſieur ! ah, mon cher maître ! un jeune homme d'une ſi belle eſpérance; ma fille me l'avoit dit, & l'embarras d'aujourd'hui, & la noce, & tout ce monde : à l'inſtant même... les clés du magaſin ! je les emportois. (*Il remet les clés à M. Vanderk.*) Ah, j'en deviendrai fou ! ah, dieux !

M. VANDERK PERE.

Il me briſe le cœur : écoutez-moi; je vous dis de m'écouter.

ANTOINE.

Monſieur.

M. VANDERK PERE.

Croyez-vous que je n'aime pas mon fils plus que vous ne l'aimez ?

ANTOINE.

Et c'eſt à cauſe de cela, vous en mourrez.

M. VANDERK PERE.

Non.

ANTOINE.

Ah, ciel !

M. VANDERK PERE.

Antoine, vous manquez de raiſon, je ne vous conçois pas aujourd'hui : écoutez-moi.

ANTOINE.

Monſieur.

M. VANDERK PERE.

Ecoutez-moi, vous dis-je, rappelez toute votre préſence d'eſprit, j'en ai beſoin; écoutez avec attention ce que je vais vous confier. On peut venir à l'inſtant, & je ne pourrois plus vous parler... Crois-tu, mon pauvre Antoine, crois-tu, mon vieux camarade, que je ſois inſenſible ? N'eſt-ce pas mon fils ? n'eſt-ce pas lui l'avenir, le bonheur de ma vieilleſſe ? Et ma femme... Ah ! quel chagrin ! ſa ſanté foible; mais c'eſt ſans remède; le préjugé qui afflige notre nation rend ſon malheur inévitable.

ANTOINE.

Eh ! ne pouviez-vous accommoder cette affaire ?

M. VANDERK PERE.

L'accommoder ! Et ſi mon fils eût héſité, s'il eût molli, ſi cette cruelle affaire s'étoit accommodée, combien s'en préparoit-il dans l'ave-

nir ? Il n'eſt point de demi-brave, il n'eſt point de petit homme qui ne cherchât à le tâter; il lui faudroit dix affaires heureuſes pour faire oublier celle-ci. Elle eſt affreuſe dans tous ſes points; car il a tort.

ANTOINE.

Il a tort !

M. VANDERK PERE.

Une étourderie !

ANTOINE.

Une étourderie !

M. VANDERK PERE.

Oui. Mais ne perdons pas le temps en vaines diſcuſſions, Antoine.

ANTOINE.

Monſieur !

M. VANDERK PERE.

Exécutez de point en point ce que je vais vous dire.

ANTOINE.

Oui, monſieur.

M. VANDERK PERE.

Ne paſſez mes ordres en aucune manière, ſongez qu'il y va de l'honneur de mon fils & du mien : c'eſt vous dire tout. Je ne peux me confier qu'à vous, & je me fie à votre âge, à votre expérience, & je peux dire à votre

amitié. Rendez-vous au lieu où ils doivent ſe rencontrer derrière les petits remparts : déguiſez-vous de façon à n'être pas reconnu; tenez-vous-en le plus loin que vous pourrez : ne ſoyez, s'il eſt poſſible, reconnu en aucune manière. Si mon fils a le bonheur cruel de tuer ſon adverſaire, montrez-vous alors; il ſera agité, il ſera égaré, verra mal : voyez pour lui, portez ſur lui toute votre attention; veillez à ſa fuite, donnez-lui votre cheval, faites ce qu'il vous dira, faites ce que la prudence vous conſeillera. Lui parti, portez sur-le-champ tous vos ſoins à ſon adverſaire, s'il reſpire encore, emparez-vous de ſes derniers moments, donnez-lui tous les ſecours qu'exige l'humanité, expiez autant qu'il eſt en vous le crime auquel je participe, puisque... puisque... cruel honneur !... Mais, Antoine, ſi le ciel me punit autant que je dois l'être, s'il diſpoſe de mon fils; je ſuis pere, & je crains mes premiers mouvements : je ſuis pere, & cette fête, cette noce... ma femme... ſa ſanté.. moi-même... alors tu accourras; mais comme ta préſence m'en diroit trop, aie cette attention, aie-la pour moi, je t'en ſupplie; tu frapperas trois coups à la porte de la baſſe-cour, trois coups diſtinctement, & tu te rendras ici, dedans ce cabinet : tu ne parleras à perſonne, mes chevaux ſeront mis, nous y courrons.

ANTOINE.

Mais, monſieur.

M. VANDERK PERE.

Voici quelqu'un : eh ! c'eſt ſa mere !

SCÈNE X.

M. VANDERK PERE,
MADAME VANDERK, ANTOINE.

MADAME VANDERK.

Ah ! mon cher ami, tout le monde eſt prêt : voici vos gants, Antoine. Hé, comme te voilà fait ? Tu aurois bien dû te mettre en noir, te faire beau le jour du mariage de ma fille. Je ne te pardonne pas cela.

ANTOINE.

C'eſt que... madame... Je vais en affaire. Oui, oui... madame.

M. VANDERK PERE.

Allez, allez, Antoine ; faites ce que je vous ai dit.

ANTOINE.

Oui, monſieur.

M. VANDERK PERE.

N'oubliez rien.

ANTOINE.

Oui, monſieur.

MADAME VANDERK.

Antoine?

ANTOINE.

Madame.

MADAME VANDERK.

Ah! ſi tu trouves mon fils, je t'en prie, dis-lui qu'il ne tarde pas.

ANTOINE.

Oui, madame.

M. VANDERK PERE.

Allez, Antoine, allez. (*Antoine & M. Vanderk ſe regardent. Antoine ſort.*)

SCÈNE XI.

M. VANDERK PERE,
MADAME VANDERK.

MADAME VANDERK.

ANTOINE a l'air bien effarouché.

M. VANDERK PERE.

Tout ceci l'occupe & le dérange.

MADAME VANDERK.

Ah! mon ami, faites-moi compliment; il y a plus de deux ans je ne me ſuis ſi bien por-

tée... Ma fille.. mon gendre, toute cette famille eſt ſi respectable, ſi honnête! la bonne robe eſt ſage comme les lois! Mais, mon ami, j'ai un reproche à vous faire, & votre ſœur a raiſon; vous donnez aujourd'hui de l'occupation à votre fils, vous l'envoyez je ne ſçais en quel endroit; au reſte, vous le ſçavez: il faut cependant que ce ſoit très-loin, car je ſuis ſûre qu'il ne s'eſt point amuſé: & lorſqu'il va revenir, il ne pourra nous rejoindre. Victorine a dit à ma fille qu'il n'étoit pas habillé, & qu'il étoit monté à cheval.

M. VANDERK PERE, *lui prenant la main affectueuſement.*

Laiſſez-moi reſpirer, & permettez-moi de ne penſer qu'à votre ſatisfaction; votre ſanté me fait le plus grand plaiſir: nous avons tellement beſoin de nos forces, l'adverſité eſt ſi près de nous; la plus grande félicité eſt peu ſtable, ſi peu... Ne faiſons point attendre, on doit nous trouver de moins dans la compagnie. La voici.

SCÈNE XII.

LES MÊMES, SOPHIE, LE GENDRE LA TANTE, *dans le fond.*

M. VANDERK PERE.

ALLONS, belle jeuneſſe! Madame, nous avons été ainſi. Puiſſiez-vous, mes enfants, voir un pareil jour (*A part*) & plus beau que celui-ci!

Fin du quatrième Acte.

ACTE CINQUIÈME

SCÈNE PREMIÈRE.

VICTORINE, *ſe retournant vers la couliſſe d'où elle ſort.*

Monsieur Antoine, monſieur Antoine, monſieur Antoine! Le maître d'hôtel, les gens, les commis, tout le monde demande M. Antoine. Il faut que j'aie la peine de tout. Mon pere eſt bien étonnant : je le cherche partout; je ne le trouve nulle part. Jamais ici il n'y a eu tant de monde, & jamais... Eh ? quoi!... hein ?... Antoine, Antoine! Hé bien, qu'ils appellent. Cette cérémonie que je croyois ſi gaie, grand Dieu ! comme elle eſt triſte ! Mais lui, ne pas ſe trouver au mariage de ſa ſœur; & d'un autre côté... auſſi mon pere, avec ſes raiſons : « Sois ſage, ſois ſage, & tu ne pourras manquer... » Où eſt-il allé ? Je...

SCÈNE II.

M. DESPARVILLE, PERE,
VICTORINE.

M. DESPARVILLE PERE.

MADEMOISELLE, puis-je entrer ?

VICTORINE.

Monfieur, vous êtes fans doute de la noce. Entrez dans le falon.

M. DESPARVILLE PERE.

Je n'en fuis pas, mademoifelle, je n'en fuis pas.

VICTORINE.

Ah ! monfieur, fi vous n'en êtes pas, pour quelle raifon ?...

M. DESPARVILLE PERE.

Je viens pour parler à M. Vanderk.

VICTORINE.

Lequel ?

M. DESPARVILLE PERE.

Mais le négociant. Eft-ce qu'il y a deux négociants de ce nom-là ? C'eft celui qui demeure ici.

VICTORINE.

Ah ! monfieur, quel embarras ! je vous affure

que je ne ſçais comment Monſieur pourra vous parler au milieu de tout ceci : & même on ſeroit à table. ſi on n'attendoit pas quelqu'un qui ſe fait bien attendre.

M. DESPARVILLE PERE.

Mademoiſelle, M. Vanderk m'a donné parole ici aujourd'hui à cette heure.

VICTORINE.

Il ne ſçavoit donc pas l'embarras...

M. DESPARVILLE PERE.

Il ne ſçavoit pas, il ne ſçavoit pas : c'eſt hier au ſoir qu'il me l'a fait dire.

VICTORINE.

J'y vais donc. Si je peux l'aborder; car il répond à l'un, il répond à l'autre. Je dirai... Qu'eſt-ce que je dirai ?

M. DESPARVILLE PERE.

Dites que c'eſt quelqu'un qui voudroit lui parler, que c'eſt quelqu'un à qui il a donné parole à cette heure-ci, ſur une lettre qu'il en a reçue. Ajoutez que... Non... dites-lui ſeulement cela.

VICTORINE.

J'y vais... quelqu'un !... Mais, monſieur, permettez-moi de vous demander votre nom.

M. DESPARVILLE PERE.

Il le ſçait bien peu. Dites, au reſte, que c'eſt M. Deſparville; que c'eſt le maître d'un domeſtique...

VICTORINE.

Ah ! je fçais, un homme qui avoit un vi-
fage... qui avoit un air... Hier au foir, j'y
vais, j'y vais.

SCÈNE III.

M. DESPARVILLE PERE, *feul.*

QUE de raifons ; parbleu ces chofes-là font
bien faites pour moi. Il faut que cet
homme marie juftement fa fille aujourd'hui,
le jour, le même jour que j'ai à lui parler :
c'eft fait exprès. Oui, c'eft fait exprès pour
moi : enfin ces chofes-là n'arrivent qu'à moi.
Pefte foit des enfants ! Je ne veux plus m'em-
barraffer de rien. Je vais me retirer dans ma
province. Mais mon pere, mon pere... mais
mon fils va te promener, j'ai fait mon temps,
fais le tien. Ah ! c'eft apparemment notre
homme. Encore un refus que je vais effuyer.

SCÈNE IV.

M. VANDERK PERE,
M. DESPARVILLE PERE.

M. DESPARVILLE PERE.

MONSIEUR, monſieur, je ſuis fâché de vous déranger. Je ſçais tout ce qui vous arrive. Vous mariez votre fille ? Vous êtes à l'inſtant en compagnie : mais un mot, un ſeul mot.

M. VANDERK PERE.

Et moi, monſieur, je ſuis fâché de ne vous avoir pas donné une heure plus prompte. On vous a peut-être fait attendre. J'avois dit à quatre heures, & il eſt trois heures ſeize minutes. Monſieur, aſſeyez-vous.

M. DESPARVILLE PERE.

Non, parlons debout, j'aurai bientôt dit. Monſieur, je crois que le diable eſt après moi. J'ai depuis quelque temps beſoin d'argent, & encore plus depuis hier pour la circonſtance la plus preſſante, & que je ne peux pas dire. J'ai une lettre de change, bonne, excellente : c'eſt, comme diſent vos marchands, c'eſt de l'or en barre ; mais elle ſera payée quand ? Je n'en ſçais rien : ils ont des uſages, des uſances,

des termes que je ne comprends pas. J'ai été chez plufieurs de vos confrères, des juifs. des Arabes, pardonnez-moi le terme, oui, des Arabes. Ils m'ont demandé des remifes confidérables, parce qu'ils voient que j'en ai befoin. D'autres m'ont refufé tout net. Mais que je ne vous retarde point. Pouvez-vous m'avancer le payement de ma lettre de change, ou ne le pouvez-vous pas ?

M. VANDERK PERE.

Puis-je la voir ?

M. DESPARVILLE PERE.

La voilà... (*Pendant que M. Vanderk lit.*) Je payerai tout ce qu'il faudra. Je fçais qu'il y a des droits. Faut-il le quart ? faut-il... J'ai befoin d'argent.

M. VANDERK PERE, *fonne.*

Monfieur, je vais vous la faire payer.

M. DESPARVILLE PERE.

A l'inftant ?

M. VANDERK PERE.

Oui, monfieur.

M. DESPARVILLE PERE.

A l'inftant ! prenez, prenez, monfieur. Ah ! quel fervice vous me rendez ! Prenez, prenez, monfieur.

M. VANDERK PERE.

(*Le domeftique entre.*) Allez à ma caiffe, ap-

portez le montant de cette lettre, deux mille quatre cents livres.

M. DESPARVILLE PERE.

Faites retenir, monſieur, l'eſcompte, l'à-compte... le...

M. VANDERK PERE.

Non, monſieur, je ne prends point d'eſcompte, ce n'eſt pas mon commerce; & je vous l'avoue avec plaiſir, ce ſervice ne me coûte rien. Votre lettre vient de Cadix, elle eſt pour moi une reſcription : elle devient pour moi de l'argent comptant.

M. DESPARVILLE PERE.

Monſieur, voilà de l'honnêteté, voilà de l'honnêteté : vous ne ſçavez pas toute l'obligation que je vous dois, toute l'étendue du ſervice que vous me rendez.

M. VANDERK PERE.

Je ſouhaite qu'il soit conſidérable.

M. DESPARVILLE PERE.

Ah! monſieur, monſieur, que vous êtes heureux! Vous n'avez qu'une fille, vous ?

M. VANDERK PERE.

J'eſpère que j'ai un fils.

M. DESPARVILLE PERE.

Un fils! mais il eſt apparemment dans le commerce, dans un état tranquille; mais le

mien, le mien eft dans le fervice; à l'inftant que je vous parle, n'eft-il pas occupé à fe battre.

M. VANDERK PERE.

A fe battre !

M. DESPARVILLE PERE.

Oui, monfieur, à fe battre... Un autre jeune homme dans un café, un petit étourdi, lui a cherché querelle, je ne fçais pourquoi, je ne fçais comment; il ne le fçait pas lui-même.

M. VANDERK PERE.

Que je vous plains ! & qu'il eft à craindre...

M. DESPARVILLE PERE.

A craindre ! je ne crains rien : mon fils eft brave, il tient de moi, & adroit, adroit : à vingt pas il couperoit une balle en deux fur une lame de couteau; mais il faut qu'il s'enfuie, c'eft le diable : c'est un duel, vous entendez bien, vous entendez bien : je me fie à vous, vous m'avez gagné l'âme.

M. VANDERK PERE.

Monfieur, je fuis flatté de votre... (*On frappe à la porte un coup.*) Je fuis flatté de ce que... (*Un fecond coup.*)

M DESPARVILLE PERE.

Ce n'eft rien, c'eft qu'on frappe chez vous. (*On frappe un troifième coup. M. Vanderk*

pere tombe ſur un ſiége.) Vous ne vous trouvez pas indiſpoſé ?

M. VANDERK PERE.

Ah ! monſieur, tous les peres ne ſont pas malheureux. (*Le domeſtique entre avec les deux mille quatre cents livres.*) Voilà votre ſomme ! partez, monſieur, vous n'avez pas de temps à perdre.

M. DESPARVILLE PERE.

Ah ! monſieur, que je vous ſuis obligé. (*Il fait quelques pas & revient.*) Monſieur, au ſervice que vous me rendez, pourriez-vous en ajouter un ſecond ? Auriez-vous de l'or ? C'eſt que je vais donner à mon fils ?...

M. VANDERK PERE.

Oui, monſieur.

M. DESPARVILLE PERE.

Avant que j'aie pu raſſembler quelques louis, je peux perdre un temps infini.

M. VANDERK PERE, *au domeſtique.*

Retirez les deux ſacs de douze cents livres; voici, monſieur, quatre rouleaux de vingt-cinq louis chacun; ils ſont cachetés & comptés exactement.

M. DESPARVILLE PERE

Ah ! monſieur ! que vous m'obligez.

M. VANDERK PERE.

Partez, monſieur; permettez-moi de ne pas vous reconduire.

Universitas BIBLIOTHECA

M. DESPARVILLE PERE.

Reſtez, reſtez, monſieur, je vous en prie, vous avez affaire ! Ah ! le brave homme ! ah ! l'honnête homme ! Monſieur, mon ſang eſt à vous; reſtez, reſtez, reſtez, je vous en supplie.

SCÈNE V.

M. VANDERK PERE, *ſeul.*

Mon fils eſt mort... je l'ai vû là... & je ne l'ai pas embraſſé... Que de peine ſa naiſſance me préparoit ! Que de chagrin ſa mère...

SCÈNE VI.

M. VANDERK, PERE, *des muſiciens, des crocheteurs, chargés de baſſes, de contrebaſſes.*

L'UN DES MUSICIENS.

Monsieur, eſt-ce ici ?

M. VANDERK PERE.

Que voulez-vous ? Ah ! ciel ! (*Il les regarde en frémiſſant & ſe renverſe dans ſon fauteuil.*)

LE MUSICIEN.

C'eſt qu'on nous a dit de mettre ici nos inſtruments, & nous allons...

SCÈNE VII.

LES MÊMES, ANTOINE *entre, les pouſſe, & les chaſſe avec fureur.*

Hé mettez votre muſique à tous les diables! Eſt-ce que la maiſon n'eſt pas aſſez grande?

LE MUSICIEN.

Nous allons, nous allons... (*Ils ſortent.*)

SCÈNE VIII.

M. VANDERK PERE, ANTOINE.

M. VANDERK PERE.

Hé bien!

ANTOINE.

Ah! mon maître! tous deux; j'étois très-loin, mais j'ai vû, j'ai vû... Ah! monſieur

M. VANDERK PERE.

Mon fils?

ANTOINE.

Oui, ils fe font approchés à bride abattue. L'officier a tiré, votre fils enfuite. L'officier eft tombé d'abord; il eft tombé le premier. Après cela, monfieur. Ah! mon cher maître! Les chevaux fe font féparés... je fuis accouru... je... je...

M. VANDERK PERE.

Voyez fi mes chevaux font mis; faites approcher par la porte de derrière, venez m'avertir : courons-y; peut-être n'eft-il que bleffé.

ANTOINE.

Mort, mort! j'ai vu fauter fon chapeau : mort!

SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENTS, VICTORINE.

VICTORINE.

MORT! Eh! qui donc? qui donc?

M. VANDERK PERE.

Que demandez-vous?

ANTOINE.

Oui, qu'eft-ce que tu demandes? fors d'ici, tout à l'heure.

M. VANDERK PERE.

Laiſſez-la. Allez, Antoine, faites ce que je vous dis.

SCÈNE X.

M. VANDERK PERE, VICTORINE, ANTOINE, *dans l'appartement.*

M. VANDERK PERE.

QUE voulez-vous, Victorine ?

VICTORINE.

Je venois demander ſi on doit faire ſervir, & j'ai rencontré un monſieur qui m'a dit que vous vous trouviez mal.

M. VANDERK PERE.

Non, je ne me trouve pas mal. Où eſt la compagnie ?

VICTORINE.

On va ſervir.

M. VANDERK PERE.

Tâchez de parler à Madame en particulier; vous lui direz que je ſuis à l'inſtant forcé de ſortir, que je la prie de ne pas s'inquiéter : mais qu'elle faſſe en ſorte qu'on ne s'aperçoive pas de mon abſence; je ſerai peut-être... Mais vous pleurez, Victorine.

VICTORINE.

Mort ! Hé, qui donc ? Monfieur votre fils ?

M. VANDERK PERE.

Victorine !

VICTORINE.

J'y vais, monfieur ; non, je ne pleurerai pas, je ne pleurerai pas.

M. VANDERK PERE.

Non, reftez, je vous l'ordonne ; vos pleurs vous trahiroient ; je vous défends de fortir d'ici que je ne fois rentré.

VICTORINE, *apercevant M. Vanderk fils.*

Ah ! monfieur !

M. VANDERK PERE.

Mon fils !

SCÈNE XI.

LES MÊMES, M. VANDERK FILS.
M. DESPARVILLE PERE,
M. DESPARVILLE FILS.

M. VANDERK FILS.

Mon pere !

M. VANDERK PERE.

Mon fils !... je t'embraffe... je te revois fans doute honnête homme ?

M. DESPARVILLE PERE.

Oui, morbeu! il l'eſt.

M. VANDERK FILS.

Je vous préſente meſſieurs Deſparville.

M. VANDERK PERE.

Meſſieurs.

M. DESPARVILLE PERE.

Monſieur, je vous préſente mon fils .. N'étoit-ce pas mon fils, n'étoit-ce pas lui juſtement qui étoit ſon adverſaire?

M. VANDERK PERE.

Comment! eſt-il poſſible que cette affaire...

M. DESPARVILLE PERE.

Bien, bien, morbleu! bien. Je vais vous raconter.

M. DESPARVILLE FILS.

Mon pere, permettez-moi de parler.

M. VANDERK FILS.

Qu'allez-vous dire?

M. DESPARVILLE FILS.

Souffrez de moi cette vengeance.

M. VANDERK FILS.

Vengez-vous donc.

M. DESPARVILLE FILS.

Le récit ſeroit trop court si vous le faiſiez, monſieur; & à préſent votre honneur eſt le mien. (*A Vanderk pere.*) Il me paroît, monſieur, que vous étiez auſſi inſtruit que mon pere l'étoit. Mais voici ce que vous ne ſçaviez

pas. Nous nous fommes rencontrés; j'ai couru fur lui : j'ai tiré; il a foncé fur moi, il m'a dit : je tire en l'air; il l'a fait. Écoutez, m'a-t-il dit en me ferrant la botte, j'ai cru hier que vous infultiez mon pere, en parlant des négociants. Je vous ai infulté : j'ai fenti que 'avois tort; je vous en fais excufe. N'êtes-vous pas content? éloignez-vous, & recommençons. Je ne peux, monfieur, vous exprimer ce qui s'eft paffé en moi : je me fuis précipité de mon cheval; il en a fait autant, & nous nous fommes embraffés. J'ai rencontré mon pere, lui à qui pendant ce temps-là, lui à qui vous rendiez fervice. Ah! monfieur.

M. DESPARVILLE PERE.

Hé! vous le fçaviez, morbleu! & je parie que ces trois coups frappés à la porte... Quel homme êtes-vous? Et vous m'obligiez pendant ce temps-là! Moi, je fuis ferme, je fuis honnête; mais en pareille occafion, à votre place, j'aurois envoyé le baron Defparville à tous les diables.

SCÈNE XII.

LES MÊMES, VICTORINE.

M. VANDERK PERE.

AH! meſſieurs qu'il eſt difficile de paſſer d'un grand chagrin à une grande joie.

VICTORINE *ſe ſaiſit du chapeau du fils.*

Ah ciel! ciel! ah monſieur!

M. VANDERK FILS.

Quoi donc, Victorine?

VICTORINE.

Votre chapeau eſt percé d'une balle.

M. DESPARVILLE FILS.

D'une balle? ah, mon ami... (*Ils s'embraſſent.*)

M. VANDERK PERE.

Meſſieurs, j'entends du bruit. Nous allons nous mettre à table, faites-moi l'honneur d'être du dîner. Que rien ne tranſpire ici: cela troubleroit la fête. (*A M. Deſparville fils.*) Après ce qui s'eſt paſſé, monſieur, vous ne pouvez être que le plus grand ami ou le plus grand ennemi de mon fils, & vous n'avez pas la liberté du choix.

M. DESPARVILLE FILS, *baiſe la main de M. Vanderk pere.*

Ah! monſieur!

M. DESPARVILLE PERE.

Bien, bien, mon fils, ce que vous faites là eſt bien.

VICTORINE, *à M. Vanderk fils.*

Qu'à moi, qu'à moi : Ah ! cruel !

M. VANDERK FILS, *à Victorine.*

Que je ſuis aiſe de te revoir, ma chère Victorine.

M. VANDERK PERE.

Victorine, taiſez-vous.

SCÈNE XIII.

LES MÊMES, MADAME VANDERK, SOPHIE, LE GENDRE.

MADAME VANDERK.

AH! te voilà, mon fils! (*A M. Vanderk pere.*) Mon cher ami, peut-on faire ſervir? Il eſt tard.

M. VANDERK PERE.

Ces meſſieurs veulent bien reſter. (*A MM. Deſparville.*) Voici, meſſieurs, ma femme,

mon gendre & ma fille que je vous préſente.

M. DESPARVILLE PERE.

Quel bonheur mérite une telle famille.

SCÈNE XIV.

LES MÊMES, LA TANTE.

LA TANTE.

On dit que mon neveu eſt arrivé. Eh ! te voilà, mon cher enfant !

M. VANDERK PERE.

Madame, vous demandiez des militaires, en voici. Aidez-moi à les retenir.

LA TANTE.

Hé, c'eſt le vieux baron Deſparville.

M. DESPARVILLE PERE.

Hé, c'eſt vous, madame la marquiſe ! Je vous croyais en Berry.

LA TANTE.

Que faites-vous ici ?

M. DESPARVILLE PERE.

Vous êtes, madame, chez le plus brave homme, le plus, le plus...

M. VANDERK PERE.

Monſieur, monſieur, paſſons dans le ſalon, vous y renouerez connoiſſance. Ah ! meſſieurs ! ah ! mes enfants ! je ſuis dans l'ivreſſe de la plus grande joie. (*A ſa femme.*) Madame, voilà mon fils. (*Il embraſſe ſon fils, le fils embraſſe ſa mere.*)

SCÈNE XV ET DERNIÈRE.

LES MÊMES, ANTOINE.

ANTOINE.

Le carroſſe eſt avancé, monſieur, &.. Ah ! ciel !... ah ! dieux ! ah ! monſieur ! (*Victorine court à ſon pere, lui met la main ſur la bouche & l'embraſſe.*)

M. VANDERK PERE.

Hé bien ! hé bien, Antoine ! hé mais, la tête lui tourne aujourd'hui.

LA TANTE.

Cet homme eſt fou, il faut le faire enfermer, il faut le faire enfermer.

M. VANDERK PERE.

Paix, Antoine, voyez à nous faire ſervir.

M. VANDERK FILS, *en fouriant à M. d'Eſparville fils.*

Il eſt fou ! il eſt fou ! (*Ils ſortent.*)

ANTOINE.

Je ne ſçais ſi c'eſt un rêve. Ah ! quel bonheur ! il falloit que je fuſſe aveugle... Ah ! jeunes gens, jeunes gens, ne penſerez-vous jamais que l'étourderie même la plus pardonnable peut faire le malheur de tout ce qui vous entoure ?

FIN.

LA

Gageure imprevue

COMEDIE

LA GAGEURE IMPREVUE

COMEDIE

EN PROSE ET EN UN ACTE

Représentée pour la première fois à Paris, par les Comédiens françois ordinaires du roi. le vendredi 27 Mai 1768

Par Monſieur SEDAINE

Le prix eſt de trente ſols brochéz

A PARIS

Chez Claude HERISSANT, imprimeur-libraire

Ruë Neuve-Notre-Dame, à la Croix-d'Or.

M. DCC. LXVIII

Avec Approbation & Permiſſion.

Perſonnages.	Acteurs.
Mme DE CLAINVILLE.	Mme PRÉVILLE.
M. DE CLAINVILLE.	M. PRÉVILLE.
M. DÉTIEULETTE.	M. BELLECOUR.
Mlle ADÉLAIDE.	Mlle DOLIGNY.
GOTTE.	Mme BELLECOUR.
DUBOIS, *concierge.*	M. BOURET.
LA FLEUR, *domeſtique.*	M. AUGÉ.
LA GOUVERNANTE *de Mlle Adélaïde.*	Mlle DURAND.

La ſcène eſt au château du Marquis.

AVERTISSEMENT

La *ſeule ſcène théâtrale de ce petit ouvrage eſt tirée d'une des nouvelles de Scarron, intitulée :* La Précaution inutile, *& je l'avoue, toutes les autres ſcènes de ma comédie n'ont ſervi que d'enveloppe à celle où la marquiſe propoſe & gagne la gageure. Dans Scarron, la ducheſſe (car c'en eſt une), a joué & joue plus gros jeu; mais les romanciers font ce qu'ils veulent.*

Dans la nouvelle ſuivante, intitulée : Les Hypocrites, *Molière a, je crois, trouvé une des belles ſcènes de ſon Tartufe; celle où ce ſcélérat ſe jette aux genoux d'Orgon pour le prier de pardonner à ſon fils; celle où il s'avoue un miſérable ſouillé d'ordures, etc. Mais l'auteur l'a ſi bien fondue dans ſon drame, elle y eſt ſi naturellement amenée, qu'on croirait aiſément qu'il n'y avoit pas beſoin du roman pour l'imaginer.*

Cette remarque a fait naître mes regrets ſur ce que Molière ne s'eſt pas ſervi de la ſcène que j'ai miſe en œuvre; il auroit dû cueillir cette fleur, elle étoit ſur ſa route & le Théâtre-François auroit un ouvrage de plus.

Si j'ai marqué l'air, le ton & le jeu des perſonnages avec une forte d'affectation, c'eſt pour les acteurs de ſociété qui n'ont pas vu repréſenter cette pièce, & même pour quelques comédiens de province s'ils la jugent digne de les occuper.

LA GAGEURE

IMPREVUE

COMEDIE

SCÈNE PREMIÈRE.

GOTTE, *ſeule.*

Nous nous plaignons, nous autres domeſtiques, & nous avons tort. Il eſt vrai que nous avons à ſouffrir des caprices, des humeurs, des bruſqueries, ſouvent des querelles, dont nous ne devinons pas la cauſe : mais au moins ſi cela fâche, cela déſennuie... Si cela dure encore deux heures, ma maîtreſſe en mourra. Mais pour une femme d'eſprit, n'avoir pas l'eſprit de s'amuſer, cela m'étonne.

C'eſt peut-être que plus on a d'eſprit, moins on a de reſſources pour ſe déſennuyer. Vivent les ſots, pour s'amuſer de tout ! Ah ! la voilà qui quitte enfin ſon balcon.

SCÈNE II.

GOTTE, LA MARQUISE.

GOTTE.

MADAME a-t-elle vu paſſer bien du monde ?

LA MARQUISE.

Oui, des gens bien mouillés, des voituriers, de pauvres gens qui font pitié. Voilà une journée de triſteſſe... La pluie eſt encore augmentée.

GOTTE.

Je ne ſçais ſi madame s'ennuie : mais je vous aſſure que moi... de ce temps-là on eſt tout je ne ſçais comment.

LA MARQUISE.

Il m'eſt venue l'idée la plus folle... S'il étoit paſſé ſur le grand chemin quelqu'un qui eût eu figure humaine, je l'aurois fait appeler pour me tenir compagnie.

GOTTE.

Il n'eſt point de cavalier qui n'en eût été

bien aiſe. Mais, madame, monſieur le marquis n'aura pas lieu d'être ſatisfait de ſa chaſſe ?

LA MARQUISE.

Je n'en ſuis pas fâchée.

GOTTE.

Hier au ſoir, vous lui avez conſeillé d'y aller.

LA MARQUISE.

Il en mouroit d'envie, & j'attendois des viſites. La comteſſe de Wordacle...

GOTTE.

Quoi ! cette dame ſi laide ?

LA MARQUISE.

Je ne hais pas les femmes laides.

GOTTE.

Vous pourriez même aimer les jolies.

LA MARQUISE.

Je badine : je ne hais perſonne. Donnez-moi ce livre. (*Elle prend le livre.*) Ah ! de la morale : je ne lirai pas. Si mon clavecin... Je vous avois dit de faire arranger mon clavecin ; mais vous ne ſongez à rien. S'il étoit accordé j'en toucherois.

GOTTE.

Il l'eſt, madame, le facteur eſt venu ce matin.

LA MARQUISE.

J'en jouerai ce ſoir : cela amuſera M. de

Clainville... Je vais broder... Non, approchez une table, je veux écrire. Ah! dieux!

GOTTE *approche une table.*

La voilà.

LA MARQUISE *regarde les plumes et les jette.*

Ah! pas une feule plume en état d'écrire.

GOTTE.

En voici de toutes neuves.

LA MARQUISE.

Penfez-vous que je ne les vois pas?... Faites donc fermer cette fenêtre... Non, je vais m'y remettre, laiffez. (*La marquife va fe remettre à la fenêtre.*)

GOTTE.

Ah! de l'humeur, c'eft un peu trop. Voilà donc de la morale! il faut que je life cela, pour fçavoir ce que c'eft que la morale. (*Elle lit.*) Effai fur l'homme. Voilà une fingulière morale. Il faut que je life cela. (*Elle remet le livre.*)

LA MARQUISE.

Gotte, Gotte.

GOTTE.

Madame.

LA MARQUISE.

Sonne quelqu'un. Cela fera plaifant... Ah! c'eft un peu... Il faut que ma réputation foit auffi bien établie qu'elle l'eft pour rifquer cette plaifanterie.

SCÈNE III.

LA MARQUISE, GOTTE, UN DOMESTIQUE.

LA MARQUISE, *au domeſtique.*

ALLEZ vite à la petite porte du parc. Vous verrez paſſer un officier qui a un ſurtout bleu, un chapeau bordé d'argent. Vous lui direz : Monſieur, une dame que vous venez de ſaluer vous prie de vouloir bien vous arrêter un inſtant. Vous le ferez entrer par les baſſes-cours. S'il vous demande mon nom, vous lui direz que c'eſt madame la comteſſe de Wordacle.

LE DOMESTIQUE.

Madame la comteſſe de Wordacle ?

LA MARQUISE.

Oui ; courez vite.

SCÈNE IV.

LA MARQUISE, GOTTE.

GOTTE.

MADAME la comteſſe de Wordacle ?

LA MARQUISE.

Oui.

GOTTE.

Cette comteſſe ſi vieille, ſi laide, ſi boſſue ?

LA MARQUISE.

Oui : cela ſera très-ſingulier. Partout où mon officier en fera le portrait, on ſe moquera de lui.

GOTTE.

Connoiſſez-vous cet officier ?

LA MARQUISE.

Non.

GOTTE.

S'il vous connoît ?

LA MARQUISE.

En ce cas, le domeſtique n'avoit pas le ſens commun ; il aura dit un nom pour un autre.

GOTTE.

Mais, madame, avez-vous penſé ?...

LA MARQUISE.

J'ai penſé à tout : je ne dînerai pas ſeule.

En fait de compagnie à la campagne, on prend ce qu'on trouve.

GOTTE.

Mais ſi c'étoit quelqu'un qui ne convînt pas à madame ?

LA MARQUISE.

Ne vais-je pas voir quel homme c'eſt ? Faites fermer les fenêtres. (*Gotte ſonne.*)

SCÈNE V.

GOTTE, LA MARQUISE, LAFLEUR.

(*La marquiſe tire ſon miroir de poche : elle regarde ſi ſes cheveux ne ſont pas dérangés, et ſi ſon rouge eſt bien. Lafleur, après avoir fermé la fenêtre, parle à l'oreille de Gotte, et finit en diſant :*)

LAFLEUR.

Je l'ai vû.

GOTTE.

Ah ! madame ! voilà bien de quoi vous déſennuyer. Il y a une dame enfermée dans l'appartement de M. le marquis.

LA MARQUISE.

Qu'eſt-ce que cela ſignifie ?

GOTTE.

Parle, parle : conte donc.

LAFLEUR.

Madame... (*A Gotte.*) Babillarde !

LA MARQUISE.

Je vous écoute.

LAFLEUR.

Madame, parlant par révérence...

LA MARQUISE.

Supprimez vos révérences.

LAFLEUR.

Sauf votre reſpect, madame...

LA MARQUISE.

Que ces gens-là ſont bêtes avec leur reſpect & leurs révérences. Enſuite ?

LAFLEUR.

J'allois, madame, au bout du corridor, lorſque par la petite fenêtre, qui donne sur la terraſſe du cabinet de monſieur, j'ai vû, comme j'ai l'honneur de voir madame la marquiſe...

LA MARQUISE.

Voilà de l'honneur à préſent. Hé bien ! qu'avez-vous vû ?

LAFLEUR.

J'ai vû derrière la croiſée du grand cabinet de M. le marquis, j'ai vû remuer un rideau, enſuite une petite main, une main droite ou

une main gauche : oui, c'étoit une main droite, qui a tiré le rideau comme ça. J'ai regardé, j'ai aperçu une jeune demoiſelle de ſeize à dix-huit ans : je n'aſſurerois pas qu'elle a dix-huit ans, mais elle en a bien ſeize.

LA MARQUISE.

Et... Êtes-vous ſûr de ce que vous dites?

LAFLEUR.

Ah, madame, voudrois-je...

LA MARQUISE.

C'eſt, ſans doute, quelque femme que le concierge aura fait entrer dans l'appartement. Faites venir Dubois. Lafleur, n'en avez-vous parlé à perſonne ?

LAFLEUR.

Hors à mademoiſelle Gotte.

LA MARQUISE.

Si l'un ou l'autre vous en dites un mot, je vous renvoie. Faites venir Dubois.

SCÈNE VI.

LA MARQUISE, GOTTE.

GOTTE, *faisant la pleureuse.*

Je ne crois pas, madame, avoir jamais eu le malheur de manquer envers vous; je n'ai jamais dit aucun ſecret.

LA MARQUISE.

Je vous permets de dire les miens.

GOTTE.

Madame, eſt-il poſſible... que vous puiſſiez... penſer... que...

LA MARQUISE.

Ha, ha, vous allez pleurer; je n'aime pas ces petites ſimagrées; je vous prie de finir, ou allez dans votre chambre; cela ſe paſſera.

SCÈNE VII.

LA MARQUISE, GOTTE, DUBOIS.

LA MARQUISE.

Monsieur Dubois, qu'eſt-ce que cette jeune perſonne qui eſt dans l'appartement de mon mari ?

DUBOIS.

Une jeune perſonne qui eſt dans l'appartement de monſieur !

LA MARQUISE.

Je vois que vous cherchez à me mentir; mais je vous prie de ſonger que ce ſeroit me manquer de reſpect; & je ne le pardonne pas.

DUBOIS.

Madame, depuis vingt-ſept ans que j'ai l'honneur d'être valet de chambre à M. le marquis, il n'a jamais eu ſujet de penſer que je pouvois manquer de reſpect; & lorſque les maîtres font tant que de vouloir bien nous interroger... Il y a onze ans, madame...

LA MARQUISE.

Vous cherchez à éluder la queſtion; mais je vous prie d'y répondre préciſément. Quelle eſt cette jeune perſonne qui eſt dans le cabinet de M. de Clainville ?

DUBOIS.

Ah, madame! vous pouvez me perdre; & ſi monſieur ſçait que je vous l'ai dit... peut-être veut-il en faire un ſecret.

LA MARQUISE.

Eh bien! ce ſecret, vous n'êtes pas venu me trouver pour me le dire. M. de Clainville ſçaura que je vous ai interrogé ſur ce que je ſçavois, & que vous n'avez oſé ni me mentir, ni me déſobéir.

DUBOIS.

Ah, madame! quel tort tout cela pourroit me faire!

LA MARQUISE.

Aucun. Ceci me regarde : & j'aurai aſſez de pouvoir ſur ſon eſprit.....

DUBOIS.

Ah! madame! vous pouvez tout; & ſi vous interrogiez monſieur, je ſuis ſûr qu'il vous diroit...

LA MARQUISE.

Revenons à ce que je vous demandois. Sortez, Gotte.

SCÈNE VIII.

LA MARQUISE, DUBOIS.

LA MARQUISE.

Vous ne devez avoir aucun ſujet de crainte.

DUBOIS.

Madame, hier au matin, monſieur me dit : Dubois, prends ce papier, & exécute de point en point ce qu'il renferme.

LA MARQUISE.

Quel papier ?

DUBOIS.

Je crois l'avoir encore. Le voici.

LA MARQUISE.

Liſez.

DUBOIS.

C'eſt de la main de M. le marquis. « Ce jeudi, 16 du courant, au matin. Aujourd'hui, à cinq heures un quart du ſoir, Dubois dira à ſa femme de s'habiller, & de mettre une robe. A ſix heures & demie, il partira de chez lui avec ſa femme, ſous le prétexte d'aller promener. A ſept heures et demie, il ſe trouvera à la petite porte du parc. A huit heures ſonnées, il confiera à ſa femme qu'ils ſont là l'un

& l'autre pour m'attendre. A huit heures & demie... »

LA MARQUISE.

Voilà bien du détail : donnez, donnez. (*Elle parcourt le papier des yeux.*) Eh bien ?

DUBOIS.

Monſieur eſt arrivé à dix heures paſſées. Ma femme mouroit de froid : c'eſt qu'il étoit ſurvenu un accident à la voiture. Monſieur étoit dans ſa diligence, il en a fait deſcendre deux femmes, l'une jeune, & l'autre âgée. Il a dit à ma femme : Conduiſez-les dans mon appartement par votre eſcalier. Monſieur eſt rentré. Il n'a dit à la plus jeune que deux mots; & il nous les a recommandées.

LA MARQUISE.

Hé ! où ont-elles paſſé la nuit ?

DUBOIS.

Dans la chambre de ma femme, où j'ai dreſſé un lit.

LA MARQUISE.

Et monſieur n'a pas eu plus d'attention pour elles ?

DUBOIS.

Vous me pardonnerez, madame; il eſt revenu ce matin avant d'aller à la chaſſe; il a fait demander la permiſſion d'entrer; il a fait beaucoup d'honnêteté, beaucoup d'amitié à la jeune perſonne, beaucoup, beaucoup...

LA MARQUISE.

Voilà ce que je ne vous demande pas. Et vous ne voyez pas à peu près quelles font ces femmes ?

DUBOIS.

Madame, j'ai exécuté les ordres; mais ma femme m'a dit que c'eſt quelqu'un comme il faut.

LA MARQUISE.

Amenez-les-moi.

DUBOIS.

Ah, madame !

LA MARQUISE.

Oui, priez-les; dites-leur que je les prie de vouloir bien paſſer chez moi.

DUBOIS.

Mais ſi...

LA MARQUISE.

Faites ce que je vous dis, n'appréhendez rien. Faites rentrer Gotte.

SCÈNE IX.

LA MARQUISE, *ſeule.*

CECI me paroît ſingulier... Non, je ne peux croire... Ah ! les hommes ſont bien trompeurs... Au reſte, je vais voir.

SCÈNE X.

LA MARQUISE, GOTTE.

LA MARQUISE.

JE vous prie de garder le ſilence ſur ce que vous pouvez ſçavoir & ne ſçavoir pas. (*A part.*) Je ſuis à préſent fâchée de mon étourderie, & de mon officier ! Sitôt qu'il paroîtra...

GOTTE.

Qui, Madame ?

LA MARQUISE.

Cet officier. Vous le ferez entrer dans mon petit cabinet : vous le prierez d'attendre un inſtant, & vous reviendrez.

SCÈNE XI.

LA MARQUISE, DUBOIS, MADEMOISELLE ADÉLAIDE, SA GOUVERNANTE.

LA MARQUISE.

MADEMOISELLE, je ſuis très-fâchée de troubler votre ſolitude : mais il faut que M. le marquis ait eu des raiſons bien eſſentielles pour me cacher que vous étiez dans ſon appartement. J'attends de vous la découverte d'un myſtère auſſi ſingulier.

LA GOUVERNANTE.

Madame, je vous dirai que...

LA MARQUISE.

Cette femme eſt à vous ?

MADEMOISELLE ADÉLAÏDE.

Oui, madame, c'eſt ma gouvernante.

LA MARQUISE.

Permettez-moi de la prier de paſſer dans mon cabinet.

MADEMOISELLE ADÉLAÏDE.

Madame, depuis mon enfance elle ne m'a point quittée. Permettez-lui de reſter.

LA MARQUISE, *à Dubois.*

Avancez un ſiége, et ſortez. (*Dubois avance un ſiége : la marquiſe montre un ſiége plus loin.*) Aſſeyez-vous, la bonne, aſſeyez-vous. Mademoiſelle, toute l'honnêteté qui paroît en vous devoit ne point faire héſiter M. le marquis de vous préſenter chez moi.

MADEMOISELLE ADÉLAÏDE.

J'ignore, madame, les raiſons qui l'en ont empêché ; j'aurois été la première à lui demander cette grâce, ſi je n'apprenois à l'inſtant que j'avois l'honneur d'être chez vous.

LA MARQUISE.

Vous ne le ſçaviez pas ?

MADEMOISELLE ADÉLAÏDE.

Non, madame.

LA MARQUISE.

Vous redoublez ma curioſité.

MADEMOISELLE ADÉLAÏDE.

Je n'ai nulle raiſon pour ne pas la ſatisfaire. Monſieur le marquis ne m'a jamais recommandé le ſecret sur ce qui me concerne.

LA MARQUISE.

Y a-t-il longtemps qu'il a l'honneur de vous connoître ?

MADEMOISELLE ADÉLAÏDE.

Depuis mon enfance, madame. Dans le couvent où j'ai paſſé ma vie, je n'ai connu que lui pour tuteur, pour parent & pour ami.

LA MARQUISE, *à la gouvernante.*

Comment ſe nomme mademoiſelle?

LA GOUVERNANTE.

Mademoiſelle Adélaïde.

LA MARQUISE.

Point d'autre nom?

LA GOUVERNANTE.

Non, madame.

LA MARQUISE.

Non!... Et vous me direz, mademoiſelle, que vous ignorez les idées de M. le marquis en vous amenant chez lui, & en vous dérobant à tous les yeux?

MADEMOISELLE ADÉLAÏDE, *d'un ton un peu ſec.*

Lorsqu'on reſpecte les perſonnes, on ne les preſſe pas de queſtions, madame; & je reſpectois trop M. le marquis, pour le preſſer de me dire ce qu'il a voulu me taire.

LA MARQUISE.

On ne peut pas avoir plus de diſcrétion.

MADEMOISELLE ADÉLAÏDE.

Et j'ai déjà eu l'honneur de vous dire, madame, que j'ignorois que j'étois chez vous.

LA MARQUISE.

Vous me le feriez oublier.

MADEMOISELLE ADÉLAÏDE, *ſe levant.*

Madame, je me retire.

LA MARQUISE, *levée, d'un ton radouci.*

Mademoiſelle, je déſire que M. le marquis ne retarde pas le plaiſir que j'aurois de vous connoître.

MADEMOISELLE ADÉLAÏDE.

Je le déſire auſſi.

LA MARQUISE.

Il a ſans doute eu des motifs que je ne crois injurieux, ni pour vous ni pour moi; mais convenez que ce myſtérieux ſilence a beſoin de tous les ſentiments que vous inſpirez, pour n'être pas mal interprété.

MADEMOISELLE ADÉLAÏDE.

J'en conviens, madame; & pour vous confirmer dans l'idée que je mérite que l'on prenne de moi, je vous dirai quelle eſt la mienne ſur la conduite de M. de Clainville à mon égard. Il y a quelques mois...

LA MARQUISE.

Aſſeyez-vous, je vous en prie.

MADEMOISELLE ADÉLAÏDE, *s'aſſeoit ainſi que la marquiſe et la gouvernante.*

Il y a quelques mois que M. de Clainville vint à mon couvent; il étoit accompagné d'un gentilhomme de ſes amis : il me le préſenta. Il me demanda, pour lui, la permiſſion de paroître à la grille ; je l'accordai. Il y vint... je l'ai vu... quelquefois... ſouvent même; & lundi paſſé, M. le marquis revint me voir; il me

dit de me diſpoſer à ſortir du couvent. Dans la converſation qu'il eut avec moi, il ſembla me prévenir ſur un changement d'état. Quelques jours après (c'étoit hier) il eſt revenu un peu tard; car la retraite étoit ſonnée. Il m'a fait ſortir, non ſans quelque chagrin; j'étois dans ce couvent dès l'enfance; & il m'a conduite ici. Voici, madame, toute mon hiſtoire; & s'il étoit poſſible que j'imaginaſſe quelque ſujet de craindre l'homme que je reſpecte le plus, ce ſeroit près de vous que je me réfugierois.

SCÈNE XII.

LES PRÉCÉDENTS, GOTTE.

GOTTE.

Il ſe nomme M. Détieulette.

MADEMOISELLE ADÉLAÏDE.

M. Détieulette.

LA GOUVERNANTE.

M. Détieulette !

LA MARQUISE.

Dans mon cabinet ?

GOTTE.

Non, il eſt là.

LA MARQUISE, *à Gotte.*

Faites-le entrer ici... dans un moment. (*A mademoiſelle Adélaïde.*) Mademoiſelle, je ne crois pas que M. de Clainville me prive longtemps du plaiſir de vous voir. Je ne lui dirai pas que j'ai pris la liberté de l'anticiper : je vous demanderai, mademoiſelle, de vouloir bien ne lui en rien dire.

MADEMOISELLE ADÉLAÏDE.

Madame, j'obſerverai le même ſilence.

LA MARQUISE, *à Gotte.*

Faites entrer Dubois. Ah!...

SCÈNE XIII.

LES PRÉCÉDENTS, DUBOIS.

LA MARQUISE.

Dubois, ayez pour mademoiſelle tous les égards, toutes les attentions dont vous êtes capable. Vous ne direz point à M. le marquis que mademoiſelle a bien voulu paſſer dans mon appartement, à moins qu'il ne vous le demande. Mademoiſelle, j'eſpère que...

MADEMOISELLE ADÉLAÏDE.

Madame... (*La marquiſe reconduit juſqu'à*

la deuxième porte. Gotte eſt reſtée; elle voit entrer M. Détieulette.)

GOTTE.

Il n'a pas mauvaiſe mine; elle peut le faire reſter à dîner.

SCÈNE XIV.

M. DÉTIEULETTE, LAFLEUR.

M. DÉTIEULETTE.

Tu demeures ici ?

LAFLEUR.

Chez le marquis de Clainville.

M. DÉTIEULETTE.

Chez le marquis de Clainvillle ? On m'a dit la comteſſe de Wordacle.

LAFLEUR.

Madame a ordonné de le dire.

M. DÉTIEULETTE.

Ordre de dire qu'elle ſe nommoit la comteſſe de Wordacle ?

LAFLEUR.

Oui, monſieur.

M. DÉTIEULETTE.

Qu'eſt-ce que cela veut dire ?

LAFLEUR.

Je n'en ſçais rien.

M. DÉTIEULETTE.

Et où eſt le marquis ?

LAFLEUR.

On le dit à la chaſſe.

M. DÉTIEULETTE.

N'eſt-il pas à Montfort ? Je comptois l'y trouver. Revient-il ce ſoir ?

LAFLEUR.

Oui, madame l'attend.

M. DÉTIEULETTE.

Mais avoir fait dire qu'elle ſe nommoit la comteſſe de Wordacle : je n'y conçois rien.

LAFLEUR.

Monſieur, avez-vous toujours Champagne à votre ſervice ?

M. DÉTIEULETTE.

Oui, je l'ai laiſſé derrière; ſon cheval n'a pu me ſuivre : mais voilà un ſingulier hazard; & tu ne ne ſçavois pas le motif ?...

LAFLEUR.

Non, monſieur; mais ne dites pas... Ah ! voilà madame.

SCÈNE XV.

LA MARQUISE, M. DÉTIEULETTE. GOTTE.

LA MARQUISE.

Quoi ! monſieur le baron, vous paſſez devant mon château ſans me faire l'honneur... Ah ! monſieur... Ah ! que j'ai de pardons à vous demander : je vous ai pris pour un des parents de mon mari, & je vous ai fait prier de vous arrêter ici un moment. Je comptois lui faire des reproches, & ce ſont des excuſes que je vous dois... Ah ! monſieur... ah ! que je fuis fâchée de la peine que je vous ai donnée !

M. DÉTIEULETTE.

Madame...

LA MARQUISE.

Que d'excuſes j'ai à vous faire !

M. DÉTIEULETTE.

Je rends grâce à votre mépriſe ; elle me procure l'honneur de saluer madame la comteſſe.

LA MARQUISE.

Ah ! monſieur, on ne peut être plus confuſe

que je le ſuis. Mais, Gotte, mais voyez comme monſieur reſſemble au baron.

GOTTE.

Oui, madame, à s'y méprendre.

LA MARQUISE.

Je ne reviens pas de mon étonnement : même taille, même air de tête...

SCÈNE XVI.

LES PRÉCÉDENTS,
UN MAITRE D'HOTEL.

LE MAITRE D HOTEL.

MADAME eſt ſervie.

LA MARQUISE.

Monſieur, reſtez ; peut-être n'avez-vous pas dîné. Monſieur, quoique je n'aie pas l'honneur de vous connoître...

M. DÉTIEULETTE.

Madame...

LA MARQUISE, *au maître d'hôtel.*

Monſieur reſte.

M. DÉTIEULETTE.

Je ne ſçais, madame la comteſſe, si je dois accepter l'honneur...

LA MARQUISE.

Vous devez, monſieur, me donner le temps d'effacer de votre eſprit l'opinion d'étourderie que vous devez, sans doute, m'accorder. (*M. Détieulette donne la main; ils paſſent dans la ſalle à manger.*)

SCÈNE XVII.

GOTTE, *ſeule.*

Ah! pour celui-là, on ne peut mieux jouer la comédie. Ah! les femmes ont un talent merveilleux. Elle l'a dit, elle ne dînera pas ſeule. Je ne reviens pas de ſa tranquillité.

SCÈNE XVIII.

GOTTE, LAFLEUR.

(*Gotte lève un couſſin de berger, tire de deſſous une manchette, qu'elle brode. Lafleur paroît; elle eſt prête à la cacher; & voyant que c'eſt Lafleur, elle se remet à broder. Lafleur a une ſerviette à la main, comme un domeſtique qui ſert à table.*)

LAFLEUR.

ENFIN on peut cauſer.

GOTTE.

Ah! te voilà! Je penſois à toi. Tu ne ſers pas à table?

LAFLEUR.

Eſt-ce qu'il faut être douze pour ſervir deux perſonnes?

GOTTE.

Et ſi madame te demande?

LAFLEUR.

Elle a Julien. Je ſuis cependant fâché de n'être pas reſté, j'aurois écouté. (*Il tire le fil de Gotte.*)

GOTTE.

Finis donc.

LAFLEUR.

C'eſt que je t'aime bien.

GOTTE.

Ah! tu m'aimes : je veux bien le croire. Mais il faut avouer que tu es bien ſingulier avec tes niaiſeries.

LAFLEUR.

Quoi donc !

GOTTE.

Madame, ſur votre reſpect. Madame révérence parler. Madame, j'ai eu l'honneur d'aller au bout du corridor. (*Pendant ce couplet Laſleur rit.*)

LAFLEUR.

Ha, ha !

GOTTE.

Hé! de quoi ris-tu ?

LAFLEUR.

Comment ! tu es la dupe de cela, toi ?

GOTTE.

Quoi ! la dupe ?

LAFLEUR.

Oui, quand je parle comme cela à madame.

GOTTE.

Sans doute.

LAFLEUR.

Et que je fais le nigaud.

GOTTE.

Comment ?

LAFLEUR.

Je le fais exprès !

GOTTE.

Tu le fais exprès ?

LAFLEUR.

Tu ne ſçais donc pas comme les maîtres ſont aiſes quand nous leur donnons occaſion de dire : Ah ! que ces gens-là ſont bêtes ! Ah, quelle ineptie ! Ah ! quelle ſotte eſpèce ! Ils devroient bien manger de l'herbe, & mille autres propos. C'eſt comme s'ils ſe diſoient à eux-mêmes : Ah ! que j'ai d'eſprit ! Ah ! quelle pénétration ! Ah, comme je ſuis bien au-deſſus de tout ça ! Hé ! pourquoi leur épargner ce plaiſir-là ? Moi, je le leur donne toujours, & tant qu'ils veulent ; & je m'en trouve bien. Qu'eſt-ce que cela coûte ?

GOTTE.

Je ne te croyois ni ſi fin, ni ſi adroit.

LAFLEUR.

J'ai déjà fait cinq conditions ; j'ai été renvoyé de chez trois pour avoir fait l'entendu, pour leur avoir prouvé que j'avois plus de bon ſens qu'eux. Depuis ce temps-là j'ai fait tout le contraire, & cela me réuſſit ; car j'ai déjà devant moi une aſſez bonne petite ſomme,

que je veux mettre aux pieds de la charmante brodeuſe, qui veut bien... (*Il veut l'embraſſer.*)

GOTTE.

Mais finis donc; tu m'impatientes.

LAFLEUR.

Tiens, Gotte, j'ai lu dans un livre relié, que pour faire fortune, il ſuffit de n'avoir ni honneur ni humeur.

GOTTE.

A l'humeur près, ta fortune eſt faite.

LAFLEUR.

Ah ! je ferai fortune.

GOTTE.

Mais, tu as lu ; eſt-ce que tu ſais lire ?

LAFLEUR.

Oui ; quand je ſuis entré ici, j'ai dit que je ne ſçavois ni lire ni écrire. Cela fait bien, on ſe méfie moins de nous ; & pourvu qu'on rempliſſe ſon devoir, qu'on faſſe bien ſes commiſſions, avec cela l'air un peu ſtupide, attaché, ſecret, voilà tout. Ah ! je ferai fortune. Mais avant, ô ma charmante petite Gotte...

GOTTE.

Mais, finis donc, finis donc, finis donc : tu m'as fait caſſer mon fil. Tiens, tes manchettes ſeront faites quand elles voudront. (*Elle les jette par terre, Lafleur les ramaſſe.*)

LAFLEUR.

Vous reſpectez joliment mes manchettes. Ah! c'eſt bien brodé. Mais les as-tu commencées pour moi ?

GOTTE.

Donne, donne. Tu as donc peur de faire voir à madame que tu as de l'eſprit ?

LAFLEUR.

Oui, vraiment.

GOTTE.

Vraiment, mais ne t'y fies pas. Madame voit tout ce qu'on croit lui cacher. Il y a ſept ans que je ſuis à ſon ſervice, je l'ai bien obſervée : c'eſt un ange pour la conduite, c'eſt un démon pour la fineſſe. Cette fineſſe-là l'entraîne ſouvent plus loin qu'elle ne le veut, & la jette dans des étourderies; étourderies pour toute autre, témoin celle-ci; mais je ne ſçais pas comme elle fait. Ce qui me déſoleroit moi, finit toujours par lui faire honneur. Je ne ſuis pas ſotte; hé bien! elle me devine une heure avant que je parle. Pour M. le marquis, qui ſe croit le plus ſçavant, le plus fin, le plus habile, le premier des hommes, il n'eſt que l'humble ſerviteur des volontés de madame; & il jureroit ſes grands dieux qu'elle ne penſe, n'agit, & ne parle que d'après lui. Ainſi, mon pauvre Lafleur, mets-toi à ton aiſe, ne te gêne

pas, déploie tous les tréſors de ton bel eſprit; & près de madame tu ne ſeras jamais qu'un ſot, entends-tu.

LAFLEUR.

Et avec cet eſprit-là elle n'a jamais eu la moindre petite affaire de cœur ? là quelque...

GOTTE.

Jamais.

LAFLEUR.

Jamais. On dit cependant monſieur jaloux.

GOTTE.

Ah ! comme cela par saillie. C'est elle bien plutôt qui ſeroit jalouſe; pour lui, il a tort, car c'eſt preſque la ſeule femme de laquelle je jurerois, & de moi, s'entend.

LAFLEUR.

Ah ! ſûrement. Mais cela doit te faire une aſſez mauvaiſe condition.

GOTTE.

Ah ! madame est fort généreuſe.

LAFLEUR.

Imagine donc ce qu'elle ſeroit, s'il y avoit quelque amourette en campagne. Avec les maîtres qui vivent bien enſemble, il n'y a ni plaiſir, ni profit. Ah ! que je voudrois être à la place de Dubois.

GOTTE.

Pourquoi ?

LAFLEUR.

Pourquoi ? Et cette jolie perſonne enfermée chez monſieur, n'eſt-ce rien ? Je parie que c'eſt la plus charmante petite intrigue. Monſieur va l'envoyer à Paris ; il lui louera un appartement, il la mettra dans ſes meubles, le valet de chambre fera les emplettes ; c'eſt tout gain. Madame ſe doutera de la choſe, ou quelque bonne amie viendra en poſte de Paris pour lui en parler, ſans le faire exprès. Ah ! Gotte, ſi tu as de l'eſprit, ta fortune eſt faite. Tu feras de bons rapports, vrais ou faux ; tu attiſeras le feu ; madame ſe piquera, prendra de l'humeur, & ſe vengera. Croirois-tu que je ne l'ai dit à madame que pour la mettre dans le goût de ſe venger ?

GOTTE.

Tu es un dangereux coquin.

LAFLEUR.

Bon ! qu'eſt-ce que cela fait ? Il y a ſept ans dis-tu, que tu es à ſon ſervice. Il faut qu'un domeſtique ſoit bien ſot, lorſqu'au bout de ſept ans il ne gouverne pas ſon maître.

GOTTE.

Il ne faudroit pas s'y jouer avec madame ; elle me jetteroit là comme une épingle.

LAFLEUR.

Voici, par exemple, pour elle une belle occaſion. M. Détieulette eſt aimable.

GOTTE.

Monſieur ?...

LAFLEUR.

M. Détieulette; cet officier.

GOTTE.

Eſt-ce que tu le connois ?

LAFLEUR.

Oui; il m'a reconnu d'abord. Je l'ai beaucoup vu chez mon ancien maître : il étoit étonné de me voir chez le marquis de Clainville.

GOTTE.

Eſt-ce que tu lui as dit chez qui tu étois !

LAFLEUR.

Oui.

GOTTE.

Chez M. de Clainville ?

LAFLEUR.

Oui, à madame de Clainville.

GOTTE.

A madame de Clainville ? Ah ! la bonne choſe ! C'eſt bien fait, avec ſes détours, j'en ſuis bien aiſe : ſa fineſſe a ce qu'elle mérite.

LAFLEUR.

Pourquoi donc ?

GOTTE.

Je ne m'étonne plus s'il se tuoit de l'appeler madame la comteſſe. C'eſt que ſous le nom

de la comteſſe de Wordacle... Quoi ! on a déjà dîné !

LAFLEUR.

Comme le temps paſſe vite !

GOTTE, *cache les manchettes.*

Ciel, voilà madame !

SCÈNE XIX.

LA MARQUISE, M. DÉTIEULETTE, GOTTE, LAFLEUR.

LA MARQUISE *lance un regard ſévère ſur Lafleur et ſur Gotte.*

OUI, monſieur, notre ſexe trouvera toujours aiſément le moyen de gouverner le vôtre. L'autorité que nous prenons marche par une route ſi fleurie, la pente eſt ſi inſenſible, notre conſtance dans le même projet a l'air ſi ſimple & ſi naturel, notre patience a ſi peu d'humeur, que l'empire eſt pris avant que vous vous en doutiez.

M. DÉTIEULETTE.

Que je m'en doutaſſe ou non, j'aimerois, madame, à vous le céder.

LA MARQUISE.

Je reçois cela comme un compliment; mais faites une réflexion. Dès l'enfance on nous ferme la bouche, on nous impoſe ſilence juſqu'à notre établiſſement; cela tourne au profit de nos yeux et de nos oreilles. Notre coup d'œil en devient plus fin, notre attention plus ſoutenue, nos réflexions plus délicates; & la modeſtie avec laquelle nous nous énonçons donne preſque toujours aux hommes une confiance dont nous profiterions aiſément ſi nous nous abaiſſions juſqu'à les tromper.

M. DÉTIEULETTE.

Ah! madame, que n'ai-je ici pour ſecond le colonel d'un régiment dans lequel j'ai ſervi, le marquis de Clainville!

LA MARQUISE.

Le marquis de Clainville! vous connoiſſez le marquis de Clainville.

M. DÉTIEULETTE.

Oui, madame. (*Ici Gotte écoute avec attention.*)

LA MARQUISE.

Ne vous trompez-vous pas?

M. DÉTIEULETTE.

Non, madame. C'eſt un homme qui doit avoir à préſent... oui, il doit avoir à préſent cinquante à cinquante-deux ans, de moyenne

taille, fort bien prife; beau joueur, bon chaſſeur, grand parieur, ſçavant, ſe piquant de l'être, même dans les détails; connoiſſant tous les arts, tous les talents, toutes les ſciences, depuis la peinture juſqu'à la ſerrurerie, depuis l'aſtrologie juſqu'à la médecine; d'ailleurs, excellent officier, d'un eſprit droit, & d'un commerce ſûr. (*Ici Gotte ſourit.*)

LA MARQUISE.

La ſerrurerie ! ah ! vous le connoiſſez.

M. DÉTIEULETTE.

Je ne ſçais pas s'il a des terres dans cette province.

LA MARQUISE.

Et M. de Clainville vous disoit...

M. DÉTIEULETTE.

Vous le connoiſſez auſſi, madame ?

LA MARQUISE.

Beaucoup; & il vous diſoit...

M. DÉTIEULETTE.

On m'avoit dit qu'il étoit veuf, & qu'il alloit ſe remarier.

LA MARQUISE.

Non, monſieur, il n'eſt pas veuf.

M. DÉTIEULETTE.

On le plaignoit beaucoup de ce que ſa femme...

LA MARQUISE.

Sa femme...

M. DÉTIEULETTE.

Avoit la tête un peu...

LA MARQUISE.

Un peu ?

M. DÉTIEULETTE.

Oui, qu'elle avoit une maladie... d'eſprit... des abſences... jusqu'à ne pas ſe reſſouvenir des choſes les plus simples, jusqu'à oublier son nom.

LA MARQUISE.

Pure calomnie ! (*Gotte, pendant ces couplets, rit, & enfin éclate. La marquiſe ſe retourne, & dit à Gotte :*) Qu'eſt-ce que c'est donc ?

GOTTE.

Madame, j'ai un mal de dents affreux.

LA MARQUISE.

Allez plus loin, nous n'avons pas beſoin de vos gémiſſements. (*A M. Détieulette.*) Enfin, que vous diſoit M. de Clainville sur le chapitre des femmes ?

M. DÉTIEULETTE.

Ce qu'il diſoit étoit fort ſimple, & avoit l'air aſſez réfléchi. Les femmes, disoit M. de Clainville : vous m'y forcez, madame; je n'oſerois jamais...

LA MARQUISE.

Dites, monſieur.

M. DÉTIEULETTE.

Les femmes, difoit-il, n'ont d'empire que fur les âmes foibles ; leur prudence n'eft que de la fineffe, leur raifon n'eft fouvent que du raifonnement ; habiles à faifir la fuperficie, le jugement en elles eft fans profondeur : auffi n'ont-elles que le fang-froid de l'inftant, la préfence d'efprit de la minute, & cet efprit eft fouvent peu de chofe ; il éblouit fous le coloris des grâces, il paffe avec elles, il s'évapore avec leur jeuneffe, il fe diffipe avec leur beauté. Elles aiment mieux... Madame, c'eft M. de Clainville, qui parle, ce n'eft pas moi ; je fuis fi loin de penfer...

LA MARQUISE.

Continuez, monfieur. Elles aiment mieux...

M. DÉTIEULETTE.

Elles aiment mieux réuffir par l'intrigue que par la droiture & la fimplicité ; fecrètes fur un feul article, myftérieufes sur quelques autres, diffimulées fur tous. Elles ne font prefque jamais agitées que de deux paffions, qui même n'en font qu'une, l'amour d'un fexe, & la haine de l'autre. Défendez-vous, ajoutoit-il... Madame, je...

LA MARQUISE.

Achevez, monfieur, achevez.

M. DÉTIEULETTE.

Défendez-vous, ajoutoit-il, de leur premier

coup d'œil; ne croyez jamais leur première phrafe, et elles ne pourront vous tromper. Je ne l'ai jamais été par elles dans la moindre petite affaire, & ne le ferai jamais.

LA MARQUISE.

Et M. de Clainville vous difoit cela ?

M. DÉTIEULETTE.

A moi, madame, & à tous les officiers qu avoient l'honneur de manger chez lui. Là-deffus il entroit dans des détails...

LA MARQUISE.

Je n'en fuis pas fort curieufe. Et fans doute meffieurs, que vous applaudiffiez; car lorfqu'un de vous s'amuse fur notre chapitre...

M. DÉTIEULETTE.

Je me taifois, madame; mais fi j'avois eu le bonheur de vous connoître, quel avantage n'aurois-je pas eu fur lui, pour lui prouver que la force de la raifon, la folidité du jugement.....

LA MARQUISE, *un peu piquée.*

Monfieur, je ne m'aperçois pas que j'abufe de la complaifance que vous avez eue de vous arrêter ici. Vous m'avez dit qu'il vous restoit encore dix lieues à faire; et la nuit...

SCÈNE XX.

LA MARQUISE, M. DÉTIEULETTE, GOTTE.

GOTTE.

MADAME, voici M. le marquis... non, M. le comte, qui revient de la chaſſe.

LA MARQUISE *joue l'embarras.*

Quoi ! déjà ?... O ciel ! Monſieur... je ne ſçais... je ſuis...

M. DÉTIEULETTE.

Madame, quelque choſe paroît altérer votre tranquillité. Serois-je la cauſe...

LA MARQUISE.

J'héſite ſur ce que j'ai à vous propoſer. Mon mari n'eſt pas jaloux, non, il ne l'eſt pas, et il n'a pas ſujet de l'être; mais il eſt ſi délicat ſur de certaines choſes, & la manière dont je vous ai retenu...

M. DÉTIEULETTE.

Hé bien, madame ?

LA MARQUISE.

Il va, ſans doute, venir me dire des nouvelles de ſa chaſſe, & il ne reſtera pas longtemps.

M. DÉTIEULETTE.

Madame, que faut-il faire ?

LA MARQUISE.

Si vous vouliez paſſer un inſtant dans ce cabinet ?

M. DÉTIEULETTE.

Avec plaiſir.

LA MARQUISE.

Vous n'y ſerez pas longtemps. Sitôt qu'il ſera ſorti de mon appartement, vous ſerez libre. Vous n'aurez pas le temps de vous ennuyer; vous pourrez de là entendre notre converſation. Je ſerai même charmée que vous nous écoutiez.

SCÈNE XXI.

LA MARQUISE, GOTTE.

LA MARQUISE.

AH! monſieur de Clainville, nous ne prenons d'empire que ſur les âmes foibles. Je ſuis piquée au vif... oui... oui... il peut avoir tenu de ces diſcours-là... Je le reconnois. Lui... lui, qui par l'idée qu'il a de ſon propre mérite, auroit été l'homme le plus aiſé... Ah !

que je ferois charmée si je pouvois me venger... m'en venger, là, à l'instant; & prouver... Mais comment pourrois-je m'y prendre?... Si je lui faisois raconter à lui-même, ou plutôt en lui faisant croire... non... il faut que cela intéresse particulièrement mon officier... je veux qu'il en soit en quelque sorte... Si, par quelque gageure (*ici, elle fixe la porte & la clef en rêvant.*) M. de Clainville... Ah! (*Elle dit cela en souriant à l'idée qu'elle a trouvée.*) Non, non... Il seroit pourtant plaisant... Mais que risqué-je... (*Elle se lève, tire la clef du cabinet avec mystère.*) Il seroit bien singulier que cela réussît. (*Elle rit de son idée, en mettant la clef dans sa poche; elle s'assied.*) Gotte, donnez-moi mon sac à ouvrage.

GOTTE.

Le voilà.

LA MARQUISE, *rêveuse.*

Donnez-moi mon sac à ouvrage.

GOTTE.

Hé! le voilà, madame.

LA MARQUISE.

Ah!

SCÈNE XXII.

LE MARQUIS, LA MARQUISE, GOTTE.

LA MARQUISE, *ſur ſa chaiſe longue, & faiſant des nœuds.*

Hé bien, monſieur, avez-vous été bien mouillé ?

LE MARQUIS.

J'aime la pluie. Et vous, madame, avez-vous eu beaucoup de monde ?

LA MARQUISE.

Qui que ce ſoit. Votre chaſſe a ſans doute été heureuſe ?

LE MARQUIS.

Ah ! madame, des tours perfides. Nous débuſquions des bois de Salveux : voilà nos chiens en défaut. Je ſoupçonne une traverſée ; enfin, nous ramenons. Je crie à Brevaut que nous en revoyons ; il me ſoutient le contraire. Mais je lui dis : Vois donc la ſole pleine, les côtés gros, les pinces rondes, & le talon large ; il me ſoutient que c'eſt une biche brehaigne : cerf dix cors s'il en fût.

LA MARQUISE.

Je ſuis toujours étonnée, monſieur, de la

prodigieuſe quantité de mots, de termes que ſeulement la chaſſe ſçait employer. Les femmes croient ſçavoir la langue françoiſe; & nous ſommes bien ignorantes. Que de termes d'art, de ſciences, de talents, & de ces arts que vous appelez...

LE MARQUIS.

Mécaniques.

LA MARQUISE.

Mécaniques ! eh bien ! voilà encore un terme.

LE MARQUIS.

Madame, un homme un peu inſtruit les ſçait tous, à peu de choſe près.

LA MARQUISE.

Quoi ! de ces arts mécaniques ?

LE MARQUIS.

Oui, madame. Je ne me citerai pas pour exemple : je me ſuis donné une éducation ſi ſingulière ! & ſans avoir un empire à réformer, Pierre-le-Grand n'eſt pas entré plus que moi dans de plus petits détails. Il y a peu, je ne dis pas de choſes ſervant aux arts, aux ſciences, aux talents; mais même aux métiers, dont je n'euſſe dit les noms; j'aurois jouté contre un dictionnaire. (*Pendant ce commencement de ſcène, M. de Clainville peut défaire ſes gants, & les donner, ainſi que ſon couteau de chaſſe, à un domeſtique.*)

LA MARQUISE.

Je ne jouterois donc pas contre vous ; car, moi, à l'inſtant, je regardois cette porte, & je me diſois : chaque petit morceau de fer qui ſert à la conſtruire, a certainement son nom; &, hors la ſerrure, je n'aurois pas dit le nom d'un ſeul.

LE MARQUIS.

Hé bien ! moi, madame, je les dirois tous.

LA MARQUISE.

Tous ? cela ne ſe peut pas.

LE MARQUIS.

Je le parierois.

LA MARQUISE.

Ah ! cela eſt bientôt dit.

LE MARQUIS.

Je le parie, madame, je le parie.

LA MARQUISE.

Vous le pariez ?

GOTTE, *à part.*

Notre priſonnier a bien affaire de tout cela.

LE MARQUIS.

Oui, madame, je le parie.

LA MARQUISE.

Soit; auſſi bien depuis quelques jours ai-je beſoin de vingt louis.

LE MARQUIS.

Que ne vous adreſſiez-vous à vos amis ?

LA MARQUISE.

Non, monſieur, je ne veux pas vous devoir un ſi foible ſervice; je vous réſerve pour de plus grandes occaſions, & j'aime mieux vous les gagner.

LE MARQUIS.

Vingt louis ?

LA MARQUISE.

Vingt louis.

GOTTE, *à part.*

Cela m'impatiente pour lui. Demandez-moi à quel propos cette gageure.

LE MARQUIS.

Soit, je le veux bien.

LA MARQUISE.

Et vous me direz le nom de tous les morceaux de fer qui entrent dans la compoſition d'une porte, d'une porte de chambre, de celle-ci ?

LE MARQUIS.

Oui, madame.

LA MARQUISE.

Mais il faut écrire à meſure que vous les nommerez; car je ne me reſſouviendrai jamais...

LE MARQUIS.

Sans doute, écrivons, Dubois... (*A Gotte.*) Mademoiſelle, je vous prie de faire venir Dubois. (*A la marquise.*) Toutes les fois, madame, que je trouverai une occaſion de vous prouver que les hommes ont l'avantage de la ſcience, de l'érudition & d'une ſorte de profondeur de jugement... Il eſt vrai, madame, que ce talent divin, accordé par la nature, ce charme, cet aſcendant avec lequel un ſeul de vos regards...

LA MARQUISE.

Ah! monſieur! ſongez que je ſuis votre femme, & un compliment n'eſt rien quand il eſt déplacé. Revenons à notre gageure, vous voudriez, je crois, me la faire oublier.

LE MARQUIS.

Non, je vous aſſure.

SCÈNE XXIII.

LE MARQUIS, LA MARQUISE, DUBOIS, GOTTE.

LA MARQUISE.

Voici Dubois; nous n'avons pas de temps à perdre pour prouver ce que j'ai avancé, & nous avons encore dix lieues à faire aujourd'hui.

LE MARQUIS.

Que dites-vous, madame, aujourd'hui ?

LA MARQUISE.

Je vous expliquerai cela; notre gageure, notre gageure.

LE MARQUIS.

Dubois, prends une plume, & de l'encre, mets-toi à cette table, & écris ce que je vais te dicter.

LA MARQUISE.

Dubois, mettez en tête : Vous donnerez vingt louis au porteur du préſent, dont je vous tiendrai compte.

LE MARQUIS.

Ils ne ſont pas gagnés, madame.

LA MARQUISE.

Voyons, voyons : commencez.

LE MARQUIS.

Madame, ces détails-là vont vous paraître bien bas, bien finguliers, bien ignobles.

LA MARQUISE.

Dites bien brillants; je les trouverai d'or fi j'en obtiens ce que je défire. Je fuis cependant fi bonne que je veux vous aider à me faire perdre; vous n'oublierez fans doute pas la ferrure, & les petits clous qui l'attachent.

LE MARQUIS.

Ce ne font pas des clous; on appelle cela des vis, ferrées par des écrous : mettez la ferrure, les vis, les écrous...

DUBOIS, *écrivant.*

Écrous.

LE MARQUIS.

L'entrée, la pomme, la rofette, les fiches...

LA MARQUISE.

Ah ! quelle vivacité, monfieur. Ah ! vous m'effrayez.

DUBOIS.

Les fiches...

LE MARQUIS.

Attendez, madame, tout n'eft pas dit.

LA MARQUISE.

Ah ! j'ai perdu, monfieur, j'ai perdu.

LE MARQUIS.

Madame, un inſtant. Fiches à vaſe, fiches de brisure, tiges, équerre, verrous, gâches...

LA MARQUISE.

Ah ! monſieur, monſieur, c'eſt fait de mes vingt louis.

LE MARQUIS.

Je n'héſite pas, madame, je n'héſite pas, vous le voyez : un inſtant, un inſtant.

DUBOIS.

Gâches...

LA MARQUISE.

Mais voyez comme en deux mots, monſieur !

LE MARQUIS.

Madame...

LA MARQUISE.

Voulez-vous dix louis de la gageure.

LE MARQUIS.

Non, non, madame. Équerre, verrous gâches.

DUBOIS.

C'eſt mis.

LA MARQUISE.

Dix louis, monſieur, dix louis.

LE MARQUIS.

Non, non, madame. Ah, vous voulez parier !

LA MARQUISE.

En voulez-vous quinze louis ?

LE MARQUIS.

Je ne ferois pas grâce d'une obole. J'ai perdu trois paris la ſemaine paſſée; il eſt juſte que j'aie mon tour.

LA MARQUISE.

Je baiſſe pavillon. Je ne demande pas ſi vous avez oublié quelque terme.

LE MARQUIS.

Je ne le crois pas. Équerre... gâches, verrous, ferrure.

LA MARQUISE.

Si c'étoit de ces grandes portes, vous auriez eu plus de peine.

LE MARQUIS.

Je les aurois dit de même. Gâches, verrous.

LA MARQUISE.

Hé bien, monſieur, avez-vous tout dit?

LE MARQUIS.

Oui... oui, madame, à ce que je crois, équerre, ferrure.

LA MARQUISE.

Monſieur, ce qui me jette dans la plus grande ſurpriſe, c'eſt la promptitude, la préciſion du coup d'œil avec laquelle vous faiſiſſez...

LE MARQUIS.

Cela vous étonne, madame.

LA MARQUISE.

Cela ne devroit pas me ſurprendre. Enfin, il ne reſte plus rien...

LE MARQUIS.

Que de me payer, madame.

LA MARQUISE.

De vous payer ? Ah, monſieur ! vous êtes un créancier terrible. Si vous avez perdu, je ſerai plus honnête & je vous ferai plus de crédit.

LE MARQUIS.

Je n'en demande point.

LA MARQUISE.

Dubois, fermez ce papier & cachetez-le; voici mon étui.

LE MARQUIS.

Pourquoi donc, madame ? cela eſt inutile.

LA MARQUISE.

Vous me pardonnerez. J'ai l'attention ſi pareſſeuſe; les femmes n'ont que la préſence d'eſprit de la minute, & elle eſt paſſée cette minute.

LE MARQUIS.

Vous croyez rire; mais ce que vous dites là, je l'ai dit cent fois.

LA MARQUISE.

Oh ! je vous crois. J'eſpère, moi, de mon côté, que vous voudrez bien m'accorder une heure pour réfléchir, & examiner ſi vous n'avez rien oublié.

LE MARQUIS.

Deux jours, si vous l'exigez.

LA MARQUISE.

Non, je ne veux pas plus de temps qu'il ne m'en faut pour vous raconter l'hiſtoire de ma journée ; & la voici : je me ſuis ennuyée, mais très ennuyée; je me ſuis miſe ſur le balcon, la pluie m'en a chaſſée, j'ai voulu lire, j'ai voulu broder, faire de la muſique, l'ennui jetoit un voile ſi noir ſur toutes mes idées, que je me ſuis remiſe à regarder ſur le grand chemin. J'ai vu paſſer un cavalier, qui preſſoit fort ſa monture; il m'a ſaluée : il m'a pris fantaiſie de ne pas dîner ſeule. Je lui ai envoyé dire que madame la comteſſe de Wordacle le prioit d'entrer chez elle.

LE MARQUIS.

Pourquoi la comteſſe de Wordacle ?

LA MARQUISE.

Une idée : Je ne voulois pas qu'il ſçût que je ſuis femme de M. de Clainville (*en élevant la voix*), de M. de Clainville, qui a des terres dans cette province.

LE MARQUIS.

Pourquoi ?...

LA MARQUISE.

Je vous le dirai : il a accepté ma propoſition. J'ai vu un cavalier qui ſe préſente très bien; il eſt de ces hommes dont la phyſiono-

mie honnête et tranquille inſpire la confiance. Il m'a fait le compliment le plus flatteur; il n'a laiſſé échappé aucune occaſion de me prouver que je lui avois plu, il a même oſé me le dire; & ſoit que naturellement il ſoit hardi avec les femmes, ou peut-être, malgré moi, a-t-il vu dans mes yeux tout le plaiſir que ſa préſence me faiſoit... Enfin, que vous dirai-je? excuſez ma ſincérité, mais je connois l'empire que j'ai ſur votre âme, dans l'inſtant le plus décidé d'une converſation aſſez vive vous êtes arrivé, & je n'ai eu que le temps de le faire paſſer dans ce cabinet, d'où il m'entend, ſi le récit que je vous fais lui laiſſe aſſez d'attention pour nous écouter. Alors vous êtes entré; je vous ai propoſé ce pari aſſez indiſcrètement; je ne ſuppoſois pas que vous l'accepteriez, & j'ai eu tort, fatigué comme vous devez l'être, de vous avoir arrêté... (*Le marquis par degrés prend un air ſérieux, froid et ſec.*)

LE MARQUIS.

Madame...

LA MARQUISE.

Mais... monſieur... je m'aperçois... Le cerf que vous avez couru vous a-t-il mené loin?

LE MARQUIS.

Non, madame.

LA MARQUISE.

Vous me paroiſſez avoir quelque chagrin.

LE MARQUIS.

Non, madame, je n'en ai point. Mais ce monſieur doit s'ennuyer dans ce cabinet.

GOTTE, *à part.*

Ah. ciel.

LA MARQUISE.

N'en parlons plus, je vois que cela vous a fait quelque peine, & j'en ſuis mortifiée. Je... je... je ſouhaiterois être ſeule. (*Dubois & Gotte ſe retirent d'un air embarraſſé dans le fond du théâtre. Gotte a l'air plus effrayé.*)

LE MARQUIS.

Je le crois.

LA MARQUISE.

Je déſirerois...

LE MARQUIS.

Et moi je déſire entrer dans ce cabinet, & voir l'homme qui a eu la témérité...

GOTTE.

Ah ! quelle imprudence !

LA MARQUISE, *jouant l'embarras.*

Permettez-moi, monſieur, de vous propoſer un accommodement...

LE MARQUIS.

Un accommodement, madame ? Je ne vois pas quel accommodement...

LA MARQUISE.

Si j'ai perdu le pari, donnez m'en la revanche.

LE MARQUIS.

Madame, il n'eſt pas queſtion de plaiſanter.

LA MARQUISE.

Je ne plaiſante point : je vous demande ma revanche.

LE MARQUIS.

Et moi, madame, je vous demande la clef de ce cabinet, & je vous prie de me la donner.

LA MARQUISE.

La clef, monſieur?

LE MARQUIS.

Oui, la clef, la clef!

LA MARQUISE.

Et ſi je ne l'ai pas ?

LE MARQUIS.

Il eſt un moyen d'entrer, c'eſt de jeter la porte en dedans.

LA MARQUISE.

Monſieur, point de violence : ce que vous projetez vous ſera aussi facile, lorſque vous m'aurez accordé un moment d'audience.

LE MARQUIS.

Je vous écoute, madame.

LA MARQUISE.

Aſſeyez-vous, monſieur.

LE MARQUIS.

Non, madame.

LA MARQUISE.

Avant de vous emporter à des extrémités,

qui ſont indignes de vous & de moi, je vous prie de me faire payer les vingt louis du pari, parce que vous avez perdu.

LE MARQUIS.

Ah! morbleu! madame, c'en eſt trop!

LA MARQUISE.

Arrêtez, monſieur; dans ce pari vous avez oublié de parler d'une clef, d'une clef, d'une clef; vous ne doutez pas qu'elle ne ſoit en fer. Vous l'avez bien nommée depuis avec une fureur & un emportement que je n'attendois pas; mais il n'eſt plus temps. J'ai voulu faire un badinage de ceci, & vous faire demander à vous-même le morceau de fer que vous aviez oublié; mais je vois, & trop tard, que je ne devois pas m'expoſer à la ſingularité de vos procédés. Liſez, monſieur. (*Elle prend le papier, rompt le cachet, & le lui donne tout ouvert. Il le prend avec dépit, & lit d'un air indécis, diſtrait & confus.*) Quant à cette clef que vous demandez, tenez, monſieur, la voici cette clef; ouvrez ce cabinet, ouvrez-le vous-même, regardez partout, juſtifiez vos ſoupçons, & accordez-moi aſſez d'eſprit pour penſer que, lorsque j'ai la prudence d'y faire cacher quelqu'un, je ne dois pas avoir la ſottise de vous le dire.

LE MARQUIS, *confus.*

Ah! madame!

LA MARQUISE.

Quoi ! vous héſitez, monſieur ! que n'entrez-vous dans ce cabinet; je vais l'ouvrir moi-même.

LE MARQUIS.

Ah ! madame, madame ! c'eſt battre un homme à terre.

LA MARQUISE.

Non, non : ce que je vous ai dit eſt, ſans doute vrai.

LE MARQUIS.

Ah ! madame, que je ſuis coupable.

LA MARQUISE.

Hé ! non, monſieur, vous ne l'êtes point.

LE MARQUIS.

Madame, je tombe à vos genoux.

LA MARQUISE.

Relevez-vous, monſieur.

LE MARQUIS.

Me pardonnez-vous ?

LA MARQUISE.

Oui, monſieur.

LE MARQUIS.

Vous ne le dites pas du profond du cœur.

LA MARQUISE.

Je vous aſſure que je n'y ai nulle peine.

LE MARQUIS.

Que de bonté !

LA MARQUISE.

Ce n'eſt point par bonté, c'eſt par raiſon.

LE MARQUIS.

Ah! madame! qui s'en ſeroit méfié. (*En regardant le papier.*) Oui... oui. O ciel! avec quelle adreſſe, avec quelle fineſſe j'ai été conduit à demander cette clef, cette maudite clef. (*Il lit.*) Oui; oui, voilà bien la ſerrure, les vis, les écrous. Diable de clef! maudite clef! Mais Dubois, ne l'ai-je pas dit?

DUBOIS.

Non, monſieur; j'ai penſé vous le dire.

LE MARQUIS.

Madame, madame, j'en ſuis charmé, j'en ſuis enchanté; cela m'apprendra à n'avoir plus de vivacité avec vous; voici la dernière de ma vie. Je vais vous envoyer vos vingt louis, & je les paye du meilleur de mon cœur. Vous me pardonnerez, madame?

LA MARQUISE.

Oui, monſieur, oui, monſieur.

LE MARQUIS, *revenant ſur ſes pas.*

Mais admirez combien j'étois ſimple, avec l'eſprit que je vous connois, d'aller penſer... d'aller croire... Ah! je ſuis... je ſuis... je vais, madame, je vais faire acquitter ma dette.

LA MARQUISE *le conduit des yeux & met la clef à la porte du cabinet.*

Gotte, voyez ſi monſieur ne revient pas.

SCÈNE XXIV.

LA MARQUISE, M. DÉTIEULETTE'GOTTE.

LA MARQUISE *ouvre le cabinet.*

SORTEZ, sortez. Hé bien ! monſieur, sortez.

M. DÉTIEULETTE.

Madame, je ſuis étonné, je ſuis confondu de tout ce que je viens d'entendre.

LA MARQUISE.

Hé bien ! monſieur, avez-vous beſoin d'autre preuve pour être convaincu de l'avantage que toute femme peut avoir ſur ſon mari ? & ſi j'étois plus jolie & plus ſpirituelle...

M. DÉTIEULETTE.

Cela ne ſe peut pas.

LA MARQUISE.

Encore, monſieur, ne me ſuis-je ſervie que de nos moindres reſſources. Que ſeroit-ce ſi j'avois fait jouer tous les mouvements du dépit, les accents étouffés d'une douleur profonde; ſi j'avois employé les reproches, les larmes, le déſeſpoir d'une femme qui ſe dit outragée? Vous ne vous doutez pas, vous n'a-

vez pas d'idée de l'empire d'une femme qui a ſçu mettre une ſeule fois ſon mari dans ſon tort. Je ne ſuis pas moins honteuſe du perſonnage que j'ai fait : je n'y penſerai jamais ſans rougir. Ma petite idée de vengeance m'a conduite plus loin que je ne voulois. Je ſuis convaincue que le déſir de montrer de l'eſprit ne nous mène qu'à dire ou à faire des ſottiſes.

M. DÉTIEULETTE.

Quel nom donnez-vous à une plaiſanterie

LA MARQUISE.

Ah ! monſieur, en préſence d'un étranger, que j'ai cependant tout ſujet de croire un galant homme.

M. DÉTIEULETTE.

Et le plus humble de vos ſerviteurs.

LA MARQUISE.

J'ai jeté une ſorte de ridicule ſur mon mari, ſur M. de Clainville; car vous ſçavez ma petite fineſſe à votre égard.

M. DÉTIEULETTE.

Je le ſçavois avant.

LA MARQUISE.

Quoi ! monſieur, vous ſçaviez...

M. DÉTIEULETTE.

Que j'avois l'honneur d'être chez madame de Clainville : un de vos domeſtiques me l'avoit dit.

LA MARQUISE.

Comment ! monſieur, j'étois votre dupe ?

M. DÉTIEULETTE.

Non, madame; mais je n'étois pas la vôtre.

LA MARQUISE.

Ah ! comme cela me confond ! Et cette femme qui a des abſences, qui oublie ſon nom ? Quoi ! monſieur, vous me perſifliez !

M. DÉTIEULETTE.

Madame, je vous en demande pardon.

LA MARQUISE.

Ah ! comme cela me confond, & me fortifie dans la penſée d'abjurer toute fineſſe. (*Elle ſe promène avec dépit.*) Ah ! ciel ! J'eſpère, monſieur, que cet hiver, à Paris, vous nous ferez l'honneur de nous voir. Je veux alors, en votre préſence, demander à M. de Clainville pardon du peu de décence de mon procédé. Gotte, faites paſſer monſieur par votre eſcalier. Adieu, monſieur.

M. DÉTIEULETTE.

Adieu, madame.

LA MARQUISE.

Je vous ſouhaite un bon voyage.

SCÈNE XXV.

LA MARQUISE, *ſeule.*

COMMENT ! il le ſçavoit ! Ah ! les hommes, les hommes nous valent bien... J'ai mal agi... Il a heureuſement l'air d'un honnête homme. J'en ſuis au déſeſpoir... Mon procédé n'eſt pas bien ; cela eſt affreux devant un étranger, qui peut aller raconter partout... Voilà ce qui s'appelle ſe manquer à ſoi-même.

SCÈNE XXVI.

LA MARQUISE, GOTTE.

GOTTE.

AH ! madame ! je n'ai pas une goutte de ſang dans les veines ; vous m'avez fait trembler.

LA MARQUISE.

Pourquoi donc ?

GOTTE.

Et ſi monſieur étoit entré ?

LA MARQUISE.

Hé bien !

GOTTE.

Et s'il avoit vu ce monſieur ?

LA MARQUISE.

Alors je lui aurois demandé ſi, lorſqu'il tient dans ſon appartement deux femmes qu'il connoît depuis quinze ans, il ne m'eſt pas permis de cacher dans le mien un homme que je ne connois que depuis quinze minutes.

GOTTE.

Ah ! c'eſt vrai ; je n'y penſois pas.

LA MARQUISE.

Gotte, vous direz à Dubois de faire demain matin le compte de Lafleur, & de le renvoyer.

GOTTE.

Madame. que peut-il avoir fait ? C'eſt un ſi bon garçon. Il eſt vrai qu'il eſt un peu bête.

LA MARQUISE.

Ce n'eſt pas cela : je le crois bête & malin. Je n'aime point les domeſtiques qui reportent chez madame ce qui ſe paſſe chez monſieur. Cela peut ſervir de leçon.

GOTTE, *à part.*

Le voilà bien avancé avec ſon bel eſprit ; il a bien l'air de ne pas avoir mes manchettes. Madame, j'entends la voix de monſieur.

SCÈNE XXVII.

LE MARQUIS, LA MARQUISE, M. DÉTIEULETTE.

LA MARQUISE.

AH! ciel!

LE MARQUIS, *à M. Détieulette.*

Madame? Madame excufera. Vous êtes en bottines, vous defcendez de cheval. Voici, madame, M. Détieulette que je vous préfente, bon gentilhomme, brave officier, & qui nous appartiendra bientôt de plus près que par l'amitié. Voici les cinquante louis : j'ai voulu les apporter moi-même.

LA MARQUISE.

Cinquante louis! Ce n'eft que vingt louis.

LE MARQUIS.

Cinquante, madame : je me fuis mis à l'amende. Je vous fupplie de les accepter; au défefpoir de ma vivacité.

LA MARQUISE.

C'eft moi qui fuis interdite.

LE MARQUIS.

Je ne m'en reffouviendrai jamais que pour me corriger.

LA MARQUISE.

Et moi de même.

LE MARQUIS.

Vous, madame ? point du tout : vous badiniez. Mon cher ami, vous n'êtes pas au fait, mais je vous conterai cela : c'eſt un tour auſſi bien joué... il eſt charmant, il eſt délicieux : vous jugerez de l'eſprit de madame & de toute ſa bonté. Puiſſe celle que vous épouſerez avoir d'auſſi excellentes qualités... Elle les aura, elle les aura, ſoyez-en ſûr.

M. DÉTIEULETTE.

Je crois que j'ai tout ſujet de le ſouhaiter.

LA MARQUISE.

Monſieur...

LE MARQUIS.

Madame, retenez monſieur ici un inſtant. Ah ! mon ami, quelle ſatisfaction je me prépare ! je reviens, je reviens à l'inſtant.

SCÈNE XXVIII.

M. DÉTIEULETTE, LA MARQUISE.

LA MARQUISE.

Hé bien, monſieur, tout ne ſert-il pas à augmenter ma confuſion ? M. de Clainville vous a donc rencontré ?

M. DÉTIEULETTE.

Non, madame, je me ſuis fait préſenter chez lui; il ſortoit, il m'a conduit ici. Lorſque j'ai eu l'honneur de vous ſaluer ſur le grand chemin, c'eſt chez lui que je deſcendois, c'est chez M. de Clainville que j'avois affaire. Jugez de ma ſurpriſe lorſqu'avec un air de myſtère on m'a fait entrer chez vous par la petite porte du parc : ajoutez-y le changement de nom. Je vous l'avouerai, je me ſuis cru deſtiné aux grandes aventures.

LA MARQUISE.

Hé ! que veut dire M. de Clainville, en diſant que vous nous appartiendrez de plus près que par l'amitié ?

M. DÉTIEULETTE.

C'eſt à lui, madame, à vous expliquer cette

énigme; & il me paroît qu'il n'a point deſſein de vous faire attendre; le voici Ciel! c'eſt mademoiſelle de Clainville.

SCÈNE XXIX.

LE MARQUIS, LA MARQUISE, M. DÉTIEULETTE, MADEMOISELLE ADÉLAIDE, SA GOUVERNANTE, GOTTE.

LE MARQUIS.

Oui, la voilà. Eſt-il rien de plus aimable! Mon ami, recevez l'amour des mains de l'amitié. Madame, vous ne ſçaviez pas avoir mademoiſelle dans votre château; elle y eſt depuis hier. Je ſuis rentré trop tard, & je ſuis aujourd'hui ſorti trop matin pour vous la préſenter. Elle nous appartient de très près: c'eſt la fille de feu mon frère, ce pauvre chevalier, mort dans mes bras à la journée de Laufeld. Son mariage n'étoit ſçu que de moi. Vous approuverez certainement les raiſons qui m'ont forcé de vous le cacher: mon père étoit ſi dur, & dans la famille... je vous expliquerai cela. Ma chère fille, embraſſez votre tante.

LA MARQUISE.

C'eſt, je vous aſſure, de tout mon cœur.

MADEMOISELLE ADÉLAÏDE.

Et moi, madame, quelle ſatisfaction ne dois-je pas avoir !

LE MARQUIS.

Madame, je la marie, & je la donne à monſieur : je dis je la donne, c'eſt un vrai préſent; & il ne l'auroit pas, ſi je connoiſſois un plus honnête homme.

M. DÉTIEULETTE.

Quoi ! madame, j'aurai le bonheur d'être votre neveu ?

LE MARQUIS.

Oui, mon ami, & avant trois jours. Je cours demain à Paris; il y a quelques détails dont je veux me mêler.

M. DÉTIEULETTE.

Mademoiſelle, conſentez-vous à ma félicité ?

MADEMOISELLE ADÉLAÏDE.

Monſieur, je ne connoiſſois pas toute la mienne; et vous avez à préſent à m'obtenir de madame.

M. DÉTIEULETTE.

Madame, puis-je eſpérer...

LA MARQUISE.

Oui, monſieur, & j'en ſuis enchantée. Le

ciel ne m'a point accordé d'enfant; & de cet inſtant-ci je crois avoir une fille & un gendre. Monſieur, je vous l'accorde.

MADEMOISELLE ADÉLAÏDE, *en donnant ſa main.*

C'eſt autant par inclination que par obéiſſance.

LE MARQUIS.

Cela doit être. (*A la marquiſe.*) Ma nièce eſt charmante !

LA MARQUISE.

Je ſuis bien trompée, ſi mademoiſelle n'a pas beaucoup d'eſprit; & je ſuis ſûre que, sans détours, ſans fineſſe, elle n'en fera uſage que pour ſe garantir de la fineſſe des autres, pour bien régler ſa maiſon, & faire le bonheur de ſon mari.

M. DÉTIEULETTE.

Si mademoiſelle avoit beſoin d'un modèle, je ſuis aſſuré, madame, qu'elle le trouveroit en vous.

LA MARQUISE.

Oui, monſieur, oui, monſieur; la fineſſe n'eſt bonne à rien. Point de fineſſe, point de fineſſe; on en eſt toujours la dupe.

LE MARQUIS.

Et ſurtout avec moi.

LA MARQUISE.

Ah ! monſieur de Clainville ! ah ! comme j'ai eu tort !

LE MARQUIS.

Quoi ?

LA MARQUISE.

Paſſons chez vous.

GOTTE *les regarde partir, & dit :*

Ah ! ſi cette aventure pouvoit la guérir de ſes fineſſes ! Que de femmes ! que de femmes à qui, pour être corrigées, il en a coûté davantage !

FIN.

APPROBATION

J'ai lû par ordre de Monſeigneur le Chancelier *la Gageure imprévue*, comédie, & je crois qu'on en peut permettre l'impreſſion.

A Paris, ce 10 Janvier 1769 [1].

Marin.

1. *Sic*, bien que la pièce porte la date de 1768. (Édition de la Bibliothèque nationale.)

Le Déserteur

DRAME

MESLÉ DE MUSIQUE

LE DÉSERTEUR

DRAME

EN TROIS ACTES, EN PROSE
MESLÉE DE MUSIQUE

Par Monſieur SEDAINE

LA MUSIQUE PAR M***

Repréſenté pour la première fois, par les Comédiens
italiens ordinaires du roi,
le 6 Mars 1769

A PARIS

Chez la Veuve DUCHESNE,
Rue St-Jacques.

M. DCC. LXIX.

ACTEURS

LOUISE, *amante d'Alexis.*

ALEXIS, *ſoldat de Milice.*

JEAN-LOUIS, *pere de Louiſe.*

LA TANTE *d'Alexis.*

BERTRAND, *couſin d'Alexis.*

JEANNETTE, *jeune païſanne.*

MONTAUCIEL, *dragon.*

COURCHEMIN, *brigadier de maréchauſſée.*

LE CONCIERGE.

GARDES.

Des Soldats & le Peuple.

La Scène eſt proche d'un Village ſitué à quelques lieues des Frontieres de la Flandre, près deſquelles eſt campée l'Armée Françoiſe.

LE

DÉSERTEUR

DRAME

ACTE PREMIER

Le Théatre repréſente un lieu champêtre, dont l'horizon eſt terminé par une montagne, un hameau dans le lointain, un orme ſur le devant de la Scène, & ſur un des côtés, au pied eſt un tertre de gazon ſur lequel peuvent s'aſſeoir deux ou trois perſonnes,

SCÈNE PREMIÈRE.

LOUISE.

ARIETTE.

PEUT-ON affliger ce qu'on aime ?
Pourquoi chercher
A le fâcher ?
Peut-on affliger ce qu'on aime ?
C'est bien en vouloir à ſoi-même.
Je l'aime, & pour toute ma vie ;
(*A cet inſtant ſon pere entre.*)
Et vous voulez que cette perfidie...
Ah ! mon pere je ne ſçaurois :
A ſa place, moi, j'en mourrois.
Peut-on affliger ce qu'on aime ?
C'eſt bien en vouloir à ſoi-même.

SCÈNE II.

JEAN-LOUIS, LOUISE,
LA TANTE,
JEANNETTE, BERTRAND. (*Il a une baguette à la main, dont il niaiſe.*)

JEAN-LOUIS.

Je le veux, je le veux. Hé bien !

LOUISE, *à part.*

Ah ! ciel ?

LA TANTE.

On l'a vu, on l'a vu.

BERTRAND.

Il étoit de l'autre côté de l'eau.

LOUISE.

Vous l'avez vû. Et comment avez-vous fait ?

BERTRAND.

En regardant.

LOUISE, *en levant les épaules de pitié.*

En regardant.

LA TANTE.

J'ai vu l'inſtant qu'il alloit ſe jeter à la nage : mais ſon havreſac, ſon épée; tout cela l'embarraſſoit. Il a fait le tour.

LOUISE.

Il a bien fait.

JEAN-LOUIS.

Il a bien fait.

JEANNETTE.

Il a bien fait.

BERTRAND.

Oui, oui, il a bien fait.

JEAN-LOUIS.

O ça, Louiſe, il faut que tu faſſes ce qu'a recommandé madame la ducheſſe.

LOUISE.

Quelle fantaiſie !

JEAN-LOUIS.

Elle le veut; & voilà la lettre.

LA TANTE.

Elle le veut; & voilà ſa lettre.

LOUISE.

Vous ne voulez pas nous la lire ?

JEAN-LOUIS.

Si, ſi, ſi, je vais vous la lire : mais il faut bien m'écouter & ne pas m'interrompre, comme vous faites les ſoirs, quand je lis de mon gros livre.

LOUISE.

Liſez donc, mon pere.

JEAN-LOUIS.

Oh ça, écoutez. Mettons-nous là.

LOUISE.

Ah! mon pere, mettons-nous plutôt ſous cet orme.

JEAN-LOUIS.

Où tu voudras, je le veux bien. Mettez-vous là, vous, Marguerite, & toi enſuite. Paſſe-là, Jeannette, & toi près de moi; tu y es la plus intéreſſée. (*Quand ils sont tous aſſis, il tire ſa lettre.*) O ça écoutez-vous.

LOUISE.

Oui.

LA TANTE.

Oui.

JEANNETTE.

Oui.

BERTRAND.

Ah, que oui.

JEAN-LOUIS.

Vous écoutez tous ?

LOUISE.

Tous.

LA TANTE.

Tous.

JEANNETTE.

Tous.

BERTRAND.

Oui, tous, tous.

JEAN-LOUIS.

Ce n'eſt pas là la lettre que madame la Ducheſſe a écrite à cet Officier, c'eſt la réponſe de l'Officier à madame la Ducheſſe. Tais-toi, toi.

BERTRAND, *laiſſant tomber ſa baguette.*

Hé mais, je n'ai pas parlé.

LOUISE.

Il n'a pas parlé.

LA TANTE.

Il n'a pas parlé.

JEANNETTE.

Il n'a pas parlé.

JEAN-LOUIS.

J'ai cru qu'il avoit parlé. (*Il lit.*) *Madame, pour répondre à l'honneur que vous m'avez fait de m'écrire... Brr... brr... brr...*

LOUISE.

Nous n'entendons pas.

JEAN-LOUIS.

Ah, c'eſt que tout ceci, ce ſont des compliments, qui ſont peut-être des ſecrets que madame la Ducheſſe ne veut pas qu'on ſçache. Brr... brr... brr...

LOUISE.

Mais, mon pere, ce n'eſt pas la peine que nous écoutions.

LA TANTE.

Sans doute.

JEAN-LOUIS.

Ah, m'y voilà. *Madame, quant à ce qui regarde Alexandre Spinaski, soldat dans mon régiment, il n'est pas de bien que je ne doive en dire :* que je ne doive en dire. *Il a toutes les qualités qui font un bon soldat, sage, docile & brave.* Il n'entend pas qu'il est brave sur soi, c'est courageux qu'il veut dire.

LOUISE.

Après mon ere.

JEAN-LOUIS.

Il est vif, ardent. Mais si trop d'ardeur le fait sortir des bornes, il y rentre aussi-tôt. Il y rentre aussi-tôt : je ne sçais pas trop ce que cela veut dire.

LOUISE.

Ensuite, mon pere.

JEAN-LOUIS.

Je desire de tout mon cœur qu'il veuille rester avec moi, je le ferois officier dans mon régiment.

LA TANTE.

Dans son régiment ?

BERTRAND.

Dans son régiment ?

LOUISE.

Ah, je ne crois pas qu'il y reste.

JEAN-LOUIS.

Paix donc. *Mais comme ses six ans expiren*

dans quinze jours, je lui ferai expédier ſon congé.

LOUISE.

Dans quinze jours ?

LA ANTE.

Dans quinze jours ?

JEAN-LOUIS.

Dans quinze jours. *Je l'envoie, Madame, à vos ordres, vous préſenter mes reſpects, & vous remercier. Je lui ai recommandé de ne pas s'écarter, étant ſi près de l'ennemi, & des frontières : les ordres ſont extrêmement rigoureux, & il faut qu'il rejoigne aujourd'hui; car le roi, qui dîne demain à deux lieues de votre château, paſſe enſuite au camp; & il faudra ſe mettre ſous les armes.* Ah, c'eſt que quand le roi paſſe, (vous ne ſçavez pas ça vous autres), c'eſt que quand le roi paſſe, on ſe met ſous les armes. Ah ! c'eſt une belle choſe que la guerre.

BERTRAND.

Oui, quand on en eſt revenu.

JEANNETTE.

Pourquoi, eſt-ce que les garçons pleuren pour n'y pas aller ?

JEAN-LOUIS.

Taiſez-vous, ça ne vous regarde pas. (*A Louiſe.*) O ça ma fille, il faut faire ce que

madame la duchesse a dit : tu feras comme ſi tu étois la mariée; & toi tu feras le marié.

BERTRAND.

Ah, tant mieux.

JEAN-LOUIS.

Il y aura des muſettes, des trompettes, des violons; & il croira que tu es mariée d'hier. Et toi (*à Jeannette*), tu lui viendras conter tout cela : tu feras comme ſi tu gardois tes moutons ici.

LA TANTE.

J'aurois mieux fait qu'elle.

JEAN-LOUIS.

Il vous connoît : il ne reconnoîtroit pas ſa tante.

LOUISE.

Ah ! mon pere, que je ſuis fâchée de tout cela; & ſi on me faiſoit un pareil tour, cela me feroit bien de la peine.

JEAN-LOUIS.

Il en aura plus de plaiſir après.

LA TANTE.

Hé puis cela lui apprendra de t'écrire, qu'il déſire te rencontrer ſur la route, ne voir que toi, & repartir.

LOUISE.

Ce n'eſt pas tout-à-fait cela qu'il a écrit : mais quand cela feroit, pourquoi m'en punir ?

LA TANTE.

Enfin, c'eſt madame la Duchesse qui le veut : elle l'a élevé; elle s'intéreſſe à lui, que c'eſt une merveille.

LOUISE.

Un bel intérêt, à lui faire du chagrin.

JEAN-LOUIS.

Ce n'eſt que pour un moment.

LOUISE.

Il n'en croira rien; car il n'y a pas ſix jours qu'il a reçû une lettre de moi.

JEAN-LOUIS.

Tant mieux, cela ſera plus perfide.

LA TANTE.

Oui cela lui fera plus de peine.

JEAN-LOUIS.

Allez vous ajuſter tous, vous n'avez pas trop de temps; (*A Jeannette*) & toi, reſte ici avec moi : voyons ſi tu feras bien ton rôle.

SCÈNE III.

JEAN-LOUIS, JEANNETTE.

JEAN-LOUIS.

Oça, feras-tu bien ce que je t'ai dit ?

JEANNETTE.

Oh que oui, monſieur Jean-Louis.

JEAN-LOUIS.

Voyons, voyons : mets-toi là.

JEANNETTE.

Oui.

JEAN-LOUIS.

Fais comme ſi tu filois.

JEANNETTE, *prenant la baguette que Bertrand a laiſſé tomber.*

Tenez, prenons que c'est là ma quenouille.

JEAN-LOUIS.

Hé puis tu chantes.

JEANNETTE.

Oui, je chante quand vous venez de par-là.

JEAN-LOUIS.

Non, pas moi.

JEANNETTE.

Ah, j'entends bien, j'entends : c'eſt lui.

JEAN-LOUIS.

Hé bien, chante donc.

JEANNETTE.

Attendez donc que j'aie mis ma quenouille. (*Pendant ce jeu la ritournelle.*)

ARIETTE.

J'avois égaré mon fuſeau.
Je le cherchois ſur la fougere :
Colin, en m'ôtant ſon chapeau,
Me dit : Que cherchez-vous, bergere?
Un peu d'amour, un peu de ſoin
Menent ſouvent un cœur bien loin.

JEAN-LOUIS.

Bon jour la jeune fille. (*Elle ſe tourne.*) Bien, bien continue.

JEANNETTE.

C'eſt que j'ai perdu mon fuſeau.
En paſſant près de ce grand chêne.
Colin alors prend ſon couteau,
Et coupe une branche de frêne.
Un peu d'amour, &c.

JEAN-LOUIS.

La jeune fille, écoutez donc. (*Elle ſe tourne encore.*) Bien, bien, fort bien : continue.

JEANNETTE.

Il fit tant avec ſon couteau :
En me regardant d'un air tendre,
Que j'eus le fuſeau le plus beau,
Et que mon cœur ſe laiſſa prendre.
Un peu d'amour, &c.

JEAN-LOUIS.

La jeune fille, vous ne voulez donc pas m'écouter ?

JEANNETTE.

Vous me pardonnerez, monſieur Jean-Louis.

JEAN-LOUIS.

Monſieur Jean-Louis ? Dis donc monſieur le ſoldat, & non pas monſieur Jean-Louis.

JEANNETTE.

Ah, oui, oui, monſieur le ſoldat : c'eſt que je vous regardois.

JEAN-LOUIS.

Recommençons ça. La jeune fille, vous ne voulez donc pas m'écouter ?

JEANNETTE.

Vous me pardonnerez, monſieur le ſoldat.

JEAN-LOUIS.

Bon, bon. La jeune fille, je vous ſerois bien obligé, ſi vous vouliez bien me dire quelle eſt cette nôce que je viens de voir paſſer ?

JEANNETTE.

C'eſt celle de Louiſe, fille de Jean-Louis Baſſet, ſoldat invalide, & fermier de madame la Ducheſſe.

JEAN-LOUIS.

Bien, bien, fort bien : tu diras bien, & tu viendras nous rejoindre au château : mais

n'oublies pas de dire monſieur le ſoldat. Tiens, tiens, comme il accourt.

JEANNETTE.

Où donc ? Ah, oui.

JEAN-LOUIS.

Tiens, comme il grimpe la montagne. Ah, les amoureux n'ont pas la goutte. Je m'en vais : reſte. Non, viens vîte.

SCÈNE IV.

ALEXIS.

(*Il jette à terre, ſon habit, ſon ſabre, ſon havreſac.*)

ARIETTE.

Ah ! je reſpire : il faut que je reprenne haleine.
Oui, le voici cet orme heureux
Où Louiſe a reçu mes vœux.
Je vais la voir, ah, quel plaiſir !
La voir, lui parler, être enſemble.
De quel bonheur je vais jouir ?
Mais... mais... je friſſonne, je tremble,
L'amour... la joie : arrêtons un moment.
Ah ! quel moment : ah ! quel moment charmant

Mais pourquoi ne l'ai-je pas vue ?
Pourquoi ſur le chemin n'eſt-elle pas venue ?
Elle a craint de céder à trop d'empreſſement :
Trop de pudeur l'aura déçue.
Ne ſçait-on pas que je ſuis ſon amant ?

Allons... mais, que dirai-je ? Ah, ciel ! oh quel martyre ;
Ils vont tous être là nous ne ſçaurons que dire :
La tante, les amis, ſon pere, ſon voiſin,
Et le grand couſin.

Qu'elle contrainte ? Quel dommage ?
Ah, ſi quelqu'enfant du village
Paroiſſoit... Quoi, Louiſe, amour ne te dit pas ?
Vas donc, vas donc : il t'attend. Ah ! je gage
Que quelqu'un arrête ſes pas.

Mais, j'entends des muſettes, des violons. Voici tout le village, c'eſt une nôce : cachons-nous. Qu'ils ſont heureux ceux-là !

SCÈNE V.

TOUTE LA NOCE.

Alexis eſt caché. Les violons en tête; une muſette, une cornemuſe. La mariée eſt triſte : le reſte a une gaieté feinte. Le marié a l'air ſot & niais. Le pere donne la main à ſa fille.

JEAN-LOUIS, *à Louiſe.*

BON, il eſt caché : ne retourne pas la tête. Il regarde.

LOUISE.

Ah ! que cela me fait de peine. Laiſſez-moi le voir.

JEAN-LOUIS.

Tu le verras aſſez. Bon, bon, courage. Jeannette, reſte là.

SCÈNE VI.

ALEXIS,

JEANNETTE. (*Elle a ſa quenouille.*)

ALEXIS.

PARLEZ donc la jeune fille !

JEANNETTE, *chante.*

J'avois égaré mon fuſeau, &c.

ALEXIS.

Parlez donc, parlez donc. (*Jeannette veut chanter; mais il la prend par le bras. Elle veut reprendre ſon couplet, il ne veut pas la laiſſer continuer.*)

JEANNETTE.

Laiſſez-moi donc, laiſſez-moi donc : je vous répondrai au troiſième couplet.

ALEXIS.

Répondez-moi tout à l'heure.

JEANNETTE, *à part.*

Ah, ciel ! je ne pourrai jamais...

ALEXIS.

Hé bien, répondez donc ?

JEANNETTE.

Ah ! vous me faites peur.

ALEXIS.

Ne craignez rien, ma belle enfant. Qu'eſt-ce que c'eſt que cette nôce qui vient de paſſer ?

JEANNETTE.

Cette nôce ?

ALEXIS.

Oui.

JEANNETTE.

Ce que c'eſt ?

ALEXIS.

Oui.

JEANNETTE.

C'eſt une nôce.

ALEXIS.

De qui ?

JEANNETTE.

J'avois égaré mon fuſeau, &c.

ALEXIS.

Eſt-ce que vous vous moquez de moi avec votre chanſon ? je vous prie de me répondre.

JEANNETTE.

Hé bien, quoi, dites. O ciel ! vous me faites tant de peur, que je ne pourrai jamais...

J'avois é.....

ALEXIS.

Comment ? encore votre chanſon. Qu'eſt-ce que c'eſt que cette nôce ? pourquoi, dites, n'y ai-je pas vû... Hé, parbleu, voulez-vous...

JEANNETTE.

Hé bien, oui; oui c'eſt la nôce de Louiſe, fille de Jean-Louis Baſſet, ſoldat invalide, &..

ALEXIS.

Jean-Louis ſe remarie ?

JEANNETTE.

Non, ſa fille.

ALEXIS.

Sa fille ! ſa fille !

JEANNETTE.

Elle eſt mariée d'hier; c'eſt aujourd'hui le lendemain.

ALEXIS.

D'hier mariée... Jean-Louis... le lendemain... Sçavez-vous bien ce que vous dites ? le connoiſſez-vous ?

JEANNETTE.

Si je le connois ? ſans doute; puisque voilà ſa maiſon : c'eſt lui qui eſt le fermier de madame la Ducheſſe. C'eſt ſi vrai, qu'elle y eſt venue ce matin. Elle eſt mariée à ſon couſin Bertrand, d'hier, à celui qu eſt ſi bon.

DUO.

ALEXIS, *laiſſe tomber ſa tête ſur ſon eſtomac.*

Seroit-il vrai, puis-je l'entendre !
Non, cela ne peut ſe comprendre,
Non, non, cela ne ſe peut pas ;
Elle auroit voulu mon trépas. (*A Jeannette.*

Ma belle enfant que je vous diſe,
Répondez bien avec franchiſe :
Écoutez-moi. Répondez-moi
De bonne foi :
Je vous en prie,
Je vous en ſupplie,

Répondez bien avec franchiſe ;
C'eſt là la noce de Louiſe,
La fille de Louis Baſſet ;

C'eſt elle-même qui paſſoit

Avec Bertrand ſon grand couſin ;

C'eſt aujourd'hui le lendemain,

Son pere lui donnoit la main,
Ciel ! c'eſt vrai, je l'ai reconnu.

Il eſt donc vrai ? j'ai pu l'entendre ;
Dieux ! cela peut-il ſe comprendre ;
Elle a donc voulu mon trépas.
Ah, ciel ! je ne me ſoutiens pas.
Je ſens un froid, mon cœur s'en va.
Devois-je m'attendre à cela ?
Je ſens un froid, mon cœur s'en va.

Ah, ciel, je ne me ſoutiens pas.

Elle a donc voulu mon trépas.

Elle a donc voulu mon trépas.

JEANNETTE, *le regarde malicieusement.*

Ah ! comme je ſçais bien l'entendre :
Ah ! comme je ſçais bien m'y prendre
Bon, bon, quel plaiſir il aura.
Quand il ſçaura
Que ce n'eſt pas.

Hé bien, hé bien, avec franchiſe,
Que voulez-vous que je vous diſe ?

Oui, c'eſt la nôce de Louise,
La fille de Louis Baſſet :

C'eſt elle-même qui paſſoit

Avec Bertrand ſon grand couſin ;
C'eſt aujourd'hui le lendemain,

Son pere lui donnoit la main.

Oui, oui, vous devez l'avoir vu.

Ah ! comme je ſçais bien l'entendre :
Ah ! comme je ſçais bien m'y prendre.
Bon, bon, quel plaiſir il aura,
Quand il ſçaura que ce n'eſt pas.
A voir le chagrin qu'il reſſent,
Ah ! que ſon plaisir ſera grand.
Mais, mais, comme il ſemble fâché.
Ce que j'ai dit, l'a trop touché.
Je vais lui dire, oui, je crains
Qu'il n'en prenne trop de chagrin.

Mais, mais, quel plaisir il aura :
Quand il ſçaura que ce n'eſt pas.

JEANNETTE.

Mais, il me fait de la peine. Ah ! je vais lui dire que cela n'eſt pas vrai. Monſieur, monſieur, allez au château.

ALEXIS.

Oui, je te poignarderois; & de la même main...

JEANNETTE.

Ah, mon Dieu ! il me tueroit : je m'en vas bien vîte. Sauvons-nous.

SCÈNE VII.

ALEXIS.

ARIETTE.

INFIDÈLE, que t'ai-je fait ?
Dis-moi, dis quel eſt le ſujet
Qui te fait m'arracher la vie ?
Réponds, réponds, toujours chérie.
Dans mon cœur... ah ! quel trouble affreux...
Réponds, réponds, toujours chérie...
Tu fais bien de baisser les yeux.

Eſt-il quelqu'un plus malheureux ?
J'accours à ſa voix, oui c'eſt elle,
C'eſt ma Louiſe qui m'appelle :
Et pourquoi ? pour frapper mes yeux,
Pour me rendre témoin... ah ! dieux ?

Fuyons ce lieu que je déteſte,
Il fut ſi beau, non, non, reprends,
Reprends cette lettre funeſte;
(*Il montre ſon habit qui eſt à terre. Des ſoldats de maréchauſſée paroiſſent, & l'obſervent.*)
Je te la rends, je te la rends :
Fût-il au centre de la terre,
Je m'en vengerai ſur ton pere.
Ne me ſuis pas monſtre cruel,
Que notre adieu ſoit éternel.

SCÈNE VIII.

DES SOLDATS *de Maréchauſſée*, ALEXIS.

QUINQUE.

I. LE BRIGADIER.

HALTE-LA, ſoldat !
Quoi vous déſertez ?
Mais c'eſt déſerter.
Comment ! il ne déſerte pas !
Il l'avoit jeté
Pour ſa ſûreté.
Suivons ſes pas.
Voyons, voyons ce qu'il va faire;
Voyons s'il court vers la frontière.

II. SOLDAT.

Halte-là, ſoldat !
Quoi ! vous déſertez ?
Quoi ! vous déſertez ?

Il dit qu'il veut ſortir de France.
Prenez cet habit,
Et voyons s'il fuit.
Suivons ſes pas.

III. SOLDAT.

Où courez-vous ?
Quoi ! vous déſertez ?
Mais c'eſt déſerter.
Comment ! il ne déſerte pas ?
Suivons ſes pas.
Voyons, voyons ce qu'il va faire;
Voyons s'il court vers la frontière.

IV. SOLDAT.

Où courez-vous ?
Quoi ! vous déſertez ?
Mais c'eſt déſerter.
On diroit qu'il eſt en démence.
On diroit qu'il est en démence.
Suivons ſes pas.
Suivons ſes pas.

ALEXIS.

Je m'en vas,
Je m'en vas,
Oui, je m'en vas,
Oui, je m'en vas,
Pour toujours je quitte la France,
Pour toujours je quitte la France,
Non, non, je ne déſerte pas,
Pour toujours je quitte la France.
Pour toujours je quitte la France.

Il faut mourir, hâtons ma perte. (*A part.*)
Je m'en vas, je déſerte; (*Aux ſoldats*) :
Oui, oui, c'en eſt fait, je déſerte;
Oui, oui, c'en eſt fait, je déſerte.
N'en doutez pas.
Oui, je m'en vas.
Que le remords ſoit ton partage,
Mon trépas ſera ton ouvrage :
Ne me suis pas, monſtre cruel;
Que notre adieu ſoit éternel.

Fin du premier Acte

ACTE DEUXIÈME

Le Théâtre repréſente une priſon. Quelques tables de pierre, & des eſcabeaux.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE GEOLIER, ALEXIS.

LE GEOLIER. (*Dans le cours de cette ſcène, le geolier eſt occupé à différentes choſes.*)

TENEZ, voici de l'eau dans cette cruche, une table de pierre, un eſcabeau & votre lit : mais de la manière dont vous y alliez, vous n'avez pas deſſein qu'on renouvelle le coucher. « Oui, monſieur, je déſertois, oui, je déſertois. » On avoit beau dire que vous ne déſerviez pas. « Je déſertois vous dis-je. » Hé, quel diable d'homme êtes-vous ? Oh ça, je vous ai

déjà dit qu'il y avoit là de l'eau, ſi vous voulez du vin, pour de l'argent. s'entend, & vous ne devez pas le ménager, ſi vous en avez, car votre affaire ne ſera pas longue. Peut-être...

ALEXIS.

Non, non.

LE GEOLIER.

Hé bien, ſi vous n'en avez pas, vous boirez de l'eau, vous boirez de l'eau.

ALEXIS.

Oui, je voudrois la voir. Oh ciel! oh ciel!

LE GEOLIER.

Vous le connoiſſez! je vais vous l'envoyer, Ah, vous connoiſſez Montauciel, il eſt encore ici. Buvez un coup enſemble, diſſipez-vous; ce ne ſera pas long.

SCÈNE II.

ALEXIS.

ARIETTE.

MOURIR n'eſt rien, c'eſt notre dernière heure,
Hé, ne faut-il pas que je meure?
Chaque minute, chaque pas
Ne mène-t'il pas
Au trépas?

Mais ſouffrir une perfidie
Auſſi ſanglante, auſſi hardie,
Y ſurvivre, ah, plutôt mourir !
Ce n'eſt que ceſſer de ſouffrir.
Mourir n'eſt rien, &c.

Mes jours, je les comptois, je les voyois à toi ;
Les tiens étoient les miens, ils ne ſont plus à moi.

(*Il tire une lettre & lit.*)

« Viens, cher amant, je ne vivrai
« Que du jour où je te verrai.
« Mon pere attend bien du plaiſir.
« De l'instant qu'il va nous unir.
« Et moi qui t'aime... » & me trahir !
Et je vivrois; plutôt mourir.
Ce n'eſt que ceſſer de ſouffrir.

Mourir n'eſt rien, c'eſt notre dernière heure
Hé, ne faut-il pas que je meure ?
Chaque minute, chaque pas
Ne mène-t-il pas
Au trépas ?

SCÈNE III.

MONTAUCIEL.

(*Montauciel eſt un peu pris de vin.*)

ALEXIS.

MONTAUCIEL.

CAMARADE, vous me demandez ?

ALEXIS.

Moi, non.

MONTAUCIEL.

Ah, que ſi... La maiſon; hé, la maiſon : nous allons boire un coup enſemble : nous allons renouer connoiſſance, ſi nous nous connoiſſons; ou nous allons la faire, ſi nous ne nous connoiſſons pas : cela revient au même.

ALEXIS.

Sçavez-vous ſi on peut avoir ici une feuille de papier pour écrire ?

MONTAUCIEL.

Ah, que oui; je vous aurai ça. Hé, la maiſon, la maiſon. Mais, ſarpebleu, vous avez eu un tort, vous avez eu deux torts, vous avez eu trois torts, le premier c'eſt de déſerter; le

ſecond, c'eſt d'en convenir. Montauciel n'eſt qu'une bête : mais, à votre place, ç'auroit été mon sergent, mon général, mon caporal; je leur aurois dit : non, je ne déſerte pas : non, ſarpebleu, Montauciel ne déſerte pas : non, ſarpebleu, Montauciel ne déſerte pas. Hé, la maiſon. (*Il va pendant la ritournelle, comme s'il appelloit, & il revient.*)

ARIETTE.

Je ne déſerterai jamais,
Jamais que pour aller boire,
Que pour aller boire à longs-traits
De l'eau du fleuve où l'on perd la mémoire.
Il eſt permis d'être par fois
Infidèle à ſon inhumaine,
Mais c'eſt bleſſer toutes les loix
Que de l'être à ſon capitaine.
Je ne déſerterai, &c.

SCÈNE IV.

LE GEOLIER *apporte une pinte & des gobelets d'étain.*
MONTAUCIEL, ALEXIS.

LE GEOLIER.

Il y a là une jeune fille qui demande un ſoldat. C'eſt ſans doute toi, Montauciel !

MONTAUCIEL.

Oui, c'eſt pour moi : fais la venir, elle ne ſera pas de trop. Pour en revenir... (*Il lève la pinte, & la repoſe en regardant Louise.*) Diable ! elle eſt gentille.

SCÈNE V.

ALEXIS, LOUISE, MONTAUCIEL.

ALEXIS.

Ciel que vois-je ? Quoi ! vous voilà.

LOUISE.

Oui, moi.

ALEXIS.

Vous !

LOUISE.

Vous !

ALEXIS.

Cui, vous.

MONTAUCIEL.

Camarade, je vous laiſſe. C'eſt votre ſœur, c'eſt votre couſine, c'eſt tout ce que vous voudrez. Mademoiſelle, je ne vous offenſe pas : je m'appelle Montauciel, je ſçais la politeſſe qu'il faut... Quand on ſçait ce que c'eſt que de vivre dans les prisons : camarade, elle eſt jolie : je vais, que je m'en vais, ſur le préau. Vous pourrez cauſer : ſi quelqu'un... Ah! adieu, adieu. (*Montauciel ménage ſa ſortie, de manière qu'il ne ſort qu'à la fin de la ritournelle du morceau qui ſuit.*)

SCÈNE VI.

ALEXIS, LOUISE.

DUO.

ALEXIS.

O CIEL, puis-je ici te voir!
Ta préſence eſt un outrage;
Viens-tu redoubler ma rage,
Augmenter mon déſeſpoir ?
Ta préſence eſt un outrage,
Viens-tu redoubler ma rage.

Eſt-il rien de plus cruel ?
Venir ici, l'infidelle !
Et de ma douleur mortelle
Paroître jouir. O ciel !

Comment puis-je ici te voir.
Ta préſence eſt un outrage ;
Viens-tu redoubler ma rage,
Augmenter mon déſeſpoir ?
Ta préſence eſt un outrage.
Viens-tu redoubler ma rage.

LOUISE.

Alexis, Alexis, pourquoi ce déſeſpoir ?
Ah ! je ne croyois pas en accourant te voir,
M'exposer au chagrin de te faire un outrage.
Alexis, Alexis, écoute un mot, je gage
Que je vais d'un ſeul mot calmer ton déſeſpoir.

Peut-être qu'il finira,
Enfin il s'apaiſera : } (*A part.*)

Un mot, un mot, écoute-moi : je gage
Que je vais d'un ſeul mot calmer ton déſeſpoir.
Ah ! je ne croyois pas en accourant te voir,
M'expoſer au chagrin de te faire un outrage.

Montauciel rentre à la ritournelle de ce duo, & prend la pinte.

SCÈNE VII.

MONTAUCIEL, ALEXIS, LOUISE.

MONTAUCIEL.

Que je ne vous dérange pas. Vous ne voulez pas boire ? Non, non : adieu.

SCÈNE VIII.

ALEXIS, LOUISE.

ALEXIS.

Ah ! ce n'eſt pas à toi à qui j'en veux, c'eſt à ton pere.

LOUISE.

Il eſt vrai que mon pere...

ALEXIS.

Ce vieillard infâme ! Son avarice n'a pu, ſans doute, tenir contre un peu d'argent. C'eſt contre de l'argent, qu'il troque le bonheur de deux perſonnes, qui ne ſe ſeroient occupées que du ſien. Il plonge en des remords, en des tourmens affreux... car tu m'aimes encore, &

tu m'aimeras toujours. Il fait le malheur de trois perſonnes, à qui il n'eſt plus permis d'être heureuſes. Pour moi, tout eſt dit. Mais toi, & ton mari... Ce lâche ! il te permet de venir me voir le ſurlendemain de ta nôce : il te permet de venir voir un ſoldat qui t'aime : qu'il ſçait bien que tu as aimé; & dans une priſon, que ſans toi... Vas, je ne t'en veux pas. Ah ! Louiſe, je t'aime encore; puiſſes-tu ne te jamais ſouvenir de moi !

LOUISE.

Alexis.

ALEXIS.

Mais, avec quel front, quelle tranquillité...

LOUISE.

Je ne ſerois pas ſi tranquille, ſi j'étois coupable.

ALEXIS.

Perfide !

LOUISE.

Je jouis de ton erreur.

ALEXIS.

De mon err.....

LOUISE.

Je peux t'apaiſer d'un mot.

ALEXIS.

D'un mot ? dis-le ſi tu l'oſes.

LOUISE.

Je ne ſuis pas mariée.

ALEXIS.

Tu...

LOUISE.

C'eſt mon pere qui a voulu...

ALEXIS.

Infâme ! que m'importe toi ou lui ?

LOUISE.

Madame la ducheſſe...

ALEXIS.

As-tu oſé paroître devant-elle ?

LOUISE.

C'eſt elle qui a ordonné ceci.

ALEXIS.

Quoi ?

LOUISE.

Elle a ordonné à mon pere de te faire croire que j'étois la mariée.

ALEXIS.

Que veux-tu dire ?

LOUISE.

Oui, elle a ordonné cette nôce, ces inſtrumens, cette fête, ces apprêts. On avoit apoſté cette petite fille, qui t'a parlé, pour te tromper : & tout cela n'étoit qu'un jeu.

ALEXIS *tombe ſur un eſcabeau, les mains étendues ſur la table.*

Qu'un jeu !

LOUISE.

ARIETTE (1).

Dans quel trouble te plonge
Ce que je te dis là?
Puiſque c'eſt un menſonge,
Que t'importe cela?
Cette ruſe cruelle,
Ne doit plus t'offenſer
Toi, me croire infidelle
Pouvois-tu le penſer?

Vivre &, t'aimer, ſont pour moi même choſe;
Et quelque ſoient les devoirs que m'impoſe,
Le ferment dont j'attends notre félicité,
Il n'ajoutera rien à ma fidélité.
Je t'aimerai toute ma vie,

J'en jure par ta main que je preſſe; je prie
Le ciel de nous unir par un même trépas,
Ou puiſſé-je du moins expirer dans tes bras!

---

1. *Si on jouoit cette ſcène ſans muſique, j'aimeois mieux qu'on conſervât ceci, tel que je l'avois fait.*

Dans quel trouble te vois-je? Ai-je pu t'offenſer
Par cette ruſe? Hélas! je la voyois cruelle,
Louiſe, Louiſe, infidelle!
Méchant, pouvois-tu le penſer.
Vivre, & t'aimer, &c.

(1). Mais ta peine redouble;
Et ſemble s'augmenter,
Que veut dire ce trouble ?
Qui peut te tourmenter ?
Cette ruſe cruelle
Ne doit pas t'offenſer.
Toi, me croire infidelle ?
Louiſe. Louiſe, infidelle !
Méchant, méchant, pouvois-tu le penſer ?

ALEXIS.

O ciel !

LOUISE.

Eſt-ce que tu ne me crois pas ?

ALEXIS.

Ah ! je te crois.

SCÈNE IX.

LOUISE, JEAN-LOUIS, ALEXIS.

LOUISE.

Mon pere, ah ! vous voilà bien arrivé. Demandez-lui donc ce qu'il a... Dites-moi la cauſe de ſon chagrin ?

1. Mais ton trouble s'augmente ? Ai-je pu t'offenſer
Par cette ruſe ? Hélas ! je la voyois cruelle,
Louiſe, Louiſe infidelle !
Méchant, méchant, pouvois-tu le penſer ;

JEAN-LOUIS.

Bonjour, mon cher Alexis; que je t'embraſſe, que je ſuis charmé de te revoir. Comme te voilà robuſte : les troupes font bien un homme. Tu as ſervi le roi, tu as ſervi ta patrie, tu n'es plus un payſan. Mais regarde-le donc, comme il eſt formé. Mon ami, Louiſe eſt à toi.

ALEXIS.

Jean-Louis. .

JEAN-LOUIS.

La nôce quand tu voudras, quand tu voudras.

ALEXIS.

Je t'en prie, Jean-Louis, dis à ta fille d'aller un inſtant dans le jardin du geolier.

JEAN-LOUIS.

Louiſe, j'ai quelque choſe à dire : ſors, & je t'irai reprendre.

ALEXIS, *lui prenant la main.*

Louiſe, nous déjeunerons enſemble aujourd'hui. Qu'il y a bien long-temps que je ne t'ai vue ?

LOUISE.

Et vous me renvoyez.

ALEXIS.

Tu vas rentrer.

SCÈNE X.

JEAN-LOUIS, ALEXIS.

JEAN-LOUIS.

J'ai été bien ſurpris de te ſçavoir en priſon : mais on m'a dit que c'eſt peu de choſe. Eſt-ce que tu t'appelles Montauciel ? C'eſt ton nom de guerre apparemment. On m'a dit : voyez, voyez Montauciel, il eſt là. Mais que je t'embraſſe mon garçon, mon gendre, mon cher ami : madame la ducheſſe te fera ſortir.

ALEXIS.

Je ne le crois pas.

JEAN-LOUIS.

Si, ſi. Quand on revient de l'armée, quelqu'aventure, quelques boiſſons, quelque fille dans une auberge... Mais on t'a vu le long du village, & puis on ne t'a plus vu. On vouloit te jouer un tour; mais ton aventure en a empêché ! Conte-moi ça, conte-moi ça, tu le peux : j'ai ſervi, je ſçais ce que c'eſt qu'un ſoldat. Ne vas-tu pas être mon gendre ? & je n'en dirai rien à Louiſe. Et puis une miſère, quelques coups, quelques tapes.

ALEXIS.

Jean-Louis, promets-moi que tu feras tout ce que je te dirai.

JEAN-LOUIS.

Oui, à moins que cela ne ſoit trop difficile.

ALEXIS.

Non... Nous allons déjeuner, toi, ta fille, & moi.

JEAN-LOUIS.

Cela eſt aiſé; enſuite?

ALEXIS.

Je te prie, je te ſupplie d'emmener ta fille auſſitôt après, vous partirez enſemble : nous nous quitterons... nous nous quitterons. Je lui dirai que je ſuis forcé de rejoindre.

JEAN-LOUIS.

Je le ſçais; le roi arrive au camp.

ALEXIS.

Vous vous en retournerez... vous vous en retournerez au village; & toi, dans deux jours, tu reviendras ici : tu demanderas un ſoldat nommé Montauciel : il te remettra une lettre pour toi : & pour moi, je n'y ferai plus.

JEAN-LOUIS.

Non, tu feras au camp, mais dans quinze jours tu auras ton congé.

ALEXIS.

Auras-tu aſſez de force ſur ton eſprit pou ne rien faire paroître devant ta fille de ce qu je vais te dire ?

JEAN-LOUIS.

Sans doute.

ALEXIS.

Je crains qu'elle ne rentre.

JEAN-LOUIS.

Non, non.

ALEXIS.

Hier, cette nôce...

JEAN-LOUIS.

C'eſt moi qui ai conduit cela.

ALEXIS.

Le déſeſpoir m'a pris...

JEAN-LOUIS.

Bon, bon, tant mieux ; j'en étois ſûr.

ALEXIS.

Et dans ma fureur...

JEAN-LOUIS.

Tu as été furieux ? ah, que c'eſt bon.

SCÈNE XI.

LOUISE, JEAN-LOUIS, ALEXIS.

LOUISE.

AH! mon pere! ah, malheur? cette nôce l'a mis au déſeſpoir; il a déſerté, condamné: il va mourir.

JEAN-LOUIS.

Quoi?

ALEXIS.

Elle le ſçait. Que je ſuis malheureux?

JEAN-LOUIS.

Déſerté? déſerté? condamné? Alexis, Alexis, ſeroit-il vrai ce qu'elle dit là?

ALEXIS.

Cela n'eſt que trop vrai. Oui, Jean-Louis.

JEAN-LOUIS.

Ah, ciel!

TRIO.

LOUISE.

Mon pere, ah, quel ſera mon ſort!
Ah, que je ſuis infortunée!
Que le moment où je ſuis née.
Ne fut-il celui de ma mort.

Quoi, c'eſt moi, c'eſt moi, qui te tue !
J'étois au comble du bonheur,
Mon pere vous m'avez perdue...
Vous obéir c'eſt mon malheur.

Non, non, je ne ſçaurois plus vivre :
Quoi ! je ne pourrois plus te voir ?
Il ne reſte à mon déſeſpoir,
Que la reſſource de te suivre.
Je ſuis au déſespoir.

ALEXIS.

Conſole-toi, ma tendre amie,
Mon ſort te prouve mon amour :
Tu diras, s'il m'eût moins chérie,
Il n'auroit pas perdu le jour.

Ne viens point porter des alarmes :
Dans mon cœur prêt à s'attendrir,
Ne pleure pas, ſèche tes larmes,
Garde-les pour mon ſouvenir.

Et toi pour un autre moi-même,
Conſerve-toi pour cet objet chéri;
Dans ta fille aime ton ami,
Je meurs content, ta fille m'aime.
Calme ton déſeſpoir.

JEAN-LOUIS.

Quoi, mon ami, voilà ton ſort !
Maudite, ah, maudite journée !
Ce ſeroit là ta deſtinée ?
C'eſt moi qui dois ſubir la mort.
Je ſuis au déſeſpoir.

SCÈNE XII.

LES ACTEURS PRÉCÉDENTS,
LE GEOLIER.

LE GEOLIER.

On vous demande.

ALEXIS.

Qui ?

LE GEOLIER.

Vous. Allez.

ALEXIS.

Adieu, adieu.

LOUISE.

Comment ? adieu.

ALEXIS.

Non, Louise, ne t'effraie pas. Je crois que je vais revenir.

LOUISE.

Ah ! mon pere.

SCÈNE XIII.

LOUISE, JEAN-LOUIS,
LE GEOLIER,

LOUISE.

O CIEL! monsieur, où va-t-il ?

LE GEOLIER.

Parler à ces meſſieurs.

LOUISE.

Monſieur, monſieur, ce ne ſeroit pas...

LE GEOLIER.

Ah, ce ne ſera pas pour ſi-tôt; peut-être entre cinq & ſix heures : peut-être à ſept heures.

LOUISE.

Ah, ciel !

JEAN-LOUIS.

Non; ma fille, il n'eſt pas poſſible : je vais trouver madame la ducheſſe; je vais lui tout dire.

LOUISE.

Ah. mon pere ! elle l'a mis dans la peine; elle ne sera pas là pour l'en tirer.

JEAN-LOUIS.

Je vais... ô ciel ! Ah, que je ſuis malheureux ! Viens me rejoindre; j'irai plus vîte que toi. Hé, puis... Non je cours.

SCÈNE XIV.

LOUISE, LE GEOLIER.

LOUISE.

MONSIEUR, je me jette à vos genoux; je vous prie...

LE GEOLIER.

Cela n'eſt pas néceſſaire. Que voulez-vous ?

LOUISE.

Le roi paſſe au camp.

LE GEOLIER.

Hé bien ?

LOUISE.

Monſieur, dites-moi, le roi en pareil cas... Ah ! c'eſt une juſtice. Le roi peut-il faire juſtice ou grâce ?

LE GEOLIER.

Je le crois bien : il ne fait que ça.

LOUISE.

Monſieur, ſi j'y allois, ſi je me jettois à ſes pieds; ſi je lui diſois que c'eſt moi qui ſuis la cauſe...

LE GEOLIER.

Hé bien, vous le pouvez, ſi on vous laiſſe approcher. Si cela ne ſert à rien, cela ne peut pas nuire.

LOUISE.

Ah ! monſieur, fi j'avois de l'argent.

LE GEOLIER.

Si vous vous adreſſez au roi, vous n'en avez que faire.

LOUISE.

Ce n'eſt pas cela que je voudrois dire : c'eſt pour vous, monsieur.

LE GEOLIER.

Ah, pour moi.

LOUISE.

C'eſt pour vous remercier... c'eſt pour vous prier... Voici, monſieur, ma croix d'or que je vous donne : faites retarder jusqu'à demain.

LE GEOLIER.

Retarder ? retarder ?... Cela me paroît creux. Eſt-ce de l'or ?

SCÈNE XV.

LE GEOLIER, *examinant la croix d'or.*

Je ne peux pas faire tout-à-fait ce que vous demandez là : mais je lui donnerai, je lui donnerai tout le vin dont il aura beſoin. (*S'apercevant que Louiſe eſt ſortie.*) Cette jeune fille a un bon cœur : ça fait plaiſir.

SCÈNE XVI.

MONTAUCIEL, LE GEOLIER, BERTRAND.

MONTAUCIEL *tient d'une main une pinte de vin, une feuille de papier ſous ſon bras; de l'autre main il tient Bertrand par le poignet.*

HÉ, entrez donc. Eſt-ce que vous avez peur? (*Au Geolier.*) Tenez, voilà un jeune homme qui demande ce ſoldat. Où eſt-il donc? Et cette jeune fille?

LE GEOLIER.

Elle eſt partie.

MONTAUCIEL.

Et lui?

LE GEOLIER.

Il eſt allé parler, il va revenir. Si je le vois, je vais vous l'envoyer.

BERTRAND.

Je vais aller avec monſieur.

SCÈNE XVII.

MONTAUCIEL, BERTRAND.

MONTAUCIEL.

Non, non, reſtez : vous allez boire un coup en attendant. Voilà une feuille de papier que je lui apportois.

BERTRAND.

Mais, êtes-vous bien ſûr que c'eſt mon couſin Alexis ?

MONTAUCIEL.

Oui, oui : c'eſt lui : un soldat ?

BERTRAND.

Oui.

MONTAUCIEL.

Mettez-vous là. Il eſt ici d'hier ?

BERTRAND.

Oui, monſieur.

MONTAUCIEL.

Mettez-vous là. Il eſt votre couſin ?

BERTRAND.

Oui, monſieur.

MONTAUCIEL.

Mettez-vous là.

BERTRAND.

Mais, Monſieur...

MONTAUCIEL.

Mettez-vous là, vous dis-je, mettez-vous là. Sarpejeu, mettez-vous donc là ! buvons un coup, il va revenir.

BERTRAND.

Monſieur, je vous remercie : on ne boit pas comme ça ſans connoître.

MONTAUCIEL.

Eſt-ce que je vous connois moi ? & ça ne m'empêche pas de boire avec vous. Il eſt bon : buvez, buvez, donc. (*Bertrand boit.*) Et vous dites que...

BERTRAND.

Moi, je ne dis rien.

MONTAUCIEL.

Si vous ne dites rien, chantez, chantez.

BERTRAND.

Ah ! monsieur, nous ſommes dans le chagrin.

MONTAUCIEL.

C'eſt à cauſe de cela : c'eſt dans le chagrin qu'il faut chanter, cela diſſipe. Allons chantez.

Toujours chanter, & toujours boire,
C'eſt la deviſe de Grégoire.

Chantez donc.

BERTRAND.

Mais, je ne ſçais pas chanter.

MONTAUCIEL.

Chantez toujours; voulez-vous donc chanter, quand on vous en prie. Sarpebleu ! vous chanterez.

BERTRAND.

Mais attendez. (*Il chante.*)

CHANSON.

Tous les hommes ſont
bons :
On ne voit que gens
francs,
A leurs intérêts
près.
Nous aimons la bonté,
L'exacte probité
Dans les autres.
Faire le bien eſt ſi doux,
Pour ne rendre heureux que nous
& les nôtres.

MONTAUCIEL.

Sarpedié, votre chanſon eſt bonne à porter le diable en terre. Ecoutez-moi.

CHANSON.

Vive le vin, vive l'amour,
Amant et buveur tour à tour.

Je nargue la mélancolie :
Jamais les peines de la vie
Ne me coutèrent de ſoupirs;
Avec l'amour je les change en plaiſirs,
Avec le vin je les oublie.

Voilà une chanſon ça. Chantons enſemble.

BERTRAND.

Hé mais, & mon couſin...

MONTAUCIEL.

Il ne peut pas tarder. Allons, chantons enſemble à préſent.

BERTRAND.

Enſemble ?

MONTAUCIEL.

Oui, enſemble, c'eſt plus gai.

BERTRAND.

Mais je ne ſçais pas votre chanſon.

MONTAUCIEL.

Qu'eſt-ce qui vous dit de chanter ma chanſon ? Dites la vôtre, & moi la mienne : c'eſt plus gai.

BERTRAND.

Hé mais...

MONTAUCIEL.

Allons, morbleu, chantez. (*Il verſe un verre de vin, & boit.*) Buvez, & chantez.

DUO.

BERTRAND.

Tous les hommes ſont
bons :
On ne voit que gens
francs,
A leur intérêts
près.
Nous aimons la bonté,
L'exacte probité
Dans les autres.
Faire le bien eſt ſi doux,
Pour ne rendre heureux que nous
& les nôtres.

MONTAUCIEL.

Vive le vin, vive l'amour,
Amant & buveur tour à tour,
Je nargue la mélancolie :
Jamais les peines de la vie
Ne m'ont coûté quelques ſoupirs,
Avec l'amour je les change en plaiſirs,
Avec le vin je les oublie.

A la fin du duo Bertrand s'enfuit, & Montauciel court après.

du ſecond Acte.

ACTE TROISIÈME

SCÈNE PREMIÈRE.

LA TANTE,
JEANNETTE, BERTRAND.

LA TANTE.

Oui, c'eſt ta faute; oui, c'eſt ta faute : ſi-tôt que tu l'as vu ſi fâché, que ne lui as-tu dit que cela n'étoit pas vrai?

JEANNETTE.

Eſt-ce qu'on ne m'avoit pas défendu de le dire ?

LA TANTE.

Oui, mais enſuite, enſuite.

JEANNETTE.

Il ne m'a ſeulement pas laiſſé commencer la chanſon.

LA TANTE.

Hé bien, il falloit toujours lui dire.

BERTRAND.

C'eſt vous qui avez voulu tout cela. Oui, c'eſt vous qui êtes la cauſe de ſa mort.

LA TANTE.

La cauſe de ſa mort. Ah ! ciel ! peux-tu dire une pareille choſe. La cauſe de ſa mort !

BERTRAND.

Oui, il eſt bien tems.

LA TANTE.

Et toi, grand lâche, miſérable que tu es, quand on te dit de courir après lui, tu fais ſemblant d'y aller.

BERTRAND.

C'eſt moi qui étois le marié : eſt-ce que je pouvois quitter ?

LA TANTE.

Ah ! fuſſes-tu à ſa place.

BERTRAND.

A ſa place; ah, je n'aurois pas fait comme lui : je me ſerois bien informé à tout le monde.

LA TANTE.

Ah, ciel ! ah ! je le pleurerai toute ma vie, oui, toute ma vie... Quoi ! ce pauvre Alexis...

JEANNETTE.

Hé, marraine, ne pleurez donc pas comme ça.

BERTRAND.

Ah! le voici.

LA TANTE.

Comme il eſt changé!

BERTRAND.

Comme il eſt triſte!

SCÈNE II.

LA TANTE, ALEXIS, BERTRAND, JEANNETTE.

LA TANTE.

AH! mon cher Alexis, je ſuis au déſeſpoir...

ALEXIS.

Bonjour, ma tante, bonjour.

LA TANTE.

Je te demande pardon : c'eſt nous, c'eſt moi qui ſuis la cauſe de tout ça.

BERTRAND.

C'eſt moi qui étois le marié.

JEANNETTE.

J'ai voulu vous le dire : n'eſt-il pas vrai que vous m'avez dit que vous me tueriez!

ALEXIS.

Ne parlons plus de cela, c'eſt un malheur.

Où eſt Louiſe ? Et pourquoi ſon pere n'eſt-il pas ici ?

LA TANTE.

Ah ! ſon pere ! ſon pere ! le voilà qui arrive dans le village. Il étoit en pleurs, il ſe jette par terre, il ſe frappoit la tête ; il ne veut pas ſe relever : nous ſommes tous à gémir. Si on pouvoit te racheter avec de l'argent, nous donnerions tout, juſqu'à nos hardes.

BERTRAND.

Tiens, moi, je donnerois tout ce que j'ai.

ALEXIS.

Et madame la ducheſſe ſçait-elle cela ?

LA TANTE.

Nous y avons tous couru, elle n'eſt pas au château.

BERTRAND.

Ah, au château ! la belle nôce qu'elle te préparoit.

ALEXIS.

Et Louiſe, l'avez-vous vue ?

LA TANTE.

Non.

BERTRAND.

On ne ſçait où elle eſt.

ALEXIS.

Quoi ! perſonne... Quoi ? perſonne n'eſt avec elle. Ah ! il lui ſera arrivé quelque malheur.

JEANNETTE.

Non, je l'ai vu courir : je l'ai appelée, elle ne m'a pas répondu.

ALEXIS.

Ah! ma tante, conſolez-la, ne la quittez pas : vous ne pouvez plus me rendre aucun ſervice, vous perdez votre neveu.

LA TANTE.

Je te perds, ah, quel malheur!

ALEXIS.

Quelle ſoit votre niece je vous en prie. Elle devoit l'être.

LA TANTE.

Je te le promets.

ALEXIS.

Hé, comment a-t-elle pu conſentir à ce cruel badinage ?

LA TANTE.

Elle ne le vouloit pas : elle s'écrioit; moi, à ſa place j'en mourrois. Mais madame la ducheſſe l'avoit ordonné; & ſon pere & moi nous l'y avons forcée.

JEANNETTE.

Hé puis, elle diſoit comme ça : il ne le croira pas, il ne le croira pas.

ALEXIS.

C'eſt vrai, je ne devois pas le croire.

BERTRAND.

Oui, oui, c'eſt bien vrai, tu ne devois pas le croire.

ALEXIS.

Partez, ma tante, partez; tâchez de m'envoyer Jean-Louis. Si Louiſe... Si Louiſe veut me voir encore, venez avec elle & ne la quittez pas.

LA TANTE.

Oui, mon cher Alexis.

ALEXIS.

Promettez-le moi.

LA TANTE.

Je te le jure... Ah, ciel !

JEANNETTE, *à Bertrand, à part.*

Eſt-ce que c'eſt pour aujourd'hui ?

BERTRAND, *à part.*

On dit que c'eſt pour quatre heures.

ALEXIS.

Adieu ma tante, adieu Bertrand, adieu la jeune enfant. De qui eſt-elle fille ?

LA TANTE.

De Simonneau.

ALEXIS.

Quoi ! cette petite fille que j'ai vue... Elle eſt bien grandie. Bien mes amitiés à ton pere, je t'en prie. Adieu ma tante.

LA TANTE.

Adieu, mon cher Alexis.

BERTRAND.

Adieu donc.

SCÈNE III.

LE GEOLIER, ALEXIS.

LE GEOLIER.

TENEZ, voilà une plume & de l'encre : la plume eſt bonne, & voilà du papier blanc : il y en a pour ſix ſols. Et qui eſt-ce qui me payera ?

ALEXIS.

Voilà un petit écu.

LE GEOLIER.

C'eſt bon : je vous rendrai, je vous rendrai... Mais, tenez, je vais vous apporter une pinte de vin : auſſi bien voilà Montauciel.

SCÈNE IV.

MONTAUCIEL, ALEXIS.

MONTAUCIEL.

SOIT, me voilà prêt. Ah, ah, vous allez écrire; vous êtes bien heureux, vous ſçavez écrire vous. Ah ! déluge ! ah, mort ! ſang ! ah, que je ſuis malheureux.

ALEXIS.

Qu'avez-vous ?

MONTAUCIEL.

Ce que j'ai ? le diable, le diable, puiſqu'il faut vous le dire. Que diriez-vous d'un miſérable, d'un coquin, comme moi : brave homme d'ailleurs. Comment, morbleu, il y a cinq ans que j'aurois eu la brigade ſi j'avois ſçu lire. A la compagnie on eſt dérangé : on boit avec l'un, on boit avec l'autre. Je me fais mettre en priſon afin d'avoir un quart-d'heure à moi pour apprendre; & d'aujourd'hui, d'aujourd'hui, morbleu, Montauciel n'a pas étudié. Ah, malheureux ! ah, coquin ! ah, ſcélérat.

ALEXIS.

Hé bien, étudiez.

MONTAUCIEL.

Vous avez raiſon. Voilà de l'écriture qu'un de mes camarades m'a fait; car je ſuis déjà avancé : j'appelle mes lettres.

ARIETTE.

V, o, u, s, e, t, et te
Trompette, Trompette ?
Blanc bec
Bleſſé, Trompette, bleſſé.

Maudit l'infernal
Faiſeur de grimoire,
Dont l'eſprit fatal
Mit dans ſa mémoire
Tout ce bacchanal.

Sans cette écriture,
Et ſans la lecture,
Ne peut-on, morbleu,
Manger, rire & boire,
Marcher à la gloire,
Et courir au feu ?

ALEXIS.

Camarade, ne pouvez-vous pas étudier plus bas ?

MONTAUCIEL.

Non, car je ne m'entendrois pas : mais je m'en vais plus loin. (*Il ſe retire au fond du théâtre.*)

ALEXIS.

En vous remerciant.

MONTAUCIEL.

Pourriez-vous, ſans vous déranger s'entend : après que vous aurez fait votre affaire : pourriez-vous me ranger là une autre file d'écriture ? Il n'y en a là qu'une, & je crois que je la ſçais bientôt : ſans vous déranger cependant.

ALEXIS.

Avec plaiſir : quand vous reviendrez.

MONTAUCIEL.

Ah, vous avez le temps.

ALEXIS *écrit, & s'interrompt quelquefois.*

ARIETTE.

Il m'eût été ſi doux de t'embraſſer
Avant l'inſtant que je vois s'avancer;
Ta préſence eut mis quelques charmes
Dans l'horreur qui vient m'oppreſſer:
Mais je ne verrai pas tes larmes :
Il m'eſt plus doux de m'en paſſer.
Parmi mes ſpectateurs, dans cette foule errante
Qui vient s'amuſer du malheur,
Mes yeux te chercheront, je verrai ta douleur,
Ton nom ſera dans ma bouche mourante :
Que le mien quelquefois revive dans ton cœur.
Aime ton pere, & que jamais reproche :
A mon ſujet ne ſorte de ſon ſein,
Mais... mais... tu ne viens pas, & mon heure s'approche ;
Si ton pere en eſt cauſe, étois-ce ton deſſein ?
Tu ne viens pas; & mon heure s'approche :
Il m'eût été ſi doux de t'embraſſer.
Avant l'inſtant que je vois s'avancer.

MONTAUCIEL.

Camarade, vous qui ſçavez lire, pourriez-vous me dire comme il y a là ?

ALEXIS, *regarde le papier et le rend.*

Vous êtes un blanc bec.

MONTAUCIEL.

Un blanc bec. Qu'eſt-ce que c'eſt qu'un blanc bec ? C'eſt vous qui en êtes un, ſarpeguié ! & je vous donnerai de mon poing par le viſage. (*Montauciel lui porte le poing ſur le*

nez; Alexis se lève, lui donne un coup dans l'estomac; il tombe à la renverse. Le geolier arrive aux premiers cris : il apporte du vin.

ALEXIS.

Les hommes sont bien terribles : il y a de cruels gens.

SCÈNE V.

LE GEOLIER, MONTAUCIEL.

LE GEOLIER.

Qu'est-ce que ça, qu'est-ce que ça ? Comment, vous vous battez ! J'ai cru que vous alliez boire.

MONTAUCIEL, *s'essuyant le nez.*

Ah, morbleu, tu me le payeras. Montauciel un blanc bec : sacre! mort! un blanc bec !

LE GEOLIER.

Hé ! pour quelle raison ?

MONTAUCIEL.

Il ne sera pas toujours en prison : je veux lui faire mettre l'épée à la main. Un blanc bec, un blanc bec ! Morbleu ! quand il sera hors d'ici, l'épée à la main, mon ami, ou je te coupe le visage.

LE GEOLIER.

Je t'en défie.

MONTAUCIEL.

Tu m'en défies. Pourquoi m'en défier?

LE GEOLIER.

Dans deux heures, il va être fuſillé.

MONTAUCIEL.

Ah, je ne m'en ſouvenois plus : je ne m'étonne pas.

LE GEOLIER.

Hé comment votre querelle eſt-elle venue? j'ai cru que vous alliez boire enſemble.

MONTAUCIEL.

J'ai été honnête avec lui, parce qu'il eſt ſçavant : il ſçait lire & écrire. J'ai été me fourrer dans ce coin-là pendant toutes ſes écritures. Je lui ai apporté un papier que voilà; & je l'ai prié de me dire comment il y avoit à un endroit que je n'ai pas pu lire. Il m'a dit : « Allez, vous n'êtes qu'un blanc bec! » & il m'a jeté mon papier au nez.

LE GEOLIER.

Il a tort.

MONTAUCIEL, *en cet inſtant, ramaſſe le papier.*

Hé bien, comment y a-t-il là?

LE GEOLIER.

Vous êtes un blanc bec.

MONTAUCIEL.

Vous êtes...

LE GEOLIER.

Vous êtes un blanc bec.

MONTAUCIEL.

Il y a là-deſſus, vous êtes un blanc bec?

LE GEOLIER.

Oui.

MONTAUCIEL.

Un blanc bec. B, l, a, n, c.

LE GEOLIER.

Blanc.

MONTAUCIEL.

B, e, c.

LE GEOLIER.

Bec, blanc bec.

MONTAUCIEL.

Comment, il n'y a pas là : trompette bleſſé ?

LE GEOLIER.

Parbleu, non ! il y a : vous êtes un blanc bec.

MONTAUCIEL.

Il n'a donc pas tant de tort de m'avoir donné un coup de poing. Etoit-ce un coup de poing ?

LE GEOLIER.

Je n'en ſçais rien : mais en tout cas il étoit fier, car tu étois tombé par terre.

MONTAUCIEL.

Hé, voilà Courchemin.

SCÈNE VI.

LE GEOLIER, COURCHEMIN, MONTAUCIEL.

LE GEOLIER.

HÉ, bonjour, Courchemin.

COURCHEMIN.

Hé, bonjour, Crick, bonjour, Montauciel : ouf! Ah, que j'ai bon beſoin d'un verre de vin.

MONTAUCIEL.

Le voilà... Hé, d'où viens-tu comme ça ?

COURCHEMIN, *après avoir bu.*

En te remerciant... Je ſuis venu au grand galop, ventre à terre : on me l'avoit commandé. Mais j'ai vu... Sarpebleu, que j'ai chaud ! (*Il s'eſſuie.*) J'ai vu une fille qui couroit à pied, en venant, ſes ſouliers à la main. Ah ! je n'ai jamais vu aller de cette viteſſe-là : elle ſautoit les foſſés, elle coupoit les vignes, les haies, les ſentiers; elle avoit plus d'une affaire.

LE GEOLIER.

Hé, pourquoi es-tu venu ici ?

COURCHEMIN.

J'ai remis un paquet au grand prévôt.

LE GEOLIER.

Et le roi eſt-il venu au camp ?

COURCHEMIN.

Oui.

MONTAUCIEL.

Tête, mort, ventre !...

LE GEOLIER.

Qu'eſt-ce donc que tu as ?

MONTAUCIEL.

Comment, le roi eſt venu au camp, & Montauciel n'y étoit pas ?

COURCHEMIN.

Tu es donc auſſi ſou qu'à l'ordinaire.

MONTAUCIEL.

Le roi eſt venu au camp, & Montauciel n'y étoit pas ? Mille bombes ! je n'ai pas vu le roi. Je n'étudierai de ma vie. (*Il déchire ſon papier.*)

LE GEOLIER.

Y a-t-il quelque choſe de nouveau au camp ?

MONTAUCIEL, *à part.*

Morbleu !

COURCHEMIN.

Tais-toi donc. Il y a l'hiſtoire d'une jeune fille...

LE GEOLIER.

D'une fille ?

MONTAUCIEL.

D'une fille ? Dis donc, dis donc.

COURCHEMIN.

Attendez donc, que je me rappelle.

ARIETTE.

Le roi paſſoit, & le tambour
Battoit aux champs : une fille bien faite
Perce la file ; elle crie, elle court,
Tombe à genoux, en pleurs, le roi s'arrête,
Le roi l'écoute, on ignoroit pourquoi ;
Alors on a fait un ſilence,
Puis auſſitôt un même cri s'élance :
« Vive à jamais, vive, vive le roi ! »

On m'a conté qu'elle diſoit : « Ah, sire !
« C'eſt mon amant ; & s'il faut qu'il expire,
« Que j'éprouve le même ſort.
« Mais non, qu'il vive & commandez, oui, sire,
« Plutôt qu'à lui, qu'on me donne la mort.

« Que ſuis-je moi ? moins que rien ſur la terre :
« Trop foible hélas, pour travailler aux champs,
« Et mon amant pourroit aider mon pere,
« Dans ſes travaux au déclin de ſes ans. »

De vieux ſoldats pleuroient, même des courtiſans.
Le roi pourtant ne pleuroit pas ; la grâce
Eſt accordée, on ne ſçait ce que c'eſt.

MONTAUCIEL.

Enſuite ?

LE GEOLIER.

Hé bien ?

COURCHEMIN.

Je te l'ai dit

MONTAUCIEL.

Après ?

COURCHEMIN.

Je te l'ai dit, au milieu de la place,
Le roi paſſoit, & le tambour
Battoit aux champs : une fille bien faite
Perce la file, elle crie, elle court,
Tombe à genoux en pleurs, le roi s'arrête.
Le roi l'écoute, on ignoroit pourquoi ;
Alors on a fait un ſilence,
Puis tout à coup un même cri s'élance :
« Vive à jamais, vive, vive le roi ! »

MONTAUCIEL.

Et e tambour battoit aux champs ?

LE GEOLIER.

Et l'a-t-on envoyée en priſon ?

COURCHEMIN.

Bon, en priſon ! on croit que la grâce eſt accordée, car on lui a donné un papier.

MONTAUCIEL.

Qu'eſt-ce que c'eſt que ce papier ?

COURCHEMIN.

Eſt-ce que je ſçais ? Mais il y avoit là des ſeigneurs, des grands ſeigneurs, qui lui ont dit de tendre ſon tablier ; & ils lui ont jeté beaucoup d'or, beaucoup d'argent.

LE GEOLIER.

De l'argent !

COURCHEMIN.

Sçavez-vous ce qu'elle a fait ?

LE GEOLIER.

Non.

COURCHEMIN.

Elle a jeté tout l'or, par terre : elle a dit que cela l'empêcheroit de marcher.

MONTAUCIEL.

C'étoit donc bien lourd ?

LE GEOLIER.

Bon, elle a jeté tout cet or ?

COURCHEMIN.

Oui.

LE GEOLIER.

Tais-toi donc avec tes raiſons : elle a jeté cet or ? tu nous en contes.

COURCHEMIN.

Et ſi c'étoit la grâce de ce déſerteur que nous avons arrêté hier ?

MONTAUCIEL.

J'en ſerois charmé, j'en ſerois charmé : nous nous couperions la gorge enſemble.

LE GEOLIER.

A cauſe de cette querelle ?

MONTAUCIEL.

Sans doute.

LE GEOLIER.

Tais-toi donc, avec ta querelle : je t'en ferai une autre.

COURCHEMIN. (*Alors on entend des coups de tambour.*)

Qu'eſt-ce que j'entends ?

LE GEOLIER.

C'eſt l'appel : il y a quelque choſe de nouveau.

MONTAUCIEL.

Voyons.

SCÈNE VII.

ALEXIS *entre du côté oppoſé à la sortie des précédents.*

On s'empreſſe, on me regarde;
J'ai vu s'avancer la garde.
Les malheureux n'ont point d'amis.
Je crains d'interroger : juſte ciel, je frémis !
Mes yeux vont ſe fermer ſans avoir vu Louiſe,
Sans l'avoir vue ! ô ciel ! non, non;
Quelque choſe que je me diſe,
Mon cœur ne peut ſouffrir ce cruel abandon.

Hier, avec quelle joie
J'accourois... je courois à la mort :
De quels tourmens ſuis-je la proie ?
Ai-je donc mérité mon ſort ?

Mes yeux vont ſe fermer ſans avoir vu Louiſe,
Sans l'avoir vue ! ô ciel ! non, non;
Quelque choſe que je me diſe,
Mon cœur ne peut ſouffrir ce cruel abandon.

SCÈNE VIII.

MONTAUCIEL, ALEXIS.

MONTAUCIEL *entre, une bouteille de vin & un gobelet à la main.*

AH! te voilà, te voilà : je te cherchois, c'eſt à préſent qu'il faut du cœur.

ALEXIS.

Quoi, Montauciel ?

MONTAUCIEL.

On vient te chercher. Bois cela, bois cela, te dis-je, c'eſt le cœur du ſoldat. J'ai cru que tu avois ta grâce; mais non.

ALEXIS.

On vient me chercher ?

MONTAUCIEL.

Oui, bois cela.

ALEXIS.

Je te remercie. Ha, Louiſe !

MONTAUCIEL.

Tu ſçais bien cette querelle de tantôt ? Hé bien, je te le pardonne, meurs en paix ; c'eſt moi qui ai tort. Bois donc cela, je t'en prie, je t'en ſupplie : ne me refuſe pas. C'eſt le dernier coup de vin que tu boiras.

ALEXIS *prend le gobelet, le préſente à Montauciel qui verſe, & il boit.*

Donne : en te remerciant.

MONTAUCIEL.

Pauvre garçon ! un ſecond, je t'en prie.

ALEXIS.

Je te remercie... Montauciel, fais-moi un plaiſir.

MONTAUCIEL.

Quoi ?

ALEXIS.

Puis-je compter ſur toi ?

MONTAUCIEL.

A la mort & à la vie.

ALEXIS.

Promets-moi de rendre cette lettre.

MONTAUCIEL.

Où ? j'y vais.

ALEXIS.

Tu ne le peux pas, tu es en priſon.

MONTAUCIEL.

C'eſt vrai ; mais je ſors aujourd'hui.

ALEXIS.

Il viendra un paysan, nommé Jean-Louis. Tu lui rendras cette lettre, ou tu la feras rendre à ſon adreſſe.

MONTAUCIEL.

Que je meure à l'inſtant ſi j'y manque. Ah

les voilà les chiens, les enragés, les... Morbleu ! je crois que j'irois à ſa place.

ALEXIS.

Adieu, Montauciel.

MONTAUCIEL.

Que je t'embraſſe !

ALEXIS.

Si cette jeune fille de ce matin vient ici, dis-lui que j'ai penſé à elle jusqu'au dernier moment.

MONTAUCIEL.

Brave garçon ! brave garçon ! Mes amis, mes camarades, ne le manquez pas !

SCÈNE IX.

ALEXIS, MONTAUCIEL,

DES SOLDATS, *la baïonnette au bout du fuſil.*

ALEXIS.

Vous venez me chercher... Si quelqu'un... Ciel ! c'eſt elle !

SCÈNE X.

LOUISE, LES PRÉCÉDENTS.

(*Louise entre, ses souliers à la main, ses cheveux en désordre. Elle ne dit que : « Alexis, ta... » & tombe évanouie entre les bras d'Alexis, qui l'approche d'un siége sur lequel elle reste sans connoissance.*)

ALEXIS.

Adieu, chère Louise, adieu,
Ma vie étoit à toi... je la perds, vie heureuse :
C'est là, c'est là, mon dernier vœu.
Que je te plains... que ta peine est affreuse,
Pourquoi ne meurt-on pas d'amour & de douleurs ?
Je ne peux retenir mes pleurs.
(*Aux soldats.*)
Amis, terminez mon supplice,
Que je meure en soldat, abandonnons ce lieu :
Adieu, chere Louise, adieu,
Adieu, chere Louise, adieu.

SCÈNE XI.

LOUISE, *revenant à elle par degrés.*

Ou ſuis-je ! ô ciel ! j'ai les pieds nus !
Qui m'a miſe en ce lieu ? pourquoi m'ont-ils [quittée ?
Et ces ſoldats, que ſont-ils devenus ?
Mon cœur... ah, ciel ! que je ſuis agitée !
Le roi l'a dit, il va venir.
Ah, je ne peux me ſoutenir !
Oui, ſa grâce eſt accordée :
Mais, je n'ai plus nulle idée :
Arrêtez, arrêtez donc :
Mais c'étoit ici ſa priſon,
Je me rappelle ces accents;
Il me parloit... quel bruit j'entends !

(On entend derrière le théâtre un cri de : Vive le roi ! Louiſe voit dans ſon ſein le papier ſur lequel eſt écrit qu'Alexis a ſa grâce.)

Ce papier! Dieux ! il n'eſt plus temps.

Elle ſort du côté oppoſé à l'entrée de la Tante & de Jean-Louis.)

SCÈNE XII.

LA TANTE, JEAN-LOUIS.

LA TANTE.

LOUISE, Louiſe, il a ſa grâce !

JEAN-LOUIS.

Il a ſa grâce, il a ſa grâce !
Ah, ma fille, il a ſa grâce !
(*Ils s'embraſſent & ſautent de joie.*)

SCÈNE XIII.

ALEXIS.

LE théâtre change, il repréſente une place publique. On voit des ſoldats ſous les armes. Alexis eſt au milieu d'un groupe de perſonnes qu'il déſire de ſéparer. Il eſt ſoutenu par deux ſoldats; & faiſant pour marcher, des efforts inutiles, il dit :

Hélas! n'arrêtez pas
Mes pas !
Courez, courez, elle étoit expirante :
J'ai laiſſé Louiſe mourante.

Hélas n'arrêtez pas
Mes pas !

(Cependant le tambour bat, & les troupes défilent dans le fond du théâtre. Le peuple crie : Vive le roi !)

SCÈNE XIV.

JEAN-LOUIS, LA TANTE, ALEXIS.

JEAN-LOUIS, *lui sautant au col.*

Mon ami que je t'embraſſe !

LA TANTE, *lui sautant au col.*

Mon neveu que je t'embraſſe !

ALEXIS.

Hélas, n'arrêtez pas
Mes pas !
Courez, elle étoit expirante.

ALEXIS, JEAN-LOUIS, LA TANTE, LE PEUPLE.

La voici, la voici !

SCÈNE XV ET DERNIÈRE.

LOUISE, ALEXIS,
BERTRAND, MONTAUCIEL,
JEANNETTE,
LA TANTE,
LE PEUPLE & LES TROUPES *qui défilent.*

ALEXIS.

AH, Louiſe !

LOUISE.

Alexis !

(Ils ſe tiennent embraſſés, & on les ſoutient.)

LE PEUPLE.

Oubliez juſqu'à la trace
D'un malheur peu fait pour vous :
Quel bonheur ! il a ſa grâce :
C'eſt nous la donner à tous.
Vive le roi ! &c.

BERTRAND.

Où ſont-ils ? Rangez-vous.
Laiſſez-nous.

(Il embraſſe Alexis.)

MONTAUCIEL.

Où ſont-ils ? Rangez-vous,
Laiſſez-nous.

(*Il embraſſe Alexis.*)

JEANNETTE.

Pardonnez-moi, je vous prie,
Si j'ai fait tous vos malheurs;
Je n'oublierai de ma vie
Combien j'ai cauſé de pleurs.

LE PEUPLE.

Oubliez, &c.

JEAN-LOUIS.

Ma fille étoit trop chérie,
Et nous faiſions ton malheur.

LA TANTE.

Tous les jours de notre vie
Sont bien dus à ton bonheur.

LE CHŒUR.

Oubliez, &c.

ALEXIS, *à Louiſe.*

Qu'ai-je beſoin de la vie,
Si ce n'eſt pour ton bonheur ?

LOUISE, *à Alexis.*

Hélas ! j'étois ſi chérie,
Et je faiſois ton malheur.

MONTAUCIEL, *à Alexis.*

Et ta maîtreſſe ! & la vie !
Et tu ſoutiens ton bonheur !
Ami, je te porte envie,
On ne peut avoir plus de cœur.

LE CHŒUR.

Oubliez jusqu'à la trace, &c.

ALEXIS, LOUISE.

Oublions jusqu'à la trace
D'un malheur peu fait pour nous;
L'amour a fait { ma / ta } diſgrâce,
Il n'en ſera que plus doux

LE CHŒUR.

Quel bonheur ! il a ſa grâce,
C'eſt nous la donner à tous.
Vive le roi ! &c.

FIN

Richard

CŒUR DE LION

RICHARD
CŒUR DE LION

COMÉDIE

EN TROIS ACTES, EN PROSE
ET EN VERS MIS EN MUSIQUE

Par Monſieur SEDAINE

Repréſentée, pour la première fois,
à Paris, par les Comédiens italiens du roi.
le 21 Octobre 1784;
& à Fontainebleau, devant leurs Majeſtés,
le 25 Octobre 1785.

A PARIS

Chez BRUNET, Libraire, rue de Marivaux,
près la Comédie Italienne.

M. DCC. LXXXVI.

ACTEURS

RICHARD.
MARGUERITTE.
BLONDEL.
LE SÉNÉCHAL.
FLORESTAN.
WILLIAMS.
LAURETTE.
BÉATRIX.
ANTONIO.
SUITE DE MARGUERITTE
VIEILLES.
VIEILLARDS.
OFFICIERS.
SOLDATS.

La Scène ſe paſſe au Château de Lints.

RICHARD

CŒUR DE LION

COMÉDIE

ACTE PREMIER

(Le Théâtre repréſente les environs d'un Château fort; on en voit les tours, les créneaux; il eſt élevé dans un lieu agreſte; des montagnes ſtériles & des forêts ſombres & touffues paroiſſent entourer le lieu. Sur un des côtés eſt une maiſon qui a l'apparence d'une Gentilhommière, on en voit la porte; un banc eſt de l'autre côté. Pendant l'ouverture paſſent pluſieurs paysans avec leurs outils de travail ſur leurs épaules; ils sont en veſte, & portent leurs habits.)

LE CHŒUR DE PAYSANS.

CHANTONS, chantons,
Célébrons cette journée,
A demain, la matinée,
Chantons chantons,
Retournons dans nos maiſons.

(L'ouverture continue, & enſuite les mêmes :)

Sais-tu que c'eſt demain
Que le vieux Mathurin
Refait ſon mariage ?
Oui, le fait eſt certain,
Nous danſerons demain,
Nous boirons du bon vin.

(L'ouverture continue.)

COLETTE.

Antonio, je gage,
En ce moment,
Eſt bien loin du village :
Ah ! quel cruel tourment !

AUTRE TROUPE DE PAYSANS.

Colette c'eſt demain
Que le vieux Mathurin
Refait ſon mariage;
Fille, point de chagrin,
Nous danſerons demain,
Nous boirons du bon vin.

(L'ouverture continue.)

LE VIEUX MATHURIN
ET SA VIEILLE FEMME.

MATHURIN.

Comment, c'eſt demain
Que ton vieux Mathurin
Avec toi, ma femme, ſe remet en train !

LA FEMME.

Après cinquante ans,
Il eſt encor temps
De nous montrer gais, & d'être contens.

SCÈNE PREMIÈRE.

BLONDEL, ANTONIO.

BLONDEL.

ANTONIO, qu'eſt-ce que j'entends ? j'entends, je crois, chanter.

ANTONIO.

Ce n'eſt rien, c'eſt tout le hameau qui s'en retourne chez lui après l'ouvrage des champs; le ſoleil eſt couché.

BLONDEL.

Où ſuis-je ici, mon petit ami ?

ANTONIO.

Vous n'êtes pas loin d'un château où il y a

des tours, des créneaux; je vois tout en haut un ſoldat qui fait faction avec ſon arbalète.

BLONDEL.

Je ſuis bien las.

ANTONIO.

Tenez, aſſeyez-vous ſur cette pierre; c'eſt un banc.

BLONDEL.

Ah! je te remercie.

ANTONIO.

C'eſt un banc qui eſt vis-à-vis la porte d'une maiſon qui paroît être une ferme; c'eſt comme une maiſon de gentilhomme.

BLONDEL.

Eh bien, mon ami, vas t'informer ſi on peut m'y donner à coucher pour cette nuit.

ANTONIO.

Je vous retrouverai là?

BLONDEL.

Ah! je n'ai pas envie d'en ſortir; quand on ne voit pas, on eſt bien forcé de reſter où on nous dit d'attendre; ne manque pas de revenir.

ANTONIO.

Oh! non, car vous m'avez bien payé; mais, pere Blondel, j'ai quelque choſe à vous dire.

BLONDEL.

Quoi?

ANTONIO.

Ah ! c'eſt que...

BLONDEL.

Dis, mon fils, dis : qu'eſt-ce que c'eſt ?

ANTONIO.

C'eſt que je ſuis bien fâché ; je ne pourrai pas vous conduire demain.

BLONDEL.

Hé ! pourquoi donc ?

ANTONIO.

C'eſt que je ſuis de nôce ; mon grand-pere & ma grand-mere ſe remarient, & mon petit-fils qui eſt leur frere...

BLONDEL.

Ton petit-fils ! tu as un petit-fils ?

ANTONIO.

Oui, leur petit-fils, qui eſt mon frere, ſe marie auſſi le même jour de leur remariage, à une fille de ce canton.

BLONDEL.

Hé, dis-moi, elle ne demeureroit pas dans ce château que tu dis, où il y a un ſoldat qui a une arbalète.

ANTONIO.

Non, non.

BLONDEL.

Mais, mon ami, demain, comment ferai-je pour me conduire ?

ANTONIO.

Ah ! je vous donnerai un de mes camarades, il eſt un peu volage ; mais je vous ferai venir à la nôce, & vous y jouerez du violon : Ah ! ne vous embarraſſez pas.

BLONDEL.

Tu aimes donc bien à danſer?

ANTONIO.

La danſe n'eſt pas ce que j'aime,
Mais c'eſt la fille à Nicolas;
Lorſque je la tiens par le bras,
Alors mon plaiſir eſt extrême,
Je la preſſe contre moi-même :
Et puis nous nous parlons tout bas :
Que je vous plains! vous ne la verrez pas.

BLONDEL.

C'eſt vrai, mon fils, je ſuis bien à plaindre.

ANTONIO.

Elle a quinze ans, moi j'en ai ſeize,
Ah ! ſi la mere Nicolas
N'étoit pas toujours ſur nos pas :
Hé bien, quoique cela déplaiſe,
Auprès d'elle je ſuis bien aiſe;
Et puis nous nous parlons tout bas :
Que je vous plains ! vous ne la verrez pas.

BLONDEL.

Continue, je crois la voir.

ANTONIO.

Vous la voyez? ah! vous êtes aveugle.

BLONDEL.

Va, mon fils, va toujours voir ſi je pourrai trouver où paſſer cette nuit.

SCÈNE II.

BLONDEL, *ſeul.*

Oui, voilà des tours, voilà des foſſés, des redoutes; c'eſt bien là un château fort; il eſt éloigné des frontières, dans un pays ſauvage, au milieu des marais; il n'eſt propre qu'à enfermer des priſonniers d'État; on dit qu'on ne peut en approcher; nous verrons, on ſe méfiera moins d'un homme que l'on croira aveugle. Orphée, animé par l'amour, s'eſt ouvert les enfers; les guichets de ces tours s'ouvriront peut-être aux accents de l'amitié.

ARIETTE.

O Richard! ô mon roi!
L'univers t'abandonne;
Sur la terre, il n'eſt que moi
Qui s'intéreſſe à ta perſonne:
Moi ſeul dans l'univers
Voudrois briser tes fers.

Et tout le reſte t'abandonne.
Et ſa noble amie... Ah ! ſon cœur
Doit être navré de douleur !
O Richard ! ô mon roi !
L'univers t'abandonne, &c.

Monarques, cherchez des amis,
Non ſous les lauriers de la gloire,
Mais ſous les myrthes favoris
Qu'offrent les filles de mémoire.
Un troubadour
Eſt tout amour,
Félicité, constance,
Et ſans eſpoir de récompenſe.
O Richard ! ô mon roi !
L'univers t'abandonne;
Et c'eſt Blondel, il n'eſt que moi
Qui s'intéreſſe à ta perſonne.

Mais j'entends du bruit, remettons-nous & reprenons notre rôle.

SCÈNE III.

BLONDEL, WILLIAMS, ANTONIO, LAURETTE & GUILLOT.

WILLIAMS.

Je t'apprendrai à porter des lettres à ma fille.

GUILLOT.

C'eſt de la part du gouverneur.

WILLIAMS.

C'eſt de la part du gouverneur ?

BLONDEL, *à part.*

Ah, ſi c'étoit ce gouverneur !

GUILLOT.

Il m'a dit de lui remettre
Cette lettre.

WILLIAMS.

Ma fille écoute un ſéducteur !
Non ma Laurette
N'eſt point faite
Pour amuſer le gouverneur.
Et toi, & toi,
Si tu reviens, c'eſt fait de toi.

GUILLOT.

Ce n'eſt pas moi
Qui reviendrai, non, ſur ma foi.

WILLIAMS.

Dis, dis à ce gouverneur
Que ma Laurette
N'eſt point faite
Pour écouter un ſéducteur :
Monſieur, monſieur le gouverneur
Me fait en ce jour trop d'honneur.

BLONDEL, *à part.*

Ah ! ſi c'étoit le gouverneur
De ce château, dieux ! quel bonheur !

GUILLOT.

Mais, c'eſt monſieur le gouverneur.

WILLIAMS.

Eh ! que me fait ce gouverneur ?
Oui, sur ma foi,
Prends garde à toi.
(*A Laurette qui paroît.*)
Et toi, ſi jamais tu revois
Ce ſéducteur,
Tu ſentiras
Si dans mon bras
Il eſt encor quelque vigueur.

BLONDEL, *à part.*

Si je pouvois, ah ! quel bonheur !
Mes bons amis, ne frappez pas,

Point de débats :
La paix, la paix, point de débats.

LAURETTE.

Mon pere, hélas !
Je ne vois pas
Le gouverneur.

BLONDEL.

Ah, ſi c'étoit ce gouverneur !
Ah, quel bonheur !
Mes bons amis,
Soyez unis :
Ah, point de fiel !
La paix du ciel ;
Point de débats,
Ne frappez pas :
(*A part.*)
Ah ! ſi c'étoit le gouverneur.

SCÈNE IV.

WILLIAMS, BLONDEL.

WILLIAMS.

RENTREZ dans la maiſon... elle dit qu'elle ne l'a point vu, & qu'elle ne lui parle pas, & il lui écrit; je voudrois bien connoître ce que dit cette lettre : ils ont à préſent une

maniere d'écrire qu'on ne peut déchiffrer. Si quelqu'un... ce vieillard n'est pas de ce pays-ci : bonhomme, ſçavez-vous lire ?

BLONDEL.

Ah, mon Dieu ! oui, je ſçais lire.

WILLIAMS.

Eh bien ! liſez-moi cela.

BLONDEL.

Ah, mon bon monſieur ! je ſuis aveugle, ces méchants Sarraſins m'ont brûlé les yeux avec une lame d'acier flamboyante; mais ne voyez-vous pas venir un petit garçon ?

WILLIAMS.

Oui.

BLONDEL.

C'eſt celui qui me conduit; il ſçait lire, & il vous lira tout ce que vous voudrez. Antonio, eſt-ce toi ?

SCÈNE V.

WILLIAMS, BLONDEL, ANTONIO.

ANTONIO,

OUI, c'eſt moi, pere Blondel.

BLONDEL.

Tu as été bien long tems.

ANTONIO.

Ah! c'eſt que je l'ai trouvée, & je lui ai dit un petit mot.

BLONDEL.

Tiens, lis la lettre de monſieur que voilà, & lis bien haut, & diſtinctement; lis, lis mon petit ami.

ANTONIO.

Belle Laurette...

WILLIAMS.

Belle Laurette! voilà comme ils leur font tourner la tête.

ANTONIO.

Belle Laurette, mon cœur ne peut ſe contenir de la joie qu'il reſſent par l'aſſurance que vous me donnez de m'aimer toujours.

WILLIAMS.

Ah, fille indigne! elle l'aime.

BLONDEL.

Laiſſez, laiſſez; continue.

ANTONIO.

Si le priſonnier que je ne peux quitter...

WILLIAMS.

Tant mieux.

BLONDEL, *à part.*

Ce priſonnier!

ANTONIO.

Si le priſonnier que je ne peux quitter, me permettoit de ſortir pendant le jour, j'irois me jeter...

WILLIAMS.

Fût-ce dans les foſſés de ton château!

BLONDEL, *à part.*

Qu'il ne peut quitter. (*Haut*) lis toujours...

ANTONIO.

J'irois me jeter à vos pieds; mais ſi cette nuit... Il y a là des mots effacés.

BLONDEL.

Enſuite?

ANTONIO.

Faites-moi dire par quelqu'un à quelle

heure je pourrois vous parler. Votre tendre, fidèle amant, & conſtant chevalier, Floreſtan.

WILLIAMS.

Ah! damnation! goddam!

BLONDEL.

Goddam! eſt-ce que vous êtes Anglois?

WILLIAMS.

Ah! oui, je le ſuis.

BLONDEL.

Vigoureuſe nation! eh! comment eſt-il poſſible, que né un brave Anglois, vous ſoyez venu vous établir dans le fond de l'Allemagne, & dans un pays auſſi ſauvage qu'on m'a dit qu'il étoit?

WILLIAMS.

Ah! c'eſt trop long à vous raconter. Eſt-ce que nous dépendons de nous? Il ne faut qu'une circonſtance pour nous envoyer bien loin.

BLONDEL.

Vous avez raiſon; car moi je ſuis de l'Iſle-de-France, & me voilà ici; & de quelle province d'Angleterre êtes-vous?

WILLIAMS.

Du pays des Galles.

BLONDEL.

Vous êtes du pays des Galles! Ah! ſi j'avois la jouiſſance de mes yeux, que j'aurois de

plaifir à vous voir! Et comment avez-vous quitté ce bon pays?

WILLIAMS.

J'ai été à la croifade, à la Paleftine.

BLONDEL.

A la Paleftine! & moi auffi.

WILLIAMS.

Avec notre roi Richard.

BLONDEL.

Avec notre roi! & moi de même.

WILLIAMS.

Quand je fuis revenu dans mon pays, n'ai-je pas trouvé mon pere mort!

BLONDEL.

Il étoit peut-être bien vieux?

WILLIAMS.

Ah! ce n'eft pas de vieilleffe: il avoit été tué par un gentilhomme des environs, pour un lapin qu'il avoit tué fur fes terres. J'apprends cela en arrivant, je cours trouver ce gentilhomme, & j'ai vengé la mort de mon pere par la fienne.

BLONDEL.

Ainfi voilà deux hommes tués pour un lapin.

WILLIAMS.

Cela n'eft que trop vrai.

BLONDEL.

Enfin vous vous êtes enfui?

WILLIAMS.

Oui, avec ma fille, & ma femme, qui eſt morte depuis, & me voilà. La juſtice a mangé mon château & mon fief, & je n'ai plus rien là-bas, qu'une ſentence de mort ; mais ici je ne les crains pas.

BLONDEL.

Je vous demande bien pardon de toutes mes queſtions.

WILLIAMS.

Ah! il ne me déplaît pas de parler de tout cela.

BLONDEL.

Et à la croiſade, vous avez donc connu le brave roi Richard, ce héros, ce grand homme?

WILLIAMS.

Oui, puiſque j'ai ſervi ſous lui.

BLONDEL.

Et ſans doute vous avez...?

WILLIAMS.

Mais j'ai affaire, & je crois que voilà cette voyageuſe qui va arriver.

SCÈNE VI.

BLONDEL, LAURETTE, ANTONIO.

(Antonio pendant cette ſcène tire du pain d'un biſſac, & va le manger un peu loin).

LAURETTE.

AH! bonhomme! je vous en prie, dites-moi ce que vous a dit mon pere.

BLONDEL.

C'eſt vous qui êtes la belle Laurette?

LAURETTE.

Oui, monſieur.

BLONDEL.

Votre pere eſt fort irrité; il ſçait ce que contient la lettre du chevalier Floreſtan.

LAURETTE.

Oui, Floreſtan, c'eſt ſon nom. Eſt-ce qu'on a lu la lettre à mon pere?

BLONDEL.

Non, pas moi, je ſuis aveugle, mais c'eſt mon petit conducteur.

ANTONIO.

Oui, c'eſt moi: mais, eſt-ce que vous ne me l'aviez pas dit, de la lire?

LAURETTE.

On auroit bien dû ne pas le faire.

BLONDEL.

Il l'auroit fait lire par un autre.

LAURETTE.

C'eſt vrai. Et que diſoit la lettre?

BLONDEL.

Que ſans le priſonnier qu'il garde... Et qu'eſt-ce que c'eſt que ce priſonnier?

LAURETTE.

On ne dit pas ce qu'il eſt.

BLONDEL.

Que ſans le priſonnier qu'il garde, il viendroit se jetter à vos pieds.

LAURETTE.

Pauvre chevalier!

BLONDEL.

Mais que cette nuit...

LAURETTE, *elle ſoupire.*

Cette nuit? ah, la nuit!
Je crains de lui parler la nuit,
J'écoute trop tout ce qu'il dit

Il me dit : « Je vous aime, » & je ſens malgré moi,
Je ſens mon cœur qui bat, & je ne ſçais pourquoi :
Puis il prend ma main, il la preſſe
Avec tant de tendreſſe,
Que je ne ſçais plus où j'en ſuis;
Je veux le fuir, mais je ne puis.
Ah! pourquoi lui parler la nuit, &c.

BLONDEL.

Vous l'aimez donc bien, belle Laurette?

LAURETTE.

Ah, mon Dieu, oui, je l'aime bien!

BLONDEL.

En vérité, votre aveu eſt ſi naïf, que je ne peux m'empêcher de vous donner un conſeil.

LAURETTE.

Dites, dites. Je ne ſçais à qui me confier; mais votre air, votre âge..., & puis vous ne pouvez me voir... tout cela me donne la hardieſſe de vous parler, & me fait, je crois, moins rougir.

BLONDEL.

Hé bien! belle Laurette...

LAURETTE.

Mais, qui vous a dit que j'étois belle?

BLONDEL.

Hélas! pour moi, pauvre aveugle, la beauté d'une femme eſt dans le charme, dans la douceur de ſa voix.

LAURETTE.

Hé bien?

BLONDEL.

Je vous dirai donc, que lorſque ces chevaliers, ces gens de haute condition, s'adreſſent à une jeune perſonne, d'un état inférieur, moins touchés ſouvent de la beauté, de la nobleſſe de ſon ame que de celle de leur extraction...

LAURETTE.

Hé bien?

BLONDEL.

Ils ne ſe font quelquefois aucun ſcrupule de la tromper.

LAURETTE.

Mais ma nobleſſe eſt égale à la ſienne.

BLONDEL.

Le ſçait-il?

LAURETTE.

Sans doute. Quoique mon pere ait peu d'aiſance, nous avons toujours vécu noblement; & ſi je ne craignois ſa vivacité, vivacité qui heureuſement l'a forcé de s'établir dans ce pays-ci, je lui aurois confié les intentions du chevalier.

BLONDEL.

C'eſt lui qui eſt le gouverneur de ce château?

LAURETTE.

Oui.

BLONDEL.

Et tout en attendant cette confiance en votre pere, vous le recevrez cette nuit : cette nuit! Ce chevalier que vous aimez, vous lui parlerez cette nuit! Ecoutez-moi, ceci n'eſt qu'une chanſonnette.

Un bandeau couvre les yeux
Du Dieu qui rend amoureux,
Cela nous apprend, ſans doute,
Que ce petit Dieu badin
N'eſt jamais, jamais plus malin
Que quand il n'y voit goutte.

LAURETTE.

Ah ! redites-moi, s'il vous plaît,
Ce joli couplet;
Ah! je ne dois pas l'oublier,
Je veux l'apprendre au chevalier.

BLONDEL.

Très volontiers.

(Ils reprennent enſemble.)

Un bandeau, &c.

LAURETTE.

Ah! voici je ne ſçais combien de perſonnes qui arrivent : des chevaux, des chariots. C'eſt ſans doute cette dame qui deſcend ici : j'y cours.

BLONDEL.

Ecoutez donc, belle Laurette, j'ai quelque choſe à vous dire.

LAURETTE.

De lui?

BLONDEL.

Non.

LAURETTE.

Dites donc vite.

BLONDEL.

Pourrai-je paſſer cette nuit-ci ſeulement, dans votre maiſon?

LAURETTE.

Non, cela ne ſe peut pas. Mon pere, à la priere d'un ancien ami, a cédé, pour cette nuit ſeulement, ſa maiſon toute entiere, à une grande dame. &, à moins qu'elle ne le permette, nous ne pouvons pas diſpoſer du plus petit endroit; mais demain... Adieu.

BLONDEL.

Allons, prenons patience, Antonio?

ANTONIO.

Plaît-il?

BLONDEL.

Vas voir s'il n'y a pas d'autre retraite aux environs.

SCÈNE VII.

BLONDEL, MARGUERITTE, *Comteſſe de Flandres & d'Artois.*

(Alors paroiſſent des gens de toute ſorte, des domeſtiques, des chevaliers. Ils donnent le bras à Margueritte; elle paroît deſcendre de ſon palefroi, & eſt accompagnée de femmes ſuivantes. Elle a l'air de donner des ordres.)

BLONDEL.

CIEL! que vois-je? c'eſt la comteſſe de Flandre; c'eſt Margueritte, c'eſt le tendre & malheureux objet de l'amour de l'infortuné Richard! Ah! j'accepte le préſage; ſa rencontre ici ne peut être qu'un coup du ciel. Si le roi eſt ici, & ſi ces tours lui ſervent de priſon... Ah, dieux! mais, peut-être me trompai-je!... Voyons ſi vraiment c'eſt elle. Si c'eſt Margueritte, ſon ame ne pourra ſe refuſer aux douces impreſſions d'un air qu'en des tems bienheureux ſon amant a fait pour elle. *(Il joue cet air ſur ſon violon. Dès les premières phraſes, Margueritte s'arrête, écoute, s'approche.)*

MARGUERITTE.

O ciel, qu'entends-je!... Bonhomme, qui peut vous avoir appris l'air que vous jouez ſi bien ſur votre violon?

BLONDEL.

Madame, je l'ai appris d'un brave écuyer, qui venoit de la Terre-Sainte, & qui, diſoit-il, l'avoit entendu chanter au roi Richard.

MARGUERITTE.

Il vous a dit la vérité.

BLONDEL.

Mais, madame, vous, qui avez la voix d'un ange, n'êtes-vous pas cette grande dame qui doit occuper la maiſon qu'on m'a dit être ici tout près?

MARGUERITTE.

Oui, bonhomme.

BLONDEL.

Ayez pitié, je vous prie, d'un pauvre aveugle, & permettez-lui d'y paſſer la nuit, dans le lieu où il n'incommodera pas.

MARGUERITTE.

Ah! je le veux bien, pourvu que vous répétiez pluſieurs fois l'air que vous venez de jouer.

BLONDEL.

Ah! tant qu'il vous plaira!

MARGUERITTE, *à ses gens.*

Je vous recommande ce bon vieillard. (*Williams donne la main à Margueritte, & la conduit dans sa maison.*)

SCÈNE VIII.

BLONDEL, *se met à jouer plusieurs fois ce même air, avec des variations. Pendant ce tems, tout le bagage se décharge: les gens de la comtesse vont & viennent. On dresse une grande table à la porte: on y met du vin & des verres.*

UN PREMIER DOMESTIQUE, *à Blondel.*

ALLONS, bonhomme, mettez-vous là, vous boirez un coup avec nous.

BLONDEL.

Antonio?

ANTONIO.

Me voilà.

BLONDEL, *lui donnant son verre.*

Tiens, bois, mon fils, bois. (*On verse à Blondel un second verre, & il dit après avoir bu*) : En vous remerciant, mes amis : mais je veux payer mon écot.

UN DOMESTIQUE.

Hé, comment ça?

BLONDEL.

En vous diſant une chanſon, & vous ferez norus.

UN AUTRE DOMESTIQUE.

Allons, c'eſt un bon vivant. Courage, pere.

BLONDEL.

Que le ſultan Saladin
Raſſemble dans ſon jardin
Un troupeau de jouvencelles,
Toutes jeunes, toutes belles,
Pour s'amuſer le matin;
C'eſt bien, c'eſt bien,
Cela ne nous bleſſe en rien;
Mais je penſe comme Grégoire,
J'aime mieux boire.

(*Ces deux vers ſont repris en chœur.*)

BLONDEL.

Qu'un ſeigneur, qu'un haut baron,
Vende jusqu'à ſon donjon
Pour aller à la croisade,
Qu'il laiſſe sa camarade
Dans la main des gens de bien,
C'eſt bien, c'eſt bien,
Cela ne nous bleſſe en rien;
Mais je penſe comme Grégoire,
J'aime mieux boire.

UN OFFICIER DE LA COMTESSE.

Voilà madame qui va ſe retirer dans ſon appartement.

UN DOMESTIQUE.

Rachevons ; encore un couplet, pere.

BLONDEL.

Que le vaillant roi Richard,
Aille courir maint haſard,
Pour aller loin d'Angleterre,
Conquérir une autre terre,
Dans le pays d'un payen ;
C'eſt bien, c'eſt bien,
Cela ne nous bleſſe en rien ;
Mais je penſe comme Grégoire,
J'aime mieux boire.

BEATRIX.

Finiſſez donc, madame vous entend de ſon appartement. (*Blondel feint de prendre Beatrix pour ſon petit garçon, & Antonio l'emmene.*)

Fin du premier Acte.

ACTE DEUXIÈME

Le Théâtre repréſente l'intérieur d'un Château fort, ſur le devant eſt une terraſſe; elle eſt entourée de grilles de fer, & cette terraſſe eſt diſpoſée de façon que Richard. lorſqu'il y eſt, ne peut voir le fond du Théâtre, qui repréſente un foſſé, revêtu extérieurement d'un parapet; c'eſt ſur la terraſſe que paroît Richard, & c'eſt ſur le parapet que Blondel eſt vu.

SCÈNE PREMIÈRE.

Le Théâtre eſt un peu éclairé, ſurtout dans le fond; il s'éclaire par degrés; l'aurore ſe lève après le crépuſcule.

LE ROI RICHARD, FLORESTAN.

FLORESTAN.

L'AURORE va ſe lever, profitez-en, ſire, pour votre ſanté: dans une heure on va vous renfermer.

RICHARD.

Floreſtan?

FLORESTAN.

Sire.

RICHARD.

Votre fortune eſt dans vos mains.

FLORESTAN.

Je le ſçais, ſire, mais mon honneur...

RICHARD.

Pour un perfide! pour un traître!

FLORESTAN.

Pour un traître. S'il l'étoit, ſire, je ne le ſervirois pas. Non, non, je ne le ſervirois pas, ſi je croyois qu'il fût un perfide.

RICHARD.

Mais Florestan... (*Floreſtan fait une révérence reſpectueuſe, ne répond rien, & ſort.*)

SCÈNE II.

RICHARD, *ſur la terraſſe.*

AH! grand Dieu! quel funeſte coup du ſort! Couvert de lauriers cueillis dans la Paleſtine, au milieu de ma gloire, dans la vigueur de l'âge, être obſcurément confiné

comme le dernier des hommes, dans le fond d'une priſon! (*Il ſe lève.*)

Si l'univers entier m'oublie,
S'il faut paſſer ici ma vie,
Que fert ma gloire, ma valeur?
(*Il regarde un portrait de Margueritte.*)
Douce image de mon amie,
Viens calmer, conſoler mon cœur,
Un inſtant ſuſpends ma douleur.

O ſouvenir de ma puiſſance!
Crois-tu ranimer ma conſtance?
Non, tu redoubles mon malheur:
O mort! viens terminer ma peine,
O mort! viens, viens briser ma chaîne!
L'espérance a fui de mon cœur.

SCÈNE III.

RICHARD, BLONDEL,
ANTONIO.

(*Richard eſt le coude appuyé ſur une ſaillie de pierre, & paroît abîmé dans le plus profond chagrin: ſa tête eſt en partie cachée par ſa main.*)

BLONDEL.

PETIT garçon, arrêtons-nous ici; j'aime à reſpirer cet air frais & pur qui annonce & accompagne le lever de l'aurore. Où ſuis-je, à préſent?

ANTONIO.

Près du parapet de cette forteresſe, où vous m'avez dit de vous mener.

BLONDEL.

C'eſt bien. (*Comme il ſemble táter ce parapet pour monter deſſus.*)

ANTONIO.

Ah! ne montez pas deſſus ce parapet, vous tomberiez dans un grand foſſé plein d'eau, & vous vous noieriez.

BLONDEL.

Ah, je n'en ai pas d'envie. Tiens. mon fils,

voilà de l'argent, vas-nous chercher quelque choſe pour déjeûner.

ANTONIO.

Ah! vous me donnez trop.

BLONDEL.

Le reſte ſera pour toi.

ANTONIO.

En vous remerciant. (*Il part.*)

BLONDEL.

Quand tu ſeras revenu, nous irons promener. Sans doute que les campagnes ſont auſſi belles que je les ai vues autrefois. Au défaut de mes yeux, je me plais à l'imaginer. Tu ne réponds pas. Ah! eſt-il parti?

SCÈNE IV.

RICHARD, *ſur ſa terraſſe*; BLONDEL *monte & s'arrange ſur le parapet.*

RICHARD.

UNE année! une année entiere ſe paſſe, ſans que je reçoive aucune consolation, & je ne prévois aucun terme au malheur qui m'accable!

BLONDEL.

S'il eſt ici, le calme du matin, le ſilence

qui regne dans ces lieux laiſſera ſans doute pénétrer ma voix juſqu'au fond de ſa retraite. Eh! s'il eſt ici, peut-il n'être pas frappé d'une romance qu'autrefois l'amour lui a inſpirée. Auteur, amoureux & malheureux : que de raiſons pour s'en ſouvenir!

RICHARD.

Trône, grandeurs, ſouveraine puiſſance! vous ne pouvez donc rien contre une telle infortune? Et Margueritte! Margueritte! (*Pendant ce couplet, Blondel paroît accorder ſon violon preſqu'en ſourdine, afin de faire ſentir qu'il eſt très loin; il commence à jouer lors du mot, Margueritte.*) Quels ſons! ô ciel, eſt-il poſſible, qu'un air que j'ai fait pour elle, ait paſſé juſqu'ici? Ecoutons. (*Lorſque Blondel commence à chanter.*) Ciel! quels accents!... Quelle voix!

BLONDEL.

Une fièvre brûlante
Un jour me terraſſoit,

RICHARD.

Je connois cette voix-là.

BLONDEL.

Et de mon corps chaſſoit
Mon âme languiſſante :

Ma Dame approche de mon lit,
Et loin de moi la mort s'enfuit.

(Il s'arrête & écoute.)

(Pendant ce couplet, Richard marque tous les degrés de ſurpriſe, de joie & d'eſpérance; il cherche à se rappeler la fin du couplet, s'en ſouvient & dit :)

RICHARD.

Un regard de ma belle
Fait dans mon tendre cœur
A la peine cruelle
Succéder le bonheur.

(Pendant ce couplet, Blondel marque la joie la plus vive; il a même l'air de ſe trouver mal de ſaiſiſſement.)

BLONDEL.

Dans une tour obſcure
Un roi puiſſant languit;
Son ſerviteur gémit
De ſa triſte aventure.

RICHARD.

Ciel! c'eſt Blondel!

Si Margueritte étoit ici,
Je m'écrierois : plus de ſouci.

ENSEMBLE.

Un regard de ma belle
Fait dans mon tendre cœur
A la peine cruelle
Succéder le bonheur.

(Blondel répète le refrain, en faiſant la deuxième partie : il danſe, il ſaute, exprime ſa joie par l'air qu'il joue ſur ſon violon.)

SCÈNE V.

BLONDEL, RICHARD,
DES SOLDATS.

(*Le gouverneur & des ſoldats font rentrer le roi ; la porte de la terraſſe ſe ferme ; des ſoldats s'emparent de Blondel, & le font paſſer par une poterne & entrer dans les fortifications; alors il paroît au-devant du théâtre.*)

LES SOLDATS.

Sçais-tu, connois-tu, ſçais-tu
Qui peut t'avoir répondu ?
Réponds, réponds, réponds vite.
Ah ! que tu n'en es pas quitte !

BLONDEL.

Sans doute quelque paſſant
Que divertiſſoit mon chant.

LES SOLDATS.

En priſon, vite en priſon,
Tu diras là ta chanſon.

BLONDEL.

Ah, Meſſieurs ! point de colère
Ayez pitié de ma miſère ;

Les Sarrasins furieux
De la lumière des cieux
Ont privé mes pauvres yeux.

LES SOLDATS.

Ah ! tant mieux pour toi, tant mieux :
Tu périrois dans ces lieux,
Si tu portois de bons yeux.

BLONDEL.

Ah ! meſſieurs ! attendez donc,
Je dois obtenir pardon ;
Je veux parler à monſieur,
A monſieur le gouverneur,
Pour un avis important
Qu'il doit ſçavoir à l'inſtant.

DES SOLDATS, *à un officier.*

Il veut parler à monſieur,
A monſieur le gouverneur.

BLONDEL.

Pour un avis important
Qu'il doit ſçavoir à l'inſtant.

LES SOLDATS.

Pour un avis important
Qu'il doit ſçavoir à l'inſtant.

LES OFFICIERS ET LES SOLDATS.

Tu vas parler à monſieur,
A monſieur le gouverneur,
Puiſque l'avis important
Doit être ſçu dans l'inſtant,

Le voici; mais prends garde à toi :
Oui, ſur ma foi
Tu périrois
Si tu mentois,
Si tu mentois à monſeigneur
A monſeigneur le gouverneur.

SCÈNE VI.

LES MÊMES,
ET FLORESTAN, *gouverneur.*

UN SOLDAT.

Voici monſieur le gouverneur.

BLONDEL.

Où eſt-il. monſieur le gouverneur?

FLORESTAN.

Me voilà.

BLONDEL.

De quel côté? où eſt-il?

FLORESTAN.

Ici.

BLONDEL.

J'ai un avis important à lui donner.

FLORESTAN.

Hé bien! de quoi s'agit-il? Mais ne cherche point à mentir, ni à m'amuſer. car à l'inſtant tu perdrois la vie.

BLONDEL.

Ah! monſieur! c'eſt être déjà mort à moitié que d'avoir perdu la vue : eh! comment un pauvre aveugle pourroit-il prétendre à vous tromper?

FLORESTAN.

Eh bien, parle.

BLONDEL.

Etes-vous ſeul?

FLORESTAN.

Oui. Retirez-vous, vous autres. (*Les ſoldats ſe retirent dans le fond.*)

BLONDEL.

Monſieur, c'eſt que la belle Laurette...

FLORESTAN.

Parle bas.

BLONDEL.

C'eſt que la belle Laurette m'a lu la lettre que vous lui avez écrite, afin que vous viſſiez que je ſuis envoyé par elle : or, vous y dites que vous vous jettez à ſes pieds, & vous lui demandez un rendez-vous pour cette nuit.

FLORESTAN.

Hé bien, mon ami!

BLONDEL.

Hé bien, monſieur! elle m'a dit de vous dire que vous pourriez venir à l'heure que vous voudriez.

FLORESTAN.

Comment, à l'heure que je voudrois?

BLONDEL.

Il y a chez ſon pere, une dame de haut parage, qui, pour célébrer la joie d'une nouvelle intéreſſante, y donne toute la nuit à danſer, à boire, manger & rire. & vous pourriez y venir ſous quelque prétexte; alors la belle Laurette trouvera toujours bien l'occaſion de vous dire quelque petite choſe.

FLORESTAN.

C'eſt donc pour me parler que tu as chanté?

BLONDEL.

C'eſt pour être mené vers vous, que j'ai fait tout ce bruit avec mon violon.

FLORESTAN.

Il n'y a pas de mal: dis-lui que j'irai. Mais ſe ſervir d'un aveugle pour faire une commiſſion! ah! elle eſt charmante! Vas-t'en.

BLONDEL.

Mais, monſieur le gouverneur, monſieur le gouverneur.

FLORESTAN.

Hé bien?

BLONDEL.

Ah, vous voilà de ce côté-là. Pour qu'on ne

ſoupçonne rien de ma miſſion, grondez-moi bien fort, & renvoyez-moi.

FLORESTAN.

Tu as raiſon ; ce drôle a de l'eſprit.

Pour le peu que tu m'as dit
Falloit-il faire ce bruit !

BLONDEL.

Ah ! je n'ai pas fait de bruit ;
Vos ſoldats ont fait ce bruit.

LES SOLDATS.

Téméraire, téméraire,
Tu devrois, tu dois te taire ;
Alarmer la garniſon !
Tu devrois être en priſon.

SCÈNE VII.

LES MÊMES ET ANTONIO, *il a un pain paſſé dans ſon bâton.*

ANTONIO.

Ah ! meſſieurs, pardon, pardon,
Ayez pitié de ſa miſère ;
Les Sarrasins furieux
Ont privé ses pauvres yeux
De la lumière des cieux.

LES SOLDATS.

Ah ! tant mieux, tant mieux
S'il avoit porté de bons yeux,
Il périroit dans ces lieux,
Va, retire-toi ;
Mais, prends garde à toi,
Ici ſi jamais
Tu paroiſſois,
Tu périrois.

BLONDEL.

Meſſieurs, croyez-moi,
Ici ſi jamais
Je revenois,
Je me ſoumets
A votre loi.
Ah ! croyez-moi
Ah ! croyez-moi

ANTONIO.

Ici ſi jamais
Il revenoit,
Ah ! ce ſeroit
Sans moi, ſans moi.
Ah ! ce ſeroit
Sans moi, ſans moi.

(Blondel s'en va en repaſſant par la poterne avec ſon guide & les ſoldats & le gouverneur, par la porte qui lui a ſervi d'entrée.

Fin du ſecond Acte.

ACTE TROISIÈME

(Le Théâtre repréſente la grande ſalle de la maison de Williams.)

SCÈNE PREMIÈRE.

(*On entend la ritournelle du morceau.*)

BLONDEL,
DEUX HOMMES *de la Comteſſe.*

BLONDEL.

Il faut, il faut,
Il faut que je lui parle;
Mon cher Urbin, mon ami Charle.
Il faut ici que je lui diſe un mot.
Tout au plus tôt, tout au plus tôt.

Mon cher Urbin, mon ami Charle.
A l'inſtant, ciel ! quoi, dans l'inſtant !
Voici de l'or.
De l'or, afin que je lui parle,
Ah ! que je lui parle à l'inſtant.
Dans ce moment.
Eh bien ! soit ; ah ! que je lui parle,
Mon cher Urbin, mon ami Charle.
Pourvu que je lui diſe un mot,
Je ſuis content ; mais au plus tôt.

LES DEUX HOMMES

Il faut, il faut.
Vous ne pouvez lui dire un mot ;
On chaſſeroit Urbin & Charle,
Si nous vous laiſſions dire un mot.
Sortez, ſortez tout au plus tôt
Nous allons partir à l'inſtant.
Oui, dans l'inſtant.
De l'or !
(*A part.*) { Eſt-ce de l'or ? oui c'eſt de l'or ;
De l'or ! attendez : mais comment
Peut-il parler en ce ce moment ? }
Le pourroit-il en ce moment ?
A la dame de compagnie,
Oui, oui, nous pourrions dire ſon envie
A la dame de compagnie.
On peut lui dire qu'il la prie...
Dans ce moment,
Tout au plustôt.

SCÈNE II.

LA DAME DE COMPAGNIE,
LA COMTESSE,
SIR WILLIAMS, LES CHEVALIERS,
LE SÉNÉCHAL.

(*La dame de compagnie arrive avant la comteſſe & ſes chevaliers ; les deux hommes qui étoient ſur la ſcene vont parler à la dame de compagnie, qui ſort avec eux ; il reſte avec la comteſſe une autre dame de compagnie.*)

LA COMTESSE.

SIR Williams, je ne peux trop vous remercier du gracieux accueil que j'ai reçu chez vous.

WILLIAMS.

Madame, que ne puis-je vous y retenir plus long-tems?

LA COMTESSE.

Cela ne peut être.

LE SÉNÉCHAL.

Madame, tout ſera bientôt prêt pour votre départ.

LA COMTESSE.

Ah! chevalier, ce ſoir aſſignera le terme à

notre voyage, qu'il m'en coûte de vous dire ce qui va le terminer!

LE SÉNÉCHAL.

Quoi donc, madame?

LA COMTESSE.

Je vais consacrer mes jours à une retraite éternelle.

LE SÉNÉCHAL.

Vous, madame!

LA COMTESSE.

Un long chagrin qui me dévore me rend incapable de m'occuper du bonheur de mes sujets; je vais, chevalier, faire ajouter quelques mots à cet écrit, vous le remettrez aux États assemblés : ce sont mes volontés.

SCÈNE III.

LES MEMES, BÉATRIX, DAME SUIVANTE.

BÉATRIX.

MADAME.

LA COMTESSE.

Que voulez-vous?

BÉATRIX.

Ce bon homme à qui vous avez permis de

paſſer la nuit dans ce logis, & qui n'eſt plus aveugle.

LA COMTESSE.

Eh bien?

BÉATRIX.

Il demande l'honneur de vous être préſenté.

LA COMTESSE.

Que veut-il? Ah, ciel!

BÉATRIX.

Je lui ai dit que madame étoit bien triſte; il m'a répondu : « Si je lui parle je la rendrai bien gaie. » Entendez-vous ſa voix, madame? il l'a très belle.

LA COMTESSE.

Qu'il paroiſſe; peut-être a-t-il appris cette complainte de la bouche même de Richard.

SCÈNE IV.

LES MEMES, BLONDEL,

LA COMTESSE.

Hé bien! bon homme, on dit que vous demandez à m'être préſenté.

BLONDEL.

Oui, madame : mais qu'il eſt difficile d'ap-

procher des grands, même pour leur rendre ſervice!

LA COMTESSE.

Qui étoit celui qui vous a appris ce que vous chantiez ſi bien tout à l'heure, & en quel lieu de la terre cette complainte vous a-t'elle été connue?

BLONDEL.

Je ne peux le dire qu'à vous. *(Béatrix ſe retire.)*

LA COMTESSE.

Hier, vous étiez aveugle.

BLONDEL.

Oui, madame; mais je ne le ſuis plus; & quelles graces n'ai-je point à rendre au ciel, puiſqu'il me fait jouir de la préſence de madame Margueritte, comteſſe de Flandre & d'Artois.

LA COMTESSE.

Ciel! vous me connoiſſez?

BLONDEL.

Oui, madame, & reconnoiſſez Blondel.

LA COMTESSE.

Quoi! c'eſt vous, Blondel, vous étiez avec le roi; où l'avez-vous laiſſé?

BLONDEL.

Le roi, le roi, que je cherchois depuis un an. le roi, madame, eſt à cent pas d'ici.

LA COMTESSE.

Le roi!

BLONDEL.

Il eſt priſonnier dans ce château que vous voyez de vos fenêtres ; car, ſans le voir, je lui ai parlé ce matin.

LA COMTESSE.

Ah, dieux! Ah, Blondel! Chevaliers?

BLONDEL.

Madame, qu'allez-vous dire?

LA COMTESSE.

Qu'ai-je à craindre? ce ſont mes chevaliers, tous attachés à moi, à ma perſonne, & ſir Williams eſt Anglois. (*Les chevaliers, Williams & Béatrix s'approchent.*)

BLONDEL.

Oui, chevaliers, oui ce rempart
Tient priſonnier le roi Richard.

LES CHEVALIERS.

Que dites-vous ? le roi Richard ?
Richard ! qui? le roi d'Angleterre !

BLONDEL.

Oui chevaliers, oui, ce rempart
Tient priſonnier le roi Richard;
C'eſt là qu'eſt le roi d'Angleterre !

LES CHEVALIERS.

Qui vous l a dit ? par quel hafard
Avez-vous connu cette affaire ?
Comment ſçavez-vous ce myſtère ?

LA COMTESSE.

Qui vous l'a dit ? par quel hafard ?
Ah, grands dieux ! mon cœur ſe ſerre.

BLONDEL.

Par moi qui, ſous cet habit vil,
M'en ſuis approché ſans péril :
Sa voix a pénétré mon âme;
Je la connois, oui, oui, madame;
Oui, chevaliers, oui ce rempart,
Tient priſonnier le roi Richard.

LA COMTESSE.

Ah! s'il eſt vrai, quel jour prospère !
Ah, grands dieux...! ah ! mon cœur ſe ſerre
De joie & de faiſiſſement.

LES CHEVALIERS, WILLIAMS, BÉATRIX, ET LA COMTESSE.

Ah, grands dieux ! quel étonnement !
Quel bonheur ! quel événement !
Travaillons à ſa délivrance :
Marchons, marchons.

BLONDEL.

Point d'imprudence;
Travaillons à ſa délivrance :
Non, il faut agir prudemment.

LES CHEVALIERS.

Travaillons à ſa délivrance.

LA COMTESSE.

Que faire pour ſa délivrance ?
Ah, Blondel ! quel heureux moment !
Que faire pour ſa délivrance ?
Chevaliers, écoutez Blondel.

LES CHEVALIERS.

Blondel ! Blondel ! oui, c'eſt Blondel.

LA COMTESSE.

Chevaliers, connoiſſez Blondel.
Ah, quel bonheur ! quel coup du ciel !

BLONDEL.

Travaillons à ſa délivrance.
Et ne parlons point de Blondel.

SCÈNE V.

LES CHEVALIERS,
BLONDEL,
LA COMTESSE, SIR WILLIAMS.

LA COMTESSE.

Ah! chevaliers, ah! ſir Williams, & vous Blondel! mon cher Blondel! voyez entre vous ce qu'il convient de faire pour délivrer le roi ; la joie, la ſurpriſe, cette nouvelle m'a ſaiſie, de maniere que je ne peux jouir de ma réflexion; ſervez-vous de tout mon pouvoir : c'eſt de moi, c'eſt de mon bonheur que vous allez vous occuper. (*Elle ſort, en s'appuyant ſur les bras de ſes femmes.*)

SCÈNE VI.

LE SÉNÉCHAL, WILLIAMS, BLONDEL, ET DEUX CHEVALIERS.

LE SÉNÉCHAL.

Oui, c'eſt l'infortune de Richard qui faiſoit toute ſa peine.

BLONDEL.

Sires chevaliers, ſir Williams, le tems eſt précieux; voyons quels ſont les moyens qui s'offrent à nous pour délivrer Richard; ſçachons d'abord quel eſt l'homme qui le garde; Williams, quel homme eſt-ce que ce gouverneur? le connoiſſez-vous?

WILLIAMS.

Que trop.

BLONDEL.

L'intérêt peut-il quelque choſe ſur lui?

WILLIAMS.

Non.

BLONDEL.

Et la crainte?

WILLIAMS.

Encore moins.

BLONDEL.

Ni l'intérêt, ni la crainte; c'eſt un homme bien rare: écoutez, chevaliers, & vous, Williams, voici mon avis: le gouverneur va venir parler à votre fille.

WILLIAMS.

Parler à ma fille!

BLONDEL.

Oui : il ſçait que ce ſoir vous donnez un bal, une fête.

WILLIAMS.

Moi!

BLONDEL.

Oui, vous, & faites tout préparer à l'inſtant pour recevoir ici les bonnes gens des noces qui s'amuſent ici près, & que j'ai prévenus de votre part.

WILLIAMS.

Des noces! un bal! il ſçait que je donneroi une fête; & de qui auroit-il pu ſçavoir ?...

BLONDEL.

De moi.

WILLIAMS.

De vous! eh! comment cela ſe peut-il?

BLONDEL.

Enfin, il le ſçait, je vous le dirai; mais ne perdons pas un inſtant. Il viendra ici dans

l'eſpoir que cette fête lui donnera les moyens de parler à la belle Laurette.

WILLIAMS.

Ah, qu'il lui parle!

BLONDEL.

Oui, il lui parlera : mais qu'auſſi-tôt il ſoit entouré des officiers de la princeſſe, qu'il ſoit ſommé de rendre le roi ; s'il refuſe, alors la force.

LE SÉNÉCHAL.

Oui, la force : armons-nous, forçons le château.

WILLIAMS.

Forcer le château! & que peuvent vingt ou trente hommes, armés ſeulement de lances & d'épées, contre cent hommes de garniſon placés dans un château fort.

LE SÉNÉCHAL.

Vingt ou trente hommes, & les ſoldats qui juſqu'ici ont ſervi d'eſcorte à Margueritte, & qui ſont dans la forêt voiſine, en attendant notre retour ; je vais les faire avancer ; & que ne peuvent la valeur, notre exemple, & le déſir de délivrer le roi?

BLONDEL.

Ah! ſénéchal, vous me rendez la vie ; eſt-il quelqu'un de nous qui ne ſe ſacrifie pour une

ſi belle cauſe! Williams, Richard eſt dans le
fers, & vous êtes Anglois.

WILLIAMS.

Ou le délivrer, ou mourir.

BLONDEL.

Sénéchal, faites promptement avancer votr
eſcorte ; faites armer tous vos chevaliers ; qu
Florestan ſoit arrêté, & dès que nos gen
ſeront aux pieds des murailles, le ſign
de l'aſſaut. J'ai remarqué un endroit foibl
où, à l'aide des travailleurs, j'eſpère fai
brêche, & montrer à nos amis le chemin d
la victoire ; en attendant, Williams, faite
tout préparer ici pour la danſe. (*Willian
ſort.*)

SCÈNE VII.

BLONDEL, *ſeul.*

Si l'amitié la plus pure, ſi l'ardeur la plu
vive peuvent inſpirer un cœur tendre
ſenſible, que ne dois-je pas attendre des mo
tifs qui m'enflamment ?

SCÈNE VIII.

WILLIAMS, LAURETTE, DES DOMESTIQUES.

WILLIAMS, *aux garçons.*

PRÉPAREZ tout ici, rangez cette table, enlevez les meubles qui peuvent embarraſſer.

LAURETTE.

Eſt-ce qu'on va danſer?

WILLIAMS.

Oui ma fille, ma chere fille.

LAURETTE.

Ma chere fille! ah, mon pere n'eſt plus en colere; on va danſer. Ah! ſi le chevalier le ſçavoit, peut-être pourroit-il...

WILLIAMS.

Allons, aide-nous à préparer cette ſalle, nous allons danſer. (*Cependant les garçons rangent les meubles, préparent la ſalle.*) Mettez encore ici des lumieres.

SCÈNE IX.

LES MÊMES, BLONDEL.

BLONDEL, *à Laurette.*

Le gouverneur, après la danſe,
Viendra ſe rendre dans ces lieux.

LAURETTE.

Ah, quel bonheur ! que ſa préſence
Pour moi doit embellir ces lieux !

BLONDEL, *à Williams, qui approche.*

Nous n'avons point de myſtere :
Je lui diſois que mes yeux
Revoyent enfin les cieux !

LAURETTE.

Nous n'avons point de myſtere,
Non, mon pere, non, mon pere,
Ce bonhomme doit vous plaire.

WILLIAMS.

Parlez, parlez ſans myſtere,
Ce bonheur a ſçu me plaire.

LAURETTE, *à part.*

Eſt-il bien sûr de ma tendreſſe ?
Me ſera-t-il toujours conſtant ?

BLONDEL.

Si vous aviez vu ſon ivreſſe ?
Son cœur ſera toujours conſtant.

LAURETTE.

Son ivreſſe !
Son cœur ſera toujours conſtant.

WILLIAMS.

Il te diſoit que ſes yeux
Revoyent enfin la lumiere.

LAURETTE.

Oui, mon pere, oui, mon pere,
Nous n'avons pas de myſtere ;
Il me diſoit, que ſes yeux
Revoyent enfin les cieux ;

BLONDEL.

Nous n'avons point de myſtere,
Je lui diſois que mes yeux
Revoyent enfin les cieux ;
Je voulois vous dire encore...

LAURETTE.

Je ne veux point qu'il l'ignore...

WILLIAMS.

Il te diſoit que ſes yeux...

LAURETTE.

Oui, mon pere, &c.

SCÈNE X.

WILLIAMS, LAURETTE, ANTONIO.

(*Les noces paroiſſent, enſuite on danſe.*)

UN PAYSAN.

Eh zig, & zoc,
Eh fric, & froc;
Quand les bœufs
Vont deux à deux,
Le labourage en va mieux.

Sans berger, ſi la bergere
Eſt en un lieu ſolitaire,
Tout pour elle eſt ennuyeux;
Mais ſi le berger Sylvandre
Auprès d'elle vient ſe rendre;
Tout s'anime à l'entour d'eux.

Eh zig, & zoc,
Eh fric, & froc;
Quand les bœufs
Vont deux à deux,
Le labourage en va mieux.

Qu'en dites-vous, ma commere,
Eh ! qu'en dites-vous, compere,

Rien ne ſe fait bien qu'à deux;
Les habitans de la terre,
Hélas! ne dureroient guere,
S'ils ne diſoient pas entre eux :
Eh zig, & zoc, &c.

(La danſe continue; à l'inſtant que le gouverneur entre & eſt prêt de danſer avec Laurette, on entend un bruit de tambour.)

FLORESTAN.

Ciel! qu'entends-je ?

WILLIAMS, *accompagné des chevaliers de Margueritte.*

Je vous arrête.

FLORESTAN.

Vous ?

WILLIAMS.

Moi.

FLORESTAN.

Qu'oſez-vous faire ? Dieux, quelle trahiſon!

Dieux ! qu'eſt-ce que prétend
Ce parti violent ?

LES CHEVALIERS.

Que Richard, à l'inſtant,
Soit remis dans nos mains;
Oui, qu'ici ſes deſtins
Soient remis dans nos mains.

FLORESTAN.

Non, jamais ſes deſtins
Ne ſeront dans vos mains.

(Le théâtre change, & repréſente l'aſſaut donné à la fortereſſe par les troupes de Margueritte ; Blondel & Williams encouragent les aſſiégeans ; les aſſiégés reçoivent un renfort, & repouſſent l'attaque avec avantage.

Blondel alors jette ſon habit d'aveugle, & ſous celui que couvroit ſa caſaque, il ſe met à la tête des pionniers, il les place, & leur fait attaquer l'endroit foible dont il a parlé ; l'aſſaut continue ; on voit paroître, ſur le haut de la fortereſſe, Richard, qui, ſans armes, fait les plus grands efforts pour ſe débarraſſer de trois hommes armés ; dans cet inſtant la muraille tombe avec fracas. Blondel monte à la brêche, court auprès du roi, perce un des ſoldats, lui arrache ſon ſabre ; le roi s'en ſaiſit, ils mettent en fuite les ſoldats qui s'oppoſent à eux ; alors Blondel ſe jette aux genoux de Richard, qui l'embraſſe. Dans ce moment le chœur chante : *Vive Richard*, sur une fanfare très éclatante ; les aſſiégeans arborent le drapeau de Margueritte ; dans ce moment elle paroît, ſuivie de ſes femmes & de tout le peuple ; elle voit Richard délivré de ſes ennemis, & conduit par Blondel ; elle tombe évanouie, soutenue par ſes femmes, & ne reprend ſes eſprits que dans les bras de Richard.

Floreſtan enſuite eſt conduit aux pieds du roi par le ſénéchal & Williams ; Richard lui rend ſon épée ; toute cette action ſe paſſe ſur la marche, depuis la fanfare qui termine le combat.)

RICHARD.

O ma chere comteſſe !
O doux objet de ma tendreſſe !

MARGUERITTE.

Ah, Richard ! ô mon roi ! ah, dieux !

RICHARD.

A la tendreſſe,
Je dois ce moment heureux.

MARGUERITTE, *montrant Blondel.*

C'eſt à Blondel, c'eſt à ſon cœur.

RICHARD, *embraſſe Blondel.*

C'eſt à ton cœur
Qu'en ce jour je dois mon bonheur.
Délivré par ceux que j'aime,
De mes ſujets oubliés,
C'eſt l'amour & l'amitié
Qui font mon bonheur ſuprême.

MARGUERITTE.

Qu'en ce jour, je dois ce bonheur.

MARGUERITTE, BLONDEL.

C'eſt l'amour & l'amitié
Qui font mon bonheur ſuprême.

CHŒUR.

LES FEMMES *de la Comteſſe*, LAURETTE, ANTONIO, & LES PAYSANS.

Ah, que le bonheur suprême
L'accompagne chaque jour,
Que le bonheur l'accompagne ſans ceſſe !

Ah, quel plaiſir, quel ivreſſe !
C'eſt un roi, oui, c'eſt lui-même,
Qui paroît dans ce ſéjour.

LA COMTESSE, RICHARD, BLONDEL, WILLIAMS, FLORESTAN & LES CHEVALIERS.

Ah ! que le bonheur ſuprême
L'accompagne chaque jour !

MARGUERITTE, RICHARD, BLONDEL.

Non, l'éclat du diadême
Ne vaut pas un ſi beau jour.

MARGUERITTE, *à Floreſtan & à Laurette.*

Vous, commencez ma récompenſe.
Heureux amans, je vous unis.
(*A Williams.*)
Souffrez que ce nœud mette un prix
A notre reconnoiſſance.

CHŒUR GÉNÉRAL.

Heureux amans.

TRIO.

MARGUERITTE.

C'eſt l'amitié fidele
Qui finit mon malheur ;
Qu'un amour eternelle
Aſſure ton bonheur.

RICHARD.

C'eſt l'amitié fidele
Qui finit mon malheur
Et l'amour de ma belle
Aſſure mon bonheur.

BLONDEL.

Pour un sujet fidele
Eſt-il plus grand bonheur
Quand il voit que ſon zele
Finit votre malheur.

CHŒUR.

RICHARD, LA COMTESSE, FLORESTAN, WILLIAMS, LES CHEVALIERS.

Ah, quel bonheur! quelle ivreſſe,
Que le bonheur l'accompagne ſans ceſſe!
C'eſt un roi, oui, c'eſt lui-même,
Qui paroît dans ce ſéjour.

LAURETTE, LES FEMMES DE LA COMTESSE, LES PAYSANS.

Que le bonheur l'accompagne ſans ceſſe!
Ah, quel bonheur, quelle ivreſſe,
C'eſt un roi, oui, c'eſt lui-même,
Qui paroît dans ce ſéjour.

RICHARD.

C'eſt un roi, oui, c'eſt lui-même,
Qui vous doit un ſi beau jour

MARGUERITTE.

Richard m'eſt rendu dans ce jour.

BLONDEL.

C'eſt un roi délivré par l'amour.

LE CHŒUR.

Ah! quel bonheur, quel plus beau jour.
C'eſt un roi qui vous doit un ſi beau jour.

FIN.

Appendices

APPENDICES

I

LE PHILOSOPHE SANS LE SAVOIR

HISTOIRE CRITIQUE ET ANECDOTIQUE

Lorsque la Comédie-Française dut nous restituer (le 17 septembre 1875) le premier texte du *Philosophe sans le savoir*, tel que Sedaine l'avait écrit, c'est-à-dire en rétablissant, dans leur intégrité, les passages dont la censure du temps avait exigé, soit la modification, soit la suppression totale, M. Jules Prével publia dans le *Figaro* (numéro du 15 septembre 1875), un article dans lequel il exposa, avec pièces et documents à l'appui, l'histoire critique et anecdotique de la Comédie de Sedaine. Nous remercions vivement notre confrère d'avoir bien voulu nous auto-

riser à reproduire ici ce travail si bien renseigné et si complet.

Le Philosophe sans le savoir.

La reprise du *Philosophe sans le savoir*, annoncée pour le vendredi 17 septembre 1875, au Théâtre-Français, offrira cette particularité que la pièce va, pour la première fois, être jouée telle que Sedaine l'avait écrite, telle qu'il voulait qu'elle fût représentée, telle qu'il n'a pu avoir la satisfaction de l'entendre, puisque cette satisfaction ne lui est donnée — ou plutôt n'est donnée à sa mémoire — qu'après cent dix ans d'attente.

La première représentation du *Philosophe sans le savoir* date du 2 décembre 1765. Ce fut un événement dans le monde des théâtres de ce temps-là.

La pièce avait eu un grand succès de lecture. Reçue avec acclamation, mise immédiatement à l'étude, elle s'était vue arrêtée tout à coup par le *veto* de la censure. Le terrible M. Marin refusait de donner son approbation, non pas que le drame de Sedaine lui parût contraire aux bonnes mœurs, mais il le jugeait contraire aux lois !

La scène principale du *Philosophe sans le*

savoir est la scène où M. Vanderk père apprend, le jour même du mariage de sa fille et au milieu des préparatifs de la noce, que son fils va se battre en duel (1). Il surprend le jeune homme au moment où celui-ci s'échappe de la maison paternelle, avant le jour, afin de ne pas troubler la fête.

M. Vanderk est un vieux gentilhomme; son fils est militaire et il a insulté un autre officier; la réparation est due, il faut qu'elle soit donnée.

Le père impose silence à ses angoisses. Loin de s'opposer au duel, il se fait, pour ainsi dire, le complice de son fils. Il l'aidera à cacher son départ; il inventera un prétexte pour justifier son absence. Il lui donne des lettres de crédit sur l'étranger pour le cas où il serait obligé de quitter la France; mais, quand le jeune homme s'approche de lui pour l'embrasser, le père domine son émotion : il repousse doucement l'étreinte de son fils et, d'un geste suprême, il lui indique que l'heure est venue de faire son devoir.

C'est un peu le : « Va te battre!... » de madame de Presles dans le *Gendre de M. Poirier*. Emile Augier et Sedaine se sont rencontrés, mais l'ordre silencieux du père a quelque chose de plus poignant encore que l'exclamation véhémente de l'épouse.

(1) La pièce avait d'abord pour titre le *Duel*.

C'est là la scène dont le censeur Marin se refusait à autoriser la représentation. Les édits rendus par Louis XIII et par Louis XIV contre le duel étaient alors dans toute leur vigueur, et le censeur royal n'admettait pas qu'un père de famille pût permettre à son fils de rendre raison par les armes, puisque le duel était défendu par les lois.

L'interdiction de la pièce fit grand bruit. Elle devait être donnée sur le théâtre de la Cour, à Fontainebleau, où M. le maréchal de Richelieu, premier gentilhomme de la Chambre du roi, en exercice cette année-là, voulait qu'il ne fût représenté que des pièces nouvelles. M. Marin se montra inexorable. Il est, du reste, assez vertement houspillé, dans la correspondance littéraire de l'année 1765.

Le baron de Grimm et Diderot prirent fait et cause pour Sedaine. Diderot le tenait en haute estime, comme il avait en grande affection Greuze et Chardin. Il parle avec le même enthousiasme et la même chaleur des deux grands artistes et de l'auteur dramatique. Tous trois eurent, en effet, dans leur talent, d'incontestables affinités, et tous trois peuvent compter parmi les peintres les plus fidèles de l'époque pendant laquelle ils ont vécu.

Il est fort douteux, dit Grimm, que le *Philosophe sans le savoir* paraisse jamais sur le théâtre, l'au-

teur n'ayant pu s'arranger avec le censeur. Un duel conseillé par un père a mis toute la police en alarmes... Montrer un père qui ne veut pas que son fils, après avoir fait une étourderie, commette aussi une lâcheté, et qui lui conseille, au théâtre, le seul parti que tout homme d'honneur voudrait que son fils prît dans le monde, s'il avait le malheur de se trouver en pareille circonstance, oh! ce serait du plus dangereux exemple! On voit bien que nous ne sommes pas dans le siècle des Corneille. Le cardinal de Richelieu n'aurait pas eu la peine d'ameuter aujourd'hui ses roquets beaux-esprits contre le *Cid*, car si le bon Pierre était venu porter son *Cid* à M. Marin, censeur de la police, il l'aurait envoyé souper avec M. Sedaine.

En attendant que M. Marin se décide définitivement sur la pièce de M. Sedaine, on oblige celui-ci de la gâter assez convenablement pour pouvoir être jouée...

Sedaine résista longtemps ; il dut céder à la fin. Au lieu de la scène simple et forte qu'il avait primitivement conçue, il imagina un subterfuge. Le fils Vanderk s'échappe par une feinte, il désobéit à son père, et fait de celui-ci sa dupe ; il perd ainsi beaucoup de son intérêt. Le père, trompé, devient lui-même un moment presque ridicule. La situation dominante de la pièce s'affaiblit à ce point que, selon l'expression de Sedaine lui-même : « *la vièce ne remplit pas son titre.* »

Le pauvre Sedaine n'était pas encore au bout de ses épreuves. Même après les corrections qu'on avait eu tant de peine à lui arracher, et contre lesquelles sa conscience d'auteur devait plus tard protester, il fallut qu'une répétition officielle levât les derniers scrupules du censeur et du lieutenant-général de police.

Le 29 du mois de novembre, dit toujours la correspondance de Grimm, sur les onze heures du matin, une commission du Châtelet s'est transportée à l hôtel de la Comédie-Française, pour assister à la répétition du *Philosophe sans le savoir,* comédie en prose et en cinq actes, par M. Sedaine, retenue à la police depuis plus d'un mois pour des raisons de la dernière importance, dont j'ai eu l'honneur de vous faire part. Cette descente du Châtelet devait enfin décider si nous verrions le *Philosophe sans le savoir* ou non La commission était composée de M. de Sartine, lieutenant-général de police, de M. du Lys, lieutenant-criminel, et de M. le procureur du roi au Châtelet. Le poète, très sagement, avait prié ces magistrats de vouloir bien mettre leurs femmes de la commission... « Mais elles n'entendent rien à la partie de la législation, » a dit M. de Sartine. — « N'importe, a repris M. Sedaine, elles jugeront le reste. »

M. Sedaine a de l'esprit ; sans cette précaution, nous n'aurions peut-être jamais eu la satisfaction de voir sa pièce. Madame de Sartine est fort aimable ;

madame la lieutenante-criminelle a de fort beaux yeux, sans compter un naturel charmant. Les beaux yeux de ces dames ont fondu en larmes pendant toute la répétition. La sévérité des magistrats n'a pu tenir contre tant de beaux yeux en larmes. D'un autre côté, on a obligé le poète à quelques sacrifices, désavoués à la vérité par la raison et le bon sens, mais convenables à l'esprit de pédanterie qu souffle depuis quelque temps; et de tout cela, il est résulté que, le 2 de ce mois de décembre, on a donné la première représentation d'une pièce que le public n'osait plus se flatter de voir.

La curiosité publique avait été fort excitée. On fit 3,353 livres à la première représentation ; ce qui est une grosse recette pour le temps. L'effet de la pièce ne semble pas avoir été, le premier jour, tel qu'on l'attendait; mais il fut considérable les jours suivants. Interrompue à la septième représentation par la clôture des théâtres à l'occasion de la mort du Dauphin, puis reprise le 12 janvier, la pièce fut jouée vingt-huit fois en moins de deux mois, avec une moyenne de recettes de plus de 2,000 livres. C'était un immense succès — en 1766.

Toutefois, Sedaine voulut en appeler devant le public des sévérités de la censure. Les deux premières éditions du *Philosophe sans le savoir* portent, à la suite de la pièce telle

qu'on l'a toujours représentée depuis 1765, des variantes qui rétablissent le texte primitif.

Avant de donner ces variantes, Sedaine explique, avec beaucoup de modestie et de clarté, les motifs qui l'y engagent. Il se défend de protester en cela contre les décisions de l'autorité et le sentiment du public.

Il est convenu que Sedaine n'est pas un écrivain. Il a pourtant une manière de dire les choses qui ne manque ni de grâce ni de saveur et qui porte avec elle la conviction. Voici cette page devenue rare aujourd'hui. C'est la pièce principale du procès que nous mettons sous les yeux de nos lecteurs :

De tous les défauts de ma pièce, — dit Sedaine — celui qui n'échappe pas à la plus légère attention, est qu'elle ne remplit pas son titre; j'ai été le premier à le dire après les changements. Mon *Philosophe sans le savoir* était un homme d'honneur, qui voit toute la cruauté d'un préjugé terrible et qui y cède en gémissant. C'était, sous un autre aspect, Brutus, qui, pénétré de ce qu'il doit à sa patrie, étouffe la voix de la raison, le cri de la nature, et envoie ses fils à la mort.

Les considérations les plus sages m'ont forcé de changer la situation et d'affaiblir mon caractère principal ; j'avoue que le titre de Philosophe paraissait proposer Vanderk comme un modèle de con-

duite, et ce prétendu modèle malheureusement trop près de nos mœurs était trop loin de nos lois. Mais si cet ouvrage a le bonheur d'être représenté dans les pays étrangers, les considérations nationales ne subsistant plus, puisque le lieu de la scène n'est plus le même pour eux, je crois que le caractère de mon Philosophe, tel qu'il était, aura plus de ressort et le personnage plus de feu ; les passages de la fermeté à la tendresse seront marqués avec plus de force et les situations deviendront plus théâtrales.

C'est cette raison qui m'a fait ajouter à la pièce, telle qu'on la joue, les scènes telles qu'elles étaient avant d'être changées, et j'ai même remis ce que le public m'a forcé de supprimer, l'or donné après la reconnaissance, l'arrivée des musiciens, etc.

Ce n'est pas que le public n'ait bien vu et bien décidé. J'avais diminué la force, le nerf, la vigueur de mon athlète, et je lui laissais le même fardeau à porter : les proportions étaient ôtées. Je désire que la représentation, en quelque lieu qu'elle se fasse, assure la justesse de ma réflexion.

C'est donc la volonté expresse de Sedaine qui va être suivie pour la première fois. C'est comme un codicille de son testament dont la Comédie-Française se fait aujourd'hui l'exécutrice. Comment ne l'a-t-elle pas fait plus tôt ? Comment les artistes distingués qui se sont succédé dans le rôle de Vanderk n'ont-ils pas eu déjà l'idée de rendre au *Philosophe* toute sa vigueur, toute sa sincérité, tout son

effet ? Telle est la force de l'habitude. La pièce n'a guère quitté le répertoire : on la jouait comme elle avait toujours été jouée. Il fallait une circonstance, un hasard, pour rompre avec la routine !

Le *Philosophe sans le savoir* n'avait pas été représenté depuis 1869.

Lorsqu'en 1875, l'administrateur-général de la Comédie-Française songea à remettre la pièce au répertoire, il fit demander la plus vieille édition qui fût à la bibliothèque du théâtre. C'était l'édition de 1766. Il y lut les quelques lignes que nous venons de transcrire. Il compara les deux versions, et il put se convaincre combien Sedaine avait eu raison de demander que l'on rétablît le texte primitif.

Ce n'est pas tout. M. Émile Perrin fit rechercher dans les archives du théâtre s'il n'existait pas un ancien manuscrit, et l'on eut le bonheur d'y retrouver le manuscrit original, celui qui avait servi aux premières répétitions, ce que l'on appelle en argot du théâtre : *le souffleur*. C'est sur ce manuscrit même que Sedaine avait fait les changements ordonnés. Les pages de la scène principale, toute la fin du troisième acte, avaient été repliées et cousues ; la version destinée à les remplacer et qui jusqu'à présent a toujours été suivie, avait été interfoliée.

On coupa le fil qui retenait ces pages captives depuis 1765 : c'était bien le texte original, publié en variantes dans l'édition de 1766. Mais sur ces pages, dont le papier est un peu moins jauni, et que Sedaine avait rayé d'un seul trait de plume et d'une ligne diagonale presqu'imperceptible, tant il le faisait à regret, on peut suivre la trace de la lutte engagée entre le censeur et l'auteur. Sedaine ne s'était pas rendu tout de suite, il procédait par concessions ; il avait proposé d'autres modifications avant d'en venir à celles que l'on exigeait de lui.

Nous avons tenu dans nos mains ce précieux manuscrit. Au bas de la première page nous avons pu voir les deux terribles signatures du terrible M. Marin et du lieutenant-général de police, M. de Sartine, avec les deux lignes autographes qui autorisent la représentation.

En outre, ce manuscrit contient de très intéressantes indications à l'aide desquelles on a pu se rapprocher aussi fidèlement que possible de l'ancienne mise en scène, et cela n'est pas sans importance dans une pièce où la vérité de la mise en scène joue un rôle aussi important que dans le *Philosophe sans le savoir*. Sedaine devait être un très habile metteur en scène, quoique ce soit là un art

de date relativement récente. Le soin des détails, le juste mouvement des scènes, le caractère physique de ses personnages, le préoccupaient au plus haut point. Il estimait que l'illusion scénique doit être complète et qu'elle ajoute beaucoup à l'intérêt du drame et à l'émotion du public.

*
* *

Depuis sa première représentation, le *Philosophe sans le savoir* a peu quitté le répertoire de la Comédie-Française. En cent dix ans, il a été joué deux cent quatre-vingt-dix fois. Ce n'est peut-être pas un nombre bien considérable de représentations, mais la pièce n'en a pas moins toujours été considérée, non-seulement comme le chef-d'œuvre de Sedaine, mais comme un des chefs-d'œuvre du Théâtre-Français. Elle a toujours tenté les comédiens, car il est peu d'auteurs qui aient su, aussi bien que Sedaine, préparer la besogne de l'acteur et laisser plus de place à son succès personnel.

Il est curieux de suivre, avec les années, les diverses distributions de rôles par lesquelles a passé, dans l'espace de plus d'un siècle, le *Phliosophe sans le savoir*. Les comédiens qui ont joué la pièce *d'origine*, comme on disait

en ce temps-là, les créateurs des rôles, comme on dirait aujourd'hui, formaient un ensemble incomparable. Brizard jouait *Vanderk père;* Molé, *Vanderk fils;* Grandval, *le baron d'Esparville;* Lekain, *d'Esparville fils* (un rôle de vingt lignes); Préville, *Antoine*, mademoiselle Doligny, *Victorine.* Celle-ci se surpassa et surpassa tous les autres. C'était une actrice adorée du public, pleine de naturel et de sensibilité, dont la grâce un peu rêveuse allait merveilleusement à ce rôle exquis de Victorine. On n'a plus maintenant de mademoiselle Doligny qu'une charmante gravure d'après son portrait, par Vanloo. Sans être absolument belle, elle avait, dit-on, excité de grandes passions; le portrait est de cet avis.

En 1806, mademoiselle Mars prit le rôle de Victorine, et Baptiste aîné celui du Philosophe. Tous deux jouèrent ces rôles pendant vingt ans, jusqu'en 1826; ils y ont laissé des sonvenirs ineffaçables.

Après Molé, le rôle de Vanderk fils fut tenu par Damas en 1806, par Armand de 1813 à 1826. Après Préville, Antoine fut joué par Dazincourt, par Michot et par Monrose père en 1826. C'était un des meilleurs rôles de cet excellent comédien. Samson et Monrose fils lui succédèrent, lorsqu'on reprit la pièce en

1851 avec Geffroy, qui joua supérieurement, le rôle du Philosophe.

Depuis mademoiselle Mars, le nombre a été grand des Victorine. Citons mademoiselle Anaïs (1836), madame Plessy, mademoiselle Rébecca Félix (1851), mademoiselle Favart, mademoiselle Dubois, madame Victoria Lafontaine (1865-69) (1). Le rôle de la marquise, qui passe aussi pour un rôle de grande tradition, a été joué successivement par mademoiselle Contat, par mademoiselle Mézerai, par mademoiselle Leverd, par mademoiselle Mante et par madame Allan.

Voici comment la pièce sera jouée après-demain vendredi :

Vanderk père.	MM.	MAUBANT.
Vanderk fils.		LAROCHE
M. le baron d'Esparville. .		TALBOT.
Antoine.		BARRÉ.
Le président.		PRUDHON.
Un domestique de M. d'Esparville.		JOLIET.
Champagne.		ROGER.
Mme Vanderk. . , ...	Mmes	GUYON.
La marquise.		PROVOST-PONSIN.
Victorine.		BARRETTA.
Mlle Vanderk		MARTIN.

(1) Madame Rose-Chéri l'a également joué, un moment, au théâtre du Gymnase.

Les nouveaux interprètes du *Philosophe sans le savoir* ont eu d'illustres devanciers. Mais il ne faut jamais, au théâtre, s'effrayer du passé. C'est un art tout du moment, parce que l'impression y domine, et lorsque le public est attendri ou intéressé, lorsqu'il rit ou lorsqu'il pleure, il ne s'inquiète guère si d'autres avant lui ont ressenti plus ou moins vivement les mêmes émotions.

JULES PRÉVEL.

II

Le Mariage de Victorine,

Comédie en trois actes,
de GEORGE SAND (1).

Madame George Sand a imaginé de donner une suite au *Philosophe sans le savoir* dans sa jolie et touchante comédie *le Mariage de*

(1) La pièce imprimée est précédée d'une intéressante étude de Mme Sand, sur le talent de Sedaine, et dont nous avons donné un extrait dans la notice qui ouvre le présent volume.

Victorine. Le mutuel amour d'Alexis et de Victorine est, en effet, à peine indiqué dans la comédie de Sedaine; existe-t-il même réellement, d'une manière bien déterminée, pour ce qui concerne Alexis? C'est ce qui ressort insuffisamment des développements de la pièce que domine surtout — et de très haut — la grande émotion du duel qui la remplit tout entière. Madame Sand a repris les amours de Víctorine et d'Alexis au point même où Sedaine avait trouvé bon de les arrêter. Elle a seulement fait intervenir un personnage nouveau, Fulgence, qu'Antoine destine d'abord comme époux à sa fille, et qui sert à précipiter le dénouement. En effet, le chagrin de Victorine, à l'idée de ce mariage, — elle dont le cœur est tout rempli de l'image d'Alexis, sans qu'elle ait cependant jamais reçu son aveu, — ouvre les yeux de son père, puis ceux de Vanderk et de toute sa famille. Alexis se déclare, Fulgence se retire et, malgré l'opposition du vieil Antoine, les deux jeunes gens se marient. « Il fallait prévoir leur amour, s'écrie Vanderk, si nous voulions l'empêcher. »

Le *Mariage de Victorine* a été joué d'abord au théâtre du Gymnase, puis à la Comédie-Française, et avec un grand succès dans les

deux théâtres. Voici comment étaient distribués les rôles :

GYMNASE.

26 novembre 1851

Vanderk.	MM.	Dupuis.
Alexis.		Bressant.
Antoine		Lafontaine.
Fulgence.		Geoffroy.
Mme Vanderk	Mmes	Mélanie.
Sophie.		Figeac.
Victorine.		Rose-Chéri.

COMÉDIE-FRANÇAISE.

7 mars 1876.

Vanderk.	MM.	Maubant.
Alexis.		Laroche.
Antoine		Barré.
Fulgence.		Baillet.
Mme Vanderk.	Mmes	Guyon.
Sophie.		Martin.
Victorine.		Barretta.

A la Comédie-Française, les artistes, qui avaient repris le *Philosophe sans le savoir*, jouaient aussi les rôles correspondants du *Mariage de Victorine*. Enfin, la première représentation de cette dernière comédie y fut donnée, — mais cette seule fois — à la suite

et comme conclusion du *Philosophe sans le savoir*, et dans la même soirée.

III

Richard Cœur de Lion.

Voici un curieux extrait des *Mémoires* de Grétry (1), relatif à cet opéra-comique :

Jamais sujet ne fut plus propre à la musique, a-t-on dit, que celui de Richard Cœur de Lion. Je suis de cet avis, quant à la situation principale de la pièce ; je veux dire celle où Blondel chante la romance :

Une fièvre brûlante, etc.

Mais il faut convenir que le sujet n'appelle pas davantage la musique qu'aucun autre ; je dis plus : la pièce devait n'être que déclamée. Car alors la romance devant être essentiellement chantée, rien ne devait l'être que ce

(1) *Mémoires ou Essai sur la musique*, par M. Grétry, à Paris, chez l'auteur, rue Poissonnière, et chez Prault, quai des Augustins, et à Liége, chez Desœr (F.-J.), imprimeur, libraire, in-8, 1789.

seul morceau, qui eût produit encore plus d'effet ; je me rappelle avoir tenté de ne faire précéder, au second acte, aucun morceau de musique à la romance, uniquement pour cette raison. Mais faisant réflexion qu'on avait chanté dans chaque situation du premier acte, j'abandonnai cette première idée, ne doutant point d'ailleurs que les spectateurs se faisant illusion n'écoutassent cette romance comme si, en musique, elle eût été unique dans l'ouvrage. Ces mêmes réflexions m'engagèrent à la faire dans le vieux style pour qu'elle tranchât sur tout le reste. Y ai-je réussi? il faut le croire, puisque cent fois l'on m'a demandé si j'avais trouvé cet air dans le fabliau qui a procuré le sujet.

M. Sedaine en me communiquant son manuscrit me disait: « J'ai déjà confié ce poëme « à un musicien ; il ne l'a point accepté, parce « qu'il croit ne pouvoir pas faire assez bien « une romance qui s'y trouve. Lisez, décidez-« vous, et point de complaisance de votre « part. »

Si j'acceptai sans hésiter ce bel œuvre dramatique, j'avoue que la romance m'inquiétait, de même que mon confrère. Je la lus de plusieurs manières, sans trouver ce que je cherchais, c'est-à-dire le vieux style capable de plaire aux modernes. La recherche que je fis

pour choisir parmi toutes mes idées le chant qui existe, se prolongea depuis onze heures du soir jusqu'au lendemain à quatre heures du matin (1). Nous confiâmes le rôle de Richard à M. Philippe, qui n'en avait pas encore *créé*, et qui depuis ce succès a mérité de plus en plus les applaudissements du public. A plusieurs répétitions, la beauté de la situation, la sensibilité de l'acteur, jointes au désir de bien remplir son rôle, exaltait son imagination au point que ses larmes l'étouffaient lorsqu'il voulait répondre à Blondel :

Un regard de ma belle, etc.

Le jour de la première représentation, cet acteur plein d'ardeur et de zèle fut attaqué subitement d'une extinction de voix ; il n'était plus temps de changer le spectacle, la salle était pleine. Il me fit appeler dans sa loge : « Voyons, chantez votre romance. » Il articula quelques sons avec peine. « C'est bien là, lui dis-je, la voix d'un prisonnier ; vous produirez l'effet que je désire ; chantez, soyez sans inquiétude. »

(1) Je me rappelle qu'ayant sonné pendant la nuit pour demander du feu : « Vous devez avoir froid, me dit mon domestique, vous êtes toujours là à ne rien faire. »

M. Clairval remplit le rôle de Blondel d'une manière inimitable; la noblesse d'un chevalier, la finesse d'un aveugle clairvoyant qui conduit une grande intrigue : il sut employer tour-à-tour toutes ces nuances délicates avec un goût exquis. Jamais un rôle ne périclite dans les mains de cet acteur ; il sait se retenir dans les endroits douteux ou trop neufs pour le public. Mais à mesure qu'on s'y accoutume, l'acteur déploie toute l'énergie dont son rôle est susceptible. Le comédien-machine est le même chaque jour, il ne redoute que l'enrouement. Mais M. Clairval n'a pas le malheur d'être le même à chaque représentation ; la perfection de son jeu dépend de la situation de son âme, et il sait encore nous plaire lorsqu'il n'est pas content de lui. . . . . .

Richard parut, d'abord, en trois actes, mais non pas avec le troisième acte que l'on joue actuellement ; l'on engageait le gouverneur à rendre Richard ; il cédait par raison, et lorsqu'il dit à Laurette que son amour pour elle n'y avait point de part, les spectateurs le croyaient, et blâmaient le Gouverneur qui manquait à son devoir. M. Sedaine, en abrégeant le troisième acte, en fit un quatrième. Le Gouverneur ayant refusé de rendre Richard, était retenu prisonnier chez Williams ; Blon-

del se trouvait dans le même souterrain, sous prétexte que le père de Laurette avait découvert qu'il servait le Gouverneur et sa fille dans leurs amours.

Blondel se faisait donner un écrit du Gouverneur, assez équivoque pour qu'on lui remît Richard, quoique le Gouverneur n'eût pensé qu'à sa propre délivrance; Richard paraissait dans la prison au grand étonnement du Gouverneur.

Cette manière déplut encore plus que la première; cependant, les représentations se continuaient toujours avec la même affluence, grâce au second acte.

Les habitants de Paris avaient une telle envie de voir terminer cet ouvrage d'une manière agréable, que chaque société m'envoyait un dénouement pour Richard. Enfin, M. Sedaine adopta le siége qui concilie tout, qui laisse intacte la conduite du Gouverneur, et qui présente un beau spectacle, seule ressource qui restait après avoir intéressé aussi vivement dans le second acte. Il est inutile de parler du succès de cette pièce; il paraît que cent représentations, toujours avec la même affluence, suffiront à peine à l'empressement du public.

IV

ACTE DE VENTE

DU LIVRET DE *Richard Cœur de Lion.*

Nous donnons, ci-après, le traité intervenu entre Sedaine et son éditeur pour la vente du livret de *Richard Cœur de Lion*, et dont notre ami M. F. de Marescot a bien voulu nous communiquer le texte original qui fait partie de ses autographes :

Nous, soussignés, sommes convenus de ce qui suit, sçavoir que moi, Brunet, libraire, ai acheté de M. Sedaine un opéra comique en trois actes, intitulé *Richard Cœur de Lion*, pour lequel j'ai payé la somme de six cent livres en deux billets, au moyen de quoi il m'a cédé et transporté tous ses droits et priviléges au dit ouvrage, se réservant celui et ceux de le joindre à ses œuvres, dans le cas où il trouveroit un acquéreur pour en faire une édition complette, ou qu'il feroit imprimer à ses frais cette édition, sans que pour raison de cette réserve il lui soit permis de vendre cette pièce séparément, sans laquelle clause je n'aurois pas accepté le marché; et

moi Sedaine accepte les présentes conditions, nous réservant mutuellement nos droits et actions, au cas que l'un des deux vienne à enfreindre la présente convention.

Fait double entre nous, à Paris, le 15 janvier 1786.

Signé : Brunet ; J.-M. Sedaine.

V

LISTE GÉNÉRALE (1)

DES ŒUVRES DRAMATIQUES DE SEDAINE

Le Diable à quatre, ou *la Double Métamorphose*, opéra-comique en trois actes, musique de Philidor. — Théâtre de la foire Saint-Laurent, 19 août 1756.

Anacréon, comédie en un acte, en vaudeville, aux Italiens, en 1758. (Imprimée en 1754, à la fin du livre intitulé : *Imitation des Odes d'Anacréon.*)

(1) Notre ami Alph. Dumas a bien voulu établir, pour nous, la présente nomenclature d'après la précieuse collection de pièces originales qui composent son cabinet.

Blaise le Savetier, opéra comique en un acte, suivi de la *Noce de Nicaise,* intermède mêlé de chants et de danses, musique de Philidor. — Théâtre de la foire Saint-Germain, 9 mars 1759.

L'Huître et les Plaideurs, ou *le Tribunal de la chicane,* opéra-comique en un acte; musique de Philidor. — Théâtre de la foire Saint-Laurent, 18 septembre 1759.

Les Troqueurs dupés, comédie en un acte, avec ariettes, musique de Sodi. — Théâtre de la foire Saint-Germain, 6 mars 1760.

Le Jardinier et son Seigneur, opéra-comique en un acte, musique de Philidor. — Théâtre de la foire Saint-Germain, 18 février 1761.

On ne s'avise jamais de tout, opéra-comique en un acte, musique de Monsigny. — Théâtre de la foire Saint-Laurent, 14 septembre 1761, puis à Fontainebleau, devant la Cour, le 2 décembre suivant.

Le Roi et le Fermier, comédie en trois actes, mêlée d'ariettes, musique de Monsigny. Comédie-Italienne, 22 novembre 1762.

L'ouvrage du cœur, par un François (Sedaine), représenté au mois de juin 1763. (*Paris, Claude Hérissant,* 1763).

Rose et Colas, comédie en un acte, mêlée d'ariettes, musique de Monsigny. — Comédie Italienne, 8 mars 1764.

L'Anneau perdu et retrouvé, opéra-comique en un acte, musique de Laborde. — Comédie-Italienne, 20 août 1764.

Le Philosophe sans le savoir, comédie en cinq actes, en prose. — Comédie-Française, 2 décembre 1765.

Aline, reine de Golconde, opéra-ballet en trois actes, musique de Monsigny. — Académie royale de musique, 15 avril 1766.

La Gageure imprévue, comédie en un acte, en prose. — Comédie-Française, 27 mai 1768.

Les Sabots, comédie en un acte, mêlée d'ariettes, par MM. C... (*Carotte*) et Sedaine, musique de Duni. — Comédie-Italienne, 26 octobre 1768.

Le Déserteur, drame en trois actes, mêlé d'ariettes, musique de Monsigny. — Comédie-Italienne, 6 mars 1769. — Repris au théâtre royal de l'Opéra-Comique, avec une nouvelle orchestration, par A. Adam, le 30 octobre 1843.

Thémire, postorale en un acte, musique de Duni, représentée devant Sa Majesté, à Fon-

tainebleau, le 20 octobre 1770, et à la Comédie-Italienne, la même année.

Le Faucon, opéra-comique en un acte, d'après un conte de La Fontaine, musique de Monsigny, représenté devant Sa Majesté, à Fontainebleau, le 2 novembre 1771, et à la Comédie-Italienne, le 19 mars 1772. (De l'imprimerie de Christophe Ballard, 1771, *par exprès commandement de Sa Majesté.*)

Le Magnifique, comédie en trois actes, en prose, et en vers mis en musique, terminée par un *Divertissement*, musique de Grétry. — Comédie-Italienne, 4 mars 1773, et à Versailles, en présence de Sa Majesté, 26 du même mois.

Ernelinde, tragédie-lyrique en cinq actes, par Poinsinet, *retouchée par Sedaine*, musique de Philidor, représentée devant Sa Majesté, à Versailles, le samedi 11 décembre 1773. (*Imprimée par exprès commandement de Sa Majesté.*)

Les Femmes vengées, opéra-comique en un acte et en vers (d'après un conte de La Fontaine), musique de Philidor. — Comédie-Italienne, 20 mars 1775.

Le Mort marié, opéra-comique en deux actes (1), musique de Bianchi. — Comédie-Italienne, 12 février 1777. (Imprimé à Paris, par Claude Hérissant, en 1771, avec ce titre : *Le Mort marié, comédie en deux actes et en prose*).

Proverbe, par M. Sedaine, imprimé dans la Correspondance de Grimm; septembre 1777.

Félix, ou *l'Enfant trouvé*, comédie en trois actes, mêlée d'ariettes, musique de Monsigny. — Représentée, d'abord, devant la Cour, à Fontainebleau, le 10 novembre 1777, puis à la Comédie-Italienne, le 24 du même mois.

Aucassin et Nicolette, ou *les Mœurs du bon vieux temps*, comédie en trois actes, avec ariettes, musique de Grétry. — Représentée, d'abord, devant la Cour, à Versailles, le 30 décembre 1779 ; puis à la Comédie-Italienne, le 3 janvier 1780.

Thalie au nouveau Théâtre, prologue en prose, en vers, ariettes et vaudevilles, musique de Grétry. — Comédie-Italienne, 28 avril 1783.

Richard-Cœur-de-Lion, comédie en trois actes en prose et en vers mis en musique, re-

(1) Ce fut d'abord une comédie que Sedaine transforma en opéra-comique après que les comédiens français eurent refusé de la recevoir.

présentée, pour la première fois, à Paris, par les comédiens italiens ordinaires du roi, le 21 octobre 1784, et à Fontainebleau, devant leurs Majestés, le 25 octobre 1785. — Musique de Grétry. — Repris au théâtre royal de l'Opéra-Comique, avec une nouvelle orchestration, par Ad. Adam, le 27 octobre 1841.

Le Comte d'Albert, drame en deux actes, mêlé d'ariettes, musique de Grétry. — Représenté, d'abord, devant la Cour, à Fontainebleau, le 13 novembre 1786, puis à la Comédie-Italienne, le 8 février 1787.

La Suite du Comte d'Albert, opéra comique en un acte, musique de Grétry. — Comédie-Italienne, 1787.

Amphytrion, opéra en trois actes, musique de Grétry, représenté devant leurs Majestés, à Versailles, le 15 mars 1786, et à l'Académie royale de musique, le 15 juillet 1788. (*Imprimé par exprès commandement de Sa Majesté en 1786*). (1)

---

(1) L'épigramme suivante a circulé au sujet de cet ouvrage « qui fut, dit Grimm, outrageusement sifflé : »

L'Amphytrion nouveau vient enfin de paraître,
La docte Académie à l'auteur tend les bras,
Sedaine, à coup sûr, doit en être,
Puisque Molière n'en fut pas.

Raoul Barbe Bleue, comédie en trois actes, mêlée d'ariettes, musique de Grétry. — Comédie-Italienne, 2 mars 1789.

L'Ile enchantée, opéra-comique en trois actes, musique de Bruni. — Théâtre de Monsieur (Feydeau), 3 août 1789.

Raymond V, comte de Toulouse, ou le *Troubadour,* comédie en cinq actes, en prose. — Comédie-Française, 22 septembre 1789.

Guillaume Tell, drame en trois actes, en prose et en vers, par le citoyen Sedaine, musique du citoyen Grétry, représenté au mois de mars 1791, sur le ci-devant Théâtre-Italien.

Pagamin, opéra-comique, musique de Porta (Bernardo), joué à Favart en 1792.

Basile, ou *à trompeur trompeur et demi,* opéra comique en un acte, musique de Grétry. — 24 septembre 1792.

La blanche Haquenée. opéra-lyrique en trois actes, musique de Porta, aux Italiens, 1793.

Maillard, ou *Paris sauvé,* tragédie en cinq actes, en prose. (Imprimée chez Prault, en 1788). — Reçue en 1771 par les comédiens français, puis arrêtée par la censure. Elle ne fut autorisée qu'en janvier 1790; mais les comédiens se montrèrent alors peu empressés

et Sedaine retira sa pièce pour la porter au théâtre du Marais.

Protogène ?

Recueil de poésies de M. Sedaine. Seconde édition revue et augmentée de pièces faites depuis la première. Londres et Paris, Duchesne, 1760, 2 parties en 1 vol. in-12, fig., musique. — On y trouve : l'*Impromptu de Thalie*, ou la *Lunette de vérité*, comédie en un acte, et *Anacréon*, past. hér., un acte, qui n'ont pas été recueillies dans ses œuvres.

TABLE

Pages

Dédicace. v

Notice sur Sedaine. vii

Avertissement relatif au *Philosophe sans le savoir*..... xxxix

Le Philosophe sans le savoir, comédie en cinq actes, en prose..... 1

La Gageure imprévue, comédie en un acte, en prose..... 113

Le Déserteur, drame en trois actes, en prose mêlée de vers et de musique... 193

Richard Cœur de Lion, comédie en trois actes en prose, mêlée de vers et de musique..... 281

APPENDICES

Histoire du *Philosophe sans le savoir*, par M. Jules Prével..... 353

Note à propos du *Mariage de Victorine*, de George Sand, faisant suite au *Philosophe sans le savoir*..... 367
Extrait des *Mémoires* de Grétry, relatif à *Richard Cœur de Lion*..... 370
Acte de Vente de *Richard Cœur de Lion*..... 375
Liste générale des ouvrages dramatiques de Sedaine..... 376

Achevé d'imprimer

LE XX AVRIL M. DCCC. LXXVII

Par le typographe ALCAN-LÉVY

POUR LA LIBRAIRIE GÉNÉRALE

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Échéance

NOV 0 4 1995
NOV 1 2 1995
NOV 0 4 1995

a39003 002431400b